

MARC PAPILLON DE LASPHRISE

*Œuvres
poétiques
complètes*

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE PAR THOMAS LÉGER
AVEC L'AIDE ET LE CONCOURS DES GÉNÉREUX
CITOYENS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

CE VOLUME CONTIENT :

INTRODUCTION

AVERTISSEMENT

LES AMOURS DE THÉOPHILE

L'AMOUR PASSIONNÉE DE NOÉMIE

LA DÉLICE D'AMOUR

LA NOUVELLE INCONNUE

LES ÉNIGMES

L'ALLUSION

LE FLÉAU FÉMININ

DIVERSES POÉSIES

STANCES DE BACCHUS & CARÊME-PRENANT

NOUVELLE TRAGICOMIQUE

NOTES

GLOSSAIRE

TABLES

INTRODUCTION

AVERTISSEMENT SUR LA LANGUE

AVERTISSEMENT SUR LE LIVRE

LES
PREMIÈRES
ŒUVRES POÉTIQUES

DU CAPITAINE LASPHRISE

AU LECTEUR SALUT

C E mien livre avait été trop favorablement reçu¹ des honnêtes gens pour le laisser retourner sous la presse sans lui ajouter quelques fleurs : La bienveillance et gentillesse de mes bons amis a eu cette autorité sur moi plutôt que la reconnaissance des fautes et omissions étranges qui se sont trouvées en cette première édition où ma fidèle compagne, la maladie, m'a ôté tout moyen d'y pouvoir curieusement avoir l'œil, ains* a fallu² m'en confier du tout³ à ceux qui ont transcrit ce que je vous ai libéralement* offert, à vous dis-je rares lumières d'égalité, car à vous je m'adresse et dédie ce mien labeur que le plus tranquillement que pouvez user des choses présentes, n'entendant en façon aucune parler à ces messieurs les Huppez⁴ qui n'ont autre savoir que mal à propos médire de la vertu même, et à tels censeurs ne sera jamais mon ambition de satisfaire, ils auront beau dire que mon Allusion est trop bouffonne, que je suis trop pathétique en Théophile, en Noémie trop indiscret, mon Carême-prenant leur pourra encore sembler trop libre et ma Délice d'Amour, bien que le scrupule de conscience ne les surprenne pour les effets, à tous ces ânes déguisés en hommes la vérité et la raison satisferont, et à leurs esprits malades et contagieux, qui voudra baillera le Nepenthe, et le Molly, car quant à moi je me réjouirai toujours de leur déplaire et de les voir en entraves de Circe* ou d'Alcine⁵, ayant sans présomption pris cette créance de mes écrits que ceux qui ne m'auront connu les admireront, et qu'il sera très mal-aisé, voire du tout difficile que nul autre ouvrier sans avoir dévoré les bons Auteurs, courtsisé le Grec, ni fréquenté Tibulle, Ovide, le Tasse ou Pétrarque, ni pratiqué nulles règles que de ce

que la mère Nature lui a favorablement donné, atteigne jamais à mon ouvrage : C'est cela dont je me targue et dont je précèle*⁶ à la vue et au jugement des hommes qui ont du nez, tout ce qui en mon art pourra venir du contraire sur la lice⁷ : toutefois si j'avais chose meilleure je l'offrirais de pareille volonté à vos patiences. Et quoi que vous pensiez de cette offre, il me suffira néanmoins que vous n'ignoriez pas un point, c'est que j'ai été et serai toujours ami de la vertu et des belles âmes, et partant ce que vous ne pouvez me concéder considérant l'artifice remettez-le de grâce à l'inclination et je vous servirai et bénirai éternellement.

LASPHRISE.

REMERCIEMENT À LA FRANCE
SUR LA RÉCEPTION QU'ELLE A FAIT À MON LIVRE

LA mère au cœur bénin* présumant son fils mort
Jette mille soupirs mille pleurs mille plaintes
Et puis le revoyant grosse d'amours non feintes
Cent et cent fois le baise en agréable effort.

Le bon fils regardant le gracieux^d support*
Plus humble s'humilie et des paroles saintes
La remercie alors avec joies^e empreintes
Et par le deuil menteur, s'en chérissent plus fort.

Tu fis de même au temps de ma Muse captive
Puis aise* au jour serein de sa belle ardeur vive^l
M'élouissant ainsi du favorable accueil

Dont tu reçus son œuvre allumé de ta flamme
MERE, je t'en rend grâce, et bénissant ton veuil*,
Je t'offre pour mes vœux mon courage et mon âme.

LASPHRISE.

LASPHRISE

AU TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-EXCELLENT
PRINCE CESAR DE BOURBON DUC DE VENDÔME
GOUVERNEUR DES PAYS DE BRETAGNE ET LYONNAIS

CESAR fils d'un CESAR en vaillance indomptable,
Je t'offre mon Enfant conçu au champ de Mars,
Sous l'ombre courageux des flottants étendards,
Où je plantais jeunet le Palmier* honorable.

Quelque jour tu pourras gonflé d'humeur louable
Bénir de mes beaux vers les hameçons mignards*,

Et plaindre mes douleurs, guerdon* de mes hasards,
N'ayant pu Enfançon* m'être alors favorable.

Possible tes regrets maugré* l'impiteux* sort
Me feront tout par tout vivre dedans la mort,
Soleillé de tes yeux lumières d'espérances,

Où se jugent déjà cent et cent demi-Dieux,
Renaissant comme en toi JULE victorieux,
La targue* de l'honneur, et l'appui de la France.

AU TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-EXCELLENT
PRINCE CESAR DE BOURBON DUC DE VENDÔME

CE Monarque CESAR le premier des CESARS
Dont on combat le nom de gloire Impériale^d
N'était né de grandeur à ta grandeur égale
Ni n'avait tant de biens en ses ans plus mignards* :

Mais animé d'un Dieu qui ressentait son Mars
Magnanime aspirant la dignité Royale
Il eût dès son enfance une main libérale^t
Qui prit le cœur du peuple et le cœur des soldars*.

Si bien que croissant, crût jusqu'au mont de l'Empire
« La libéralité est l'aimant qui attire
« Chaque monde au dessein du grand Prince guerrier.

Qui de Nature en use (ou d'un bel artifice)
Fais ainsi (même à ceux) qui t'ont voué service
Pour ne dégénérent, être un CESAR entier.

LASPHRISE.

AU TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-EXCELLENT
PRINCE CESAR DE BOURBON DUC DE VENDÔME

SONNET

JE me puis bien vanter comme je me vante ore*
De t'avoir fait premier un présent glorieux
Dont tu es reconnu en mille étranges lieux,
Où l'on ne pensait pas que tu fusses encore.
Chacun déjà te craint, chacun déjà t'honore,
Espérant quelque jour sous le ciel de tes yeux,
Voir reluire le temps, de l'âge précieux,
Où fut toute équité, et tous biens qu'on décore,
Je me sens donc heureux en mon ingrat* ennui,
Si* je n'ai fait pour moi, d'avoir fait pour autrui
Pour toi second CESAR que la Fortune juste.
Par ton père CESAR (non de nom) mais d'effets
Salue heureusement, tant qu'elle te promet
De te faire appeler le grand CESAR AUGUSTE.

LASPHRISE.

SUR L'ANAGRAMME DE CESAR DE BOURBON

LE ciel divin qui tient le temps futur
Comme présent, parce qu'il voit l'obscur
Imaginant CESAR en son enfance
A prononcé cette belle sentence :
Ce Prince de qui l'on espère
L'équité, l'honneur, le soulas*,
Qui de valeur semble à son père
Paraît, OR' BRAVE DE CONBAS.
Dont on juge qu'ainsi qu'Alcide*
Il fera fleurir la bonté

Défaisant le monstre homicide
 Qui esclavait* la liberté.

LASPHRISE.

LASPHRISE À SON LIVRE

MON Livre (ains* de CESAR à qui je t'ai donné¹)
 Il ne faut plus tarder, il ne faut plus se taire,
 Marche, conte sans peur ton désastre obstiné :
 Car étant à CESAR, qui t'oserait mal faire ?

AU TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-EXCELLENT
 PRINCE CESAR DE BOURBON DUC DE VENDÔME

SONNET

SI l'on nombre, ô CESAR, les exploits de ton père
 En tant de camps défaits, battus, épouvantés,
 Tant de villes, de forts, forcés, accravatés*,
 Tant de vainqueurs privés de gloire et de lumière,
 CESAR, crois moi, CESAR, qu'on lairra* loin derrière
 Tous les Rois du passé que l'on a plus vantés,
 Tous les preux Chevaliers tenus pour indomptés,
 Mêmes pour les Démons de la tourbe guerrière.
 Donc te vouant de l'heur* pour toi je prie aux dieux²
 Que tu puisses valoir sous un Ciel plus heureux
 Ton père en équité, en douceur, en vaillance.
 Si cela est, CESAR, avant que de mourir
 L'on verra sur ton front cent Couronnes fleurir,
 Et l'un et l'autre monde³ obéir à la France.

LE PLESSIS PREVOST⁴.

SUR MON TITRE DE CAPITAINE

L'IMMORTEl nom de Capitaine
De tout temps chéri de l'honneur
Ne doit m'apporter défaveur
Pour l'insuffisance mondaine,
De vertu le Soleil luisant
Dissipe tout brouillard nuisant.

Ce TITRE ornement de Noblesse
Mon beau lustre n'obscurcira,
Ains* plus louable me rendra
Témoignant ma brave jeunesse,
Qui fit en un temps sans merci
Luire^s et bruire^s la Muse ainsi.

Premier je n'ai par les alarmes
Fait de la gloire, et n'ai premier
Couronné mon chef de Laurier
Joignant les Muses et les armes,
Des deux ne peut l'impression^d
Blesser ma réputation^d.

Si donc quelque léger me blâme
Qu'il achève en ces dignes Arts,
Ce que je fis au champ de Mars.
Il bénira le TITRE et l'âme,
Et m'excusera si j'ai fait
Ce qui sans lui me satisfait.

LASPHRISE.

SONNET

COMME il fut hardi Capitaine
Au jour funèbre de méchef*
Des neuf Sœurs* il fut élu chef

Au convive* de l'Hippocrene*¹.

Et comme en la guerrière peine

Il a de Palme orné son chef,

Son chef le reçoit de rechef^f

Chef de la tourbe Aonienne*².

Le titre qu'il eût aux hasards

Capitaine des vieux soudars*

Sans cesse fera son nom vivre,

Mais ce que mérite un beau vers

Ne peut luire^s de l'Univers

Si* bien faire voir que son livre.

LE PLESSIS PREVOST.

SUR LA THEOPHILE DE MONSIEUR DE LASPHRISE

TU n'est pas le premier, ne le crois pas, LASPHRISE,
 À qui même beauté ait coûté la franchise*,
 Assez d'autres que toi ou Gregeois*, ou Romain,
 Ont gémis sous les yeux d'une belle Nonain*,
 Mais je l'assure bien, telle qu'elle puisse être,
 Que Vestale* jamais ne vécut en un cloître,
 Qui à nul Amoureux eût d'obligation^d
 Autant que THÉOPHILE a ton affection^d.
 Pour sa main qu'il brûla plus Scévole*³ on admire,
 Que pour avoir osé s'aventurer d'occire
 Porsenne* ce grand Roi, qui passa de merci*
 La valeur de Scévole, et la douleur aussi⁴;
 Aussi bien qu'en tes vers tu sois inimitable
 Ton amour l'est bien plus : car il n'a de semblable,
 Qui a par tant d'hivers sans revoir ton vainqueur
 Porté au col ses fers, et la flèche en ton cœur;
 Je m'étonne comment à si très-long martyre,
 Ton âme (ains* ton Amour) LASPHRISE a pu suffire,

Je m'étonne comment quelque autre passion^d
N'a soustrait le désir à ton affection^d,
Il est bien vrai qu'Amour fait d'excellents ouvrages,
Il abaisse les cœurs, il hausse les courages,
Il resseuille* les sens et les méchange* aussi,
Et quiconque il attrape est toujours en souci,
Le mortel mal aimé que le malin enferme,
Eût-il au lieu d'un cœur un bronze ou une pierre,
Fût-il comme un Caucàs¹ enneigé de froideur,
Il bouillonne soudain, il halète* d'ardeur,
Il brûle, il glace, il meurt, et pour changer de place,
Sa mutine Téthys*² ne trouve de bonace*³ ;
Ains* quelque part qu'il aille il porte dans le sang
La crainte et l'espérance, et la tristesse au flanc ;
Il est comme le Cerf que le tireur affole,
Qui plus s'en va léger moins son mal se console,
Qui plus change de terre et moins change de mal,
Il est vrai que le tien au sien n'est pas égal :
Car il fuit çà et là pour guérir sa poitrine,
Où si* tu fuis tu meurs, pour ne voir ta Cyprine*,
Et n'est aucun diptam* propre à te soulager
Qu'avec ton homicide en un lit hébergé.
LASPHRISE, cela fait que mon cœur s'émerveille
Réputant ta constance en longueur nonpareille,
Qui as de tant de mers surmonté les dangers,
Qui as de tant de lieux couru les étrangers,
Qui as de tant d'hasards pour servir la patrie
Vu renaître des jours, et s'abrèger ta vie,
Sans revoir ces beaux yeux dont l'air n'est disparu,
Depuis tant de saisons que tu en es féru.
La flèche n'était pas, LASPHRISE envenimée,
Dont ta poitrine fut par amour entamée,
L'or était bien luisant dont elle étincelait,
Et pour faire miracle Amour la conservait :

Car depuis qu'Ilion* par les Grecs assiégée
 Succomba sous leurs feux par leurs mains saccagée¹,
 Autre Amour que le tien n'a duré par tant d'ans,
 Il est bien vrai qu'Amour n'est pas sujet au temps
 « Car l'Amour est un dieu de lointaine origine.
 « D'un dieu ne vient aussi chose moins que divine
 « Élevant les mortels que son trait affola,
 « Par où (fors* ses esleus*) jamais d'autre n'alla.
 Ce fut ce boute-feu* par qui pour sa Cassandre*
 Corèbe* ne craignit des Grecs vengeurs l'esclandre*²,
 Ce fut ce boute-feu par qui creva son flanc
 Pyrame* sur Thisbé* plus que rouge de sang³ ;
 Ce fut ce boute-feu qui fit nageur Léandre*⁴,
 Qui ainsi t'a voulu à bien aimer apprendre,
 Afin que nous vissions en nos ans surmonté
 Des plus vieux Paladins* l'Amour gros de bonté,
 Et encor que tu sois tout disert* de nature,
 C'est Amour, je le crois (ne le prends à injure)
 Qui t'a dicté ces vers, dont tu vas ravissant
 Les cœurs depuis le jour jusqu'au Soleil naissant ;
 Que si ton auditeur retient bien ta science
 Le siècle produira des Pylades* en France⁵,
 Et des amers encor, qui pourront par leurs vers
 Avec un grand éclat traverser l'Univers.

LE PLESSIS PREVOST.

SUR LES AMOURS DE MONSIEUR DE LASHPRISE,
 STANCES

THÉOPHILE te plut, ta chère Noémie
 Guerdonna* ton service au gré de tes désirs,
 Leurs beautés sans ta Muse auraient vécu sans vie,
 Comme ton âme eût fait veuve de ses plaisirs.

Et parce qu'un esprit s'anime davantage
À l'objet éclatant qui s'étale à nos yeux,
Heureux en les aimant tu pris cet avantage
De les louer en terre, et les graver aux Cieux.

Amour qui les couvait à l'abri de ses ailes
Par ta voix dit éclore une gloire à leur nom,
Et comme il t'a fallu nous les rendre immortelles
Elles t'ont fait aussi dignes d'un beau renom.

Au temps plus fortuné que ton âme Amoureuse
Ne soupirait qu'un air tièdement adouci,
Combien de fois j'ai vu cette âme généreuse
Vaincre nos ennemis d'un courage endurci !

Mais toi vaincu d'Amour, vainqueur de la fortune,
Qui brave sous nos Rois as toujours combattu,
Pourrais-tu désirer plus de grâce opportune
Que ce lustre arrondi d'une extrême vertu ?

Ce fidèle témoin d'un bel esprit délivre
De tout autre désir fors* que d'être immortel,
Ce Tableau de ton cœur, ce portait, ce beau livre,
Ce Temple, ces flambeaux, ces vœux et cet Autel,

C'est le siège fameux de ta claire louange,
Où vaillant et savant t'admire l'Univers,
Et les flammes d'Amour t'ont fait devenir Ange,
Pour te guinder* au Ciel sur l'aile de tes vers.

DE SONAN.

SUR LES POÉSIES DE MONSIEUR DE LASPHRISE

SI tes Vers jouvenceaux paraissent gracieux^d
Par le beau flux doré qu'ores* tu nous décoœuvres*,
Hé ! que serait-ce au prix si tu montrais tes œuvres,
En ton grand BIOLOGUE ouvrage glorieux ?

L'ORMOIS.

SONNET

QUE tardes-tu LASPHRISE ? attends-tu l'Olivier,
 Pour montrer aux Français tes armes empourprées*,
 Tes courses, tes travaux aux lointaines contrées,
 Qui t'ont plus bravement honoré de Laurier ?

Quand tu n'aurais bougé jour et nuit d'étudier,
 (Comme autres) tu aurais de ses branches sacrées,
 Mais gros d'un plus beau sang par valeur assurées
 Tu les allais gagner au bataillon meurtrier*.

C'est donc raison qu'en guerre on publie^e ta gloire,
 Tes Amours y sont nés, et leur douce victoire,
 Puis Mavors* n'est pas prêt d'apaiser son effort,

« Aussi qu'en notre vie un los* est plus louable,
 Mets donc au jour tes vers durant la tienne aimable,
 « Le plaisir peut-il plaire à l'homme qui est mort ?

L.S.P.

SONNET

CE n'est merveille au peintre de peindre*,
 Au Magistrat de savoir maîtriser,
 Au Courtisan de feindre et déguiser,
 Ni au causeur de ne pouvoir se taire.

Ce n'est merveille au flatteur de complaire,
 Au bouffon gaiement^{e1} deviser,
 Au dédaigneux les humbles mépriser,
 Ni à chacun sa vacation^d faire.

Ce n'est merveille à un Poète né,
 Qui s'est toujours à l'étude adonné,

D'être inventeur de sciences infuses :
Mais c'est merveille oyant ce Palladin*,
Le seul LASPHRISE écrire un chant divin,
Sans avoir vu le beau palais des Muses.

M.P.

LE SIEUR DE MASAIRE TOURANGEAU AU CAPITAINE
LASHPRISE, ET À SA THÉOPHILE

Ayant été nourris ensemble en notre enfance,
Et t'ayant vu laisser les livres dès douze ans
Pour aller à la guerre avant ton gai Printemps,
Je croirais le taisant te faire quelque offense.

Je dirais donc qu'en toi, en qui l'honneur s'avance,
On a vu soleiller les combats triomphants,
Et dirais que tes Vers sont naïfs et galants,
Comme sans artifice est ta brave vaillance.

Ô belle Théophile, heureuse mille fois
D'avoir en si digne âme ému si bonne voix,
Qui chante hautement ta gloire précieuse^d.

Tu lui as fait ce bien (qui est ton bien meilleur)
Mais tu lui devais faire encor plus de faveur,
Ou bien lui donner moins de peine soucieuse^d.

ANTOINE DECOURS, TOURANGEAU,
SUR LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE LASPHRISE

SONNET

Je te vois enrôlé en deux Rôles divers,
Capitaine suivant le grand Dieu porte-lance¹,
D'un côté ton épée et en l'autre tes vers :

Dont* ton digne renom vole par l'univers,
 Qui t'honorant honore uniquement la France,
 Ayant seul joint sans art la guerre et l'éloquence,
 Te montrant Paladin* par illustres éclairs.

Et amoureux sans pair : car où est ton semblable ?
 Ainsi tu t'es rendu de nature admirable
 Au céleste savoir, aux armes, aux Amours.

Cette triple-unité le Mortel éternise,
 En dépit du mal heur heureux est donc Lasphrise,
 Qui en son plain* fera reluire son DECOURS.

ÉPIGRAMME À MES VERS

QUI n'est né que pour soi
 Ne mérité pas d'être
 Ô vous doncques vous-moi
 Mes Vers allez paraître.
 Pour plaire à nos Amis
 Sortez du Corps-de-garde,
 Si un gros d'ennemis
 Louchement vous regarde,
 Poursuivez mes mignons,
 Cela vous glorifie,
 Vous serez compagnons
 Des plus grands qu'on ennuie.
 Je vous ai faits aussi
 Pour ceux qui vous chérissent,
 N'ayons doncques souci
 De ceux qui nous haïssent.

SONNET À MES VERS

SI un tas d'envieux qui fourmillent en France

Venaient vous brocarder, mes Enfants bien-aimés,
MES VERS que j'ai d'Amour galamment animé,
De quoi vous êtes doux non enflés d'arrogance.

Dites-leur mes douillets, que la grave sentence
N'échauffe les Amours bravement estimés,
Que les propos mignards* les ont plus allumés,
Que la douceur émeut la douce jouissance^d.

Témoin votre Patron le gracieux^d Ovide,
Et le coulant Marulle*, Anacreon* fluide^d,
Bien que vous n'entonniez rien de leur docte voix.

« Que facile est l'Amour aimant chose facile,
« Chacun veut son semblable, il hait le difficile :
« Car il est familier aux Berges comme aux Rois.

À QUELQUES-UNS DE MES AMIS

COMME un bon messager qu'un long sommeil oppresse,
Qui songe chose douce et propre à son besoin,
S'effeuille émerveillé pensant être bien loin,
N'ayant accoutumé d'être plein de paresse :

Ainsi vous, mes Amis, où tout Amour s'adresse,
Amour qui est vraiment de nos Amours témoin,
Vous vous étonnerez de moi qui n'ai eu soin
De toucher d'Apollon la Lyre chanteresse.

Aucuns de vous diront : Comment se fait ceci ?
J'ai toujours vu LASPHRISE entre les preux gend'armes.
C'est la vertu d'Amour qui se démontre ici.

Voulant par moi s'accroître au milieu des alarmes^t,
Bien qu'il n'ait doucement ombragé mes Lauriers,
Si* est-il honoré de mes carmes* guerriers.

AU LECTEUR

SI quelque faillette* est ici
 Veuille doucement la reprendre,
 Accusant ma jeunesse tendre,
 Et le bizarre aussi.

« LA gloire est sans injure
 « Après la mort commune :
 « Car la race future
 « Rend le los* sans rancune.

QUATRINET

« L'ÂPRE ennui
 « N'est qu'à vie
 « Et ne mord
 « Dans la mort.

JE ne puis ma Muse guerrière
 Tenir la langue aux médisants,
 Si* est-ce qu'ici les enfants
 Ne feront point rougir leur père.

SONNET FAIT EN GRANDE MALADIE,
 SUR LE DÉPART DE MON LIVRE

ADIEU mon Livre Adieu, mon cher que je te baise,
 Que cent fois je t'embrasse à cette extrémité*,
 Viens accoler ton père au lit d'infirmité,
 Qui n'aura plus peut-être, un tel bien qui l'apaise.
 Mignotte* moi afin que ton départ me plaise,

Ma bénédiction^d est ta félicité :

Mon fils je te la donne : or* marche en liberté,

Et te ressous* d'avoir quelque temps du mal-aise.

Hé! mon cœur pourrais-tu sitôt complaire à tous ?

Tel te dira vanteur*, l'un fier, l'autre trop doux ;

Ne doute* Antidoté*, un tas d'âmes Phalanges*¹.

Tu rebanderas* bien les insolents brocards*² ;

Courage, après ma nuit nous survivrons gaillards,

Et ceux qui nous blâmaient chanteront nos louanges.

PRIVILÈGE DU ROI

PAR grâce et Privilège du Roi est permis au Capitaine Lasphrise Gentil-homme Tourangeau, faire imprimer par tel Imprimeur que bon lui semblera, vendre et distribuer par tout ce Royaume, ses *Œuvres Poétiques* : sans qu'autres que celui que ledit Lasphrise aura choisi et élu, les puissent imprimer ou faire imprimer, et ce pour le temps et terme de dix ans prochains venants, à compter du jour et date de l'impression dudit livre. Sur peine de confiscation desdits livres, dépens, dommages, et intérêts de l'Imprimeur ainsi choisi par ledit Lasphrise, et d'amende arbitraire. Donné à Rouen, le dernier jour de Janvier 1597 et de son règne le huitième.

Par le Roi en son Conseil.

HUILLIER³.

NOUS Capitaine Lasphrise, Gentil-homme Tourangeau, suivant la permission à nous donnée par le Roi, et son privilège donné à Rouen du jour et date que dessus, avons donné permissions à *Jean Geffelin*⁴, Imprimeur de la ville de Paris, d'imprimer nos *Œuvres Poétiques*, et ce pour et durant le terme porté par lesdites lettres de permission à nous octroyées par sa Majesté.

Achevé d'imprimer le 25 Novembre 1599.



Le Paladin* heureux couronnera son chef
De Palmes, de Lauriers, de Myrtes et de Charmes,
Il ne suffit qu'ils soient à l'entour de mes armes,
N'ayant eu pour tous biens qu'honorable méchef.

*Marcus adest Papillon Dominum quem Sphrisia tellus
Noscit, qui genium nocere metra legat¹.*

MES vers je vois le faux jaloux
Qui prend plaisir à nous déplaire,
On médiera plutôt de nous,
Que de pouvoir aussi bien faire.

Le Collège est un camp l'étude un Corps de garde,
Où sans les livres j'ai des livres composé,
Pour montrer la grandeur de ma Muse soldarde*,
C'est pour gentil-homme être uniquement prisé.

LES AMOURS DE THÉOPHILE

LES AMOURS DE THEOPHILE

Par le Capitaine Lasphrise.

STANCES

SI mes Vers ne sont tels que votre honneur mérite,
S'ils ne sont à vos yeux agréablement doux,
Prenez vous-en (mon TOUT) prenez vous-en à vous,
Car c'est votre beauté qui seule les incite.

Alors que je vous vis ils n'avaient seulement
Ni pensé, ni songé, l'ombre d'une lumière,
Et comme ensevelis dans l'obscur poussière,
Ou comme étant sans être en leur enfantement,
Ils jouaient dedans moi, sans connaître leur chance,
Mais voyaient ma raison se perdre en toutes parts,
(Par votre œil rigoureux) lors comme bons soldars,
Sont apparus hardis, pour ma seule défense :

Comme on voit un Pilote* au hasard de la mort,
Vagabondant chétif, par sa route égarée,
Alors qu'il ne peut plus combattre la marée,
Il survient un bon vent qui l'emmène à bon port.

Tout ainsi au besoin ils ont chéri ma vie,
Encore que leur grand* soit humblement petit,
Mais l'eau (tant soit amère) une flamme amortit,
Et l'Amour veut sur tout la douce Poésie.

Ils ne m'ont dédaigné, absentant vos beaux yeux,
Car près, et loin toujours, ils m'ont prêté l'oreille,

Ores* chauds, ores froids, ore en couleur vermeille,
 Tout ainsi que l'Archer leur était gracieux :

 Ils n'ont dedans la bouche autrement qu'au courage,
 (Encor qu'ils soient rangés en cruelle prison)

Et s'ils ont quelquefois égaré leur raison,
 Votre injuste dédain, objecte tel outrage.

 Je sais bien qu'ils ne sont amoureusement beaux,
 Pour vous (chère beauté) connue^e Théophile,
 Ils n'ont l'humble douceur ni l'audace subtile,
 Mais vous excuserez l'orgueil de mes travaux.

 S'ils se trouvent polis d'une mauvaise lime,
 S'ils logeaient avec eux quelque fragilité,
 Ou s'ils étaient voisins de l'humble pauvreté,
 Ils en ont (mes Amours) excuse légitime :

 Car étant tendrelet, sortant de mon berceau,
 Mal sur mal s'est venu, et puis comme à l'ennui,
 S'entrebattait chez moi la laide maladie,
 Qui par plaies^e m'a fait condamner au Tombeau.

 Oncques je n'ai vécu une heure en patience,
 Mille bouillants ennuis m'ont toujours agité,
 Ore* aux champs de Thetis loin de ma liberté,
 Ore bas, ore haut, en douteuse balance.

 Jamais je n'ai suivi que l'honneur Martial,
 Qui m'enleva (hélas !) en ma plus tendre Aurore,
 Me gardant d'adorer Phoëbus que tant j'honore,
 Le félon m'a payé d'un tourment inégal.

 Bien bien s'il a ravi la fleur de ma jeunesse,
 (Encore qu'il me soit entre tous rigoureux)
 Mais son malheur aussi entre tous est heureux,
 Qui sera le seul roc de ma blanche vieillesse.

 Bien bien s'il a troublé le jour de mon Printemps,
 Et s'il chasse du tout mon naturel du livre,
 Je ne laisserai point, immortel, de revivre :
 Car son feu mon courage affrontera les ans.

Le bon maître à la fin le valet récompense,
L'ayant en toutes parts loyalement servi,
Et moi qui l'ai de même en tous lieux bien suivi,
Il pourra m'assister d'invincible défense.

Or en l'accompagnant, votre divinité
A tant atteint mes sens de si poignantes armes,
Qu'elles les a émues au milieu des alarmes¹,
D'écrire les douceurs de votre gratuité.

Excusez donc l'orgueil de ma Muse animée,
D'avoir osé chanter si bas en si haut lieu,
Sa flammèche à vos yeux plaise comme un grand feu,
Croyant que son ardeur ne consomme en fumée :

Car ma flamme est divine éprise vivement,
Rendant votre beauté davantage accomplie,
Aussi ne pouviez-vous jamais être servie
D'un plus brave Écuyer, ni d'un plus digne Amant.

Et si quelque affecté, d'une humeur impudente,
Voulait par là fouiller le trésor de mon bien,
J'essayerai l'échanger en ris* Sardonien²,
Afin qu'il eût après la cervelle plus lente.

Ma belle, acceptez donc ces Vers humblement doux
Que je vous offre ici pour gage de ma flamme :
Les blâme qui voudra, s'ils plaisent à votre âme,
Car ils ne furent faits que pour l'amour de vous :

De vous que j'aime autant que mon cœur estimable,
J'en atteste le Ciel, le Ciel plus rigoureux,
« Un homme pour mentir n'est pas plus valeureux,
En tout ce que je dis ma Muse est véritable.

Allez donc compagnons accoler celle-là,
Qu'avez pris pour épouse (ô plaisant mariage)
Sus allez lui donner votre doux pucelage,
Je ne veux rien de vous, mes mignons, que cela.

Vous serez en bonheur les premiers de la terre,
Vous irez en un lieu noble sur tous endroits

Aimés de tout le monde, et si* oyrez* la voix³
Des plus saintes beautés que l'Univers enserre.

Mais je veux que baisiez ce bel œil chaque jour
Mille fois, lui contant mes passions austères,
Mes peines, mes ennuis, mes fortunes amères,
Et la glaçante ardeur de ce bizarre Amour.

Que vous couchiez aussi toujours près de m'Amie*,
Baisotant ce petit qui m'a tant martelé,
Et je veux que par vous il me soit révélé
Celle qui vous fera plus douce courtoisie.

Je vous commande aussi mon bonheur en tous lieux,
Si quelqu'un en médit rendez sa vie égale,
Et aux siens advenir¹, à celle de Tantale*,
Qui dira vérité poussez-le jusqu'aux Cieux².

Adieu donc, mes enfants, courriers de ma misère,
Ce bel œil mon soucis vous aille r'accoisant*,
Vous ne craindrez alors l'orgueil du médisant,
Et vivrez bienheureux avecques votre père.

SONNETS

I

SI pour vous courtiser je fais une folie,
Si je n'espère rien de cette grande erreur,
Que tomber téméraire accablé de fureur,
Je ne laisserai point d'en passer mon envie.

L'enfant outrecuidé* du Prince de Lycie,
Pour être dans les Cieux superbe entrepreneur,
Ne laissa, trébuchant, d'acquerra* de l'honneur.
« L'honorable trépas est une belle vie.
« On ne doit jamais craindre à s'avancer bien fort,

« Bien qu'on sente en montant une cruelle mort,
« Quand le brave renom suit la faute commise.
Si je chai* donc, Madame, adorant vos beaux yeux,
Je me rend immortel par ma vaine entreprise,
Et compagnonnerai les magnanimes Dieux.

II

QUI ne trouvera doux le son de ma Musette,
Accuse la saison du triste temps guerrier,
Qui dès mon douzième an m'empêcha d'étudier,
Débauchant ma jeunesse où l'honneur se délecte.

Ma jeunesse agréable au désastre sujette,
Au désastre sanglant l'ordinaire loyer,
Du plus brave Amoureux d'un fronteau de laurier
Que j'acquiers adorant ta Dêité parfaite.

Aux champs de Mars je fais, je chante mes amours,
Trompettes et canons, les fifres, les tambours,
Ce sont les instruments de ma Muse hardie.

Mon épée est mon livre étant ton humble Amant,
Témoin mon PONSONAS, mon BLAIAN, mon la FUYE,¹
Et mille Cavaliers qui m'ont vu privément*.

III

SI je n'ai des neuf Sœurs* la gracieuse audace,
Ni la divine ardeur dont leur feu est épris,
Ma FRANCE je ne dois en recevoir mépris,
Ton Règne malheureux cause telle disgrâce.

Or ce vainqueur du monde Amour qui me pourchasse
Pour montrer sa puissance anima mes Esprits :
Je veux qu'on voie ici que le savoir appris
N'est plus savant (dit-il) que celui de ma grâce.

Lors en se détournant il me jette un regard,
 Et me disait tout bas, Viença, noble soldat,
 Je te veux faire voir toute ma gentillesse,
 Et veux que tu renomme un outrage si beau :
 Blasphème qui voudra ton humble petitesse,
 Si* n'iras-tu jamais dedans l'ombreux Tombeau.

IV

CE riche entendement, cette agréable grâce,
 Ce jeune teint serein de l'Aurore emprunté,
 Ces deux yeux soleillants, flambeaux de chasteté,
 Ce langage doré qui doucement menace,
 Ce poil blond ondoyant, cette Angélique face,
 Ce grave-doux accueil, cette humble privauté*,
 Cet honnête maintien, cette belle beauté,
 Ce grand front ivoirien où tout honneur se place,¹
 Cette petite bouche entournée*^c d'œillet,
 Ce nez assez traitif*, cette gorge de lait²,
 Ces coteaux emboutis d'une fraise pourprine,
 Ce bras, ce pied, ce corps à qui Pallas ressemble,
 Ce petit mon mignon, que sans voir j'imagine,
 Cela me fait fait languir, mourir, et vivre ensemble.

V

AVANT que d'adorer le ciel de vos beautés,
 D'un clin d'œil triplement j'aperçus d'aventure
 Votre visage (Amour) chef d'œuvre de Nature
 Par qui je souffre (hélas!) tant d'âpres cruautés.
 Vous tenez ce Cristal (miroir des Dêités)
 Qui me représenta votre sainte figure,
 Et ce riche portrait, riche de la peinture,

Des braves traits naïfs de vos divinités.

Si j'ai donc vu d'un coup diverse votre face,
Que peut ore* espérer mon cœur qui vous pourchasse ?
Ha ! Je crains que ce teint ne soit Gorgonien.

Mais s'il faut que la mort procède de ma vue,
Un nouvel Actéon je me désire bien :
Il n'est rien rien de si beau comme une beauté nue.

VI

T ON poil, ton œil, ta main, crêpé*, astré*, polie,
Si blond, si bluettant*, si blanche (alme beauté)
Noue, ard*, touche, mes ans, mes sens, ma liberté,
Les plus chers, les plus prompts, la plus parfaite Amie.

Mais ce nœud, mais ce feu, mais ce trait* gâte-vie¹,
Qui m'enlace, m'enflamme, et me navre* arrêté²,
Étreint, encendre, occit, avecques cruauté,
Quel chemin, quel flambeau, quelle dextre ennemie ?

Phœbus, Cypris, l'Aurore (Ange du plaisant jour)
Ton Poète, ta Mère, et ta cousine Amour,
Porte-crins, porte-raïs, porte-doigts agréables,
Puisses-tu donc beau poil, bel œil, et belle main,
Lier, brûler, blesser, mon cœur, mon corps, mon sein,
De cordelles, d'ardeur, de plaies^e amiables^d.

VII

J'AI vu les belles fleurs du Printemps désirable,
J'ai vu le Ciel paré des flambeaux lumineux,
J'ai vu calmer la mer, j'ai vu l'or précieux^d,
J'ai vu du Dieu guerrier l'ordonnance agréable,
J'ai vu du Délilien^{d*} le bel œil favorable,
J'ai vu des grands Palais le front audacieux³,

J'ai vu les champs, les bois, les monts délicieux,
 J'ai vu gazouiller l'eau d'un ruisseau délectable,
 J'ai vu le blé crêté* ondoyamment baisser¹,
 J'ai vu l'humble Vénus son Adon caresser,
 J'ai vu le bal sacré des huit Sœurs de Thalie,
 J'ai vu le bien, l'honneur, la douceur, la santé,
 J'ai vu le plaisant fruit de chère nouveauté,
 Mais je n'ai rien vu beau, comme ma fière Amie².

VIII

MADAME fit emprunt sur la divinité
 Alors qu'elle naquit en cette terre basse,
 Mars lui bailla* son cœur plein d'agréable audace,
 Cyprine* la douceur de sa rare beauté :
 Elle eut de Jupiter la grave majesté,
 De Diane^d l'honneur, qui l'honneur même efface,
 De Minerve* l'esprit, le maintien, et la grâce,
 De l'illustre Junon* la riche autorité :
 Ainsi ma Théophile en elle seule assemble
 L'alme* félicité des plus grand Dieux ensemble,
 Que pensè-je donc faire Icare* audacieux^d ?
 Sa valeur, sa beauté, sa superbe apparence,
 Sa chasteté, son âme, et sa grande puissance,
 Méritent vraiment^{e3} la Dêité des Dieux.

IX

LE Sage atteint d'une âpre maladie,
 (Même quand c'est quelque mal intestin)
 Va rechercher le docte Médecin,
 Qui étant crû, lui sauve après la vie.
 Dont* me voyant gonflé de frénésie,

En composant nuit, jour, soir et matin,
Où depuis peu je sens mon cœur enclin,
Dis-moi, DU PORT, honneur de poésie,
 Pourquoi je suis aux vers tant adonné
Moi qui pensais être seulement né
Pour voir l'ardeur de l'altière Bellone* ?
 Qui m'a brûlé d'un feu ambitieux :
Mais toutefois sa flamme ne m'étonne
Tant comme fait l'astre de deux beaux yeux.

RÉPONSE PAR LE SIEUR DU PORT AU SUSDIT SONNET

X

LASPHRISE je ne veux celer ce qu'est en nous,
Pour frauder le loyer que la Vertu mérite,
Si j'ai quelque savoir dans l'esprit qui m'agite,
Tu n'en as moins que moi pour te rendre ressous*.
 Tu sais que le désir qui nous commande à tous,
Rencontrant autre ardeur, la raison prémédite,
Lors notre jugement dans la source nous quitte,
Dont les braves Esprits ne furent jamais soûls.
 Tu sais que la Vertu qui de la nuit nous tire
Ne se plaît qu'en sa nuit comme tu te désires,
Cela ne te perd point, ô divines Amours !
 Que tu n'aies^e gonflé de neuf Muses* la grâce,
Que me servirait donc te faire des discours
Puisque tu es déjà au sommet de Parnasse ?

XI

POURQUOI négliges-tu l'extrême affection^d
Dont je te veux servir ma gente* Théophile ?

Tu m'amènes la Loi¹, qui est toute mobile,
Étant sujette aux Rois divers d'opinion^{d1}.

Je ne trouve au Couvent
nulle religion^{d2},

« Sans l'effet apparent la voix est inutile³,
La Royale AMILLY⁴ si belle, et si subtile,
S'abuse comme toi en la dévotion^d :

« La vie^e sans plaisir est une mort hideuse,
L'aise* que tu reçois d'être religieuse^d,
C'est chanter (quel soulas*!) jour et nuit en Latin.

Bien qu'en psalmodiant^d, ton âme s'éjouisse,
Mais ton honneur mignon, ta bouche, et ton tétin,
Ont malgré les saints vœux besoin d'autre délice.

XII

SI les pleurs douloureux, si les tristes complaints,
Si les mortels sanglots, si les regrets cuisants,
Si les fières fiertés, si les ennuis nuisants,
Si les funestes cris, si les rigueurs non feintes,
Si les maux orageux, si les dures atteintes,
Si les noires fureurs, si les gémisséments,
Si les soupirs profonds, si les âpres tourments,
Si les afflictions, si les ardeurs contraintes,
Si la sainte raison, si la douce amitié,
Si l'honneur désireux doit mourir à pitié,
Vous devez (il est temps) de m'être favorable.

Par vous à tous moments je meurt tout insensé,
Trois fois maudit Amour, méchant, qui eût pensé
Que ta puissance eut pût me rendre misérable ?

XIII

HA! ma Brigande Amour, ne voulez-vous pas rendre
Mon cœur que vous avez traîtreusement surpris ?
Mon cœur jamais vaincu, d'âpre douleur épris,
Pour s'être sans combattre ainsi laissé surprendre ?

Quel bien espérez-vous, que pouvez-vous prétendre
De de brave larcin dont vous faites mépris ?
La Justice aura lieu, si mes funèbres cris
N'émeuvent à pitié votre jeunesse tendre.

Après que le Corsaire a long temps écumé,
S'il ancre audacieux^d au haure* accoutumé,
Il a de son butin mortelle récompense :
Vous plagiaire Amour, qui arrivez au port,
Rendez donc ce pillage avec réjouissance,
Ou votre bien sera cause de votre mort.

XIV

JE pense en toute chose, et si* ne pense en rien,
J'ai mille tourbillons, qui tonnent pêle-mêle,
J'ai le froid, j'ai le chaud, pluie, éclair, neige, grêle,
J'ai coup sur coup chez moi, et le mal et le bien.

J'aspire une Déesse, et si* je suis terrien,
(Ce dis-je quelquefois lors que l'ardeur me gèle)
Puis fureur sur fureur, promptement me martèle,
Disant que malgré tout son honneur sera mien.

À pas longs, et tardifs, quand Phœbus se retire,
Je vais audacieux déplorer mon martyre,
À quelque belle Écho je requiers mes douleurs.

J'entrelace nos noms, je fais quelque devise,
Je chante, siffle et ris, désespéré je meurs,
D'Amour (ROCHEBARON) mon âme Resplendisse.

XV

CERTES si tous ceux-là qui se mêlent de lire
 Tenaient de ton Esprit divinement humain
 Qui en France reluit, mon cher VILLEGOMBLAIN*,
 Mes dignes vers astrés pourraient ores* mieux luire,
 Mais lors que j'entreprends à la guerre d'occire,
 Pour faire flamboyer mon Amour souverain,
 Je me représentais le moquable dédain
 D'un fier monde ignorant qui ne sait que médire,
 Que si l'œil de ce Monstre¹ effrayait les auteurs,
 L'on n'eût vu l'heureux Bien des adorables sœurs² :
 Car au plus éloquent il parut plus étrange,
 Ces aveugles Lanvonx³ ne me sont venimeux,
 Ni le Braire⁴ bruyant n'épouvante mes yeux,
 Aussi ne veux-je un los* que des gens de louange.

XVI

QUICONQUE n'a connu le plus infortuné,
 Le plus pauvre et chétif et le plus misérable,
 Des malheureux malheurs, l'orgueil plus pitoyable
 Qui fut, est, et sera, en ce bas monde né :
 Qu'il me vienne connaître, il sera étonné,
 Que ma moindre douleur promptement ne m'accable,
 Que furieux^d d'Amour par arme secourable
 Je ne fuis^d cent fois le cœur époinçonné.
 Que tout désespéré dépitant la Fortune,
 Je n'ai laissé ma nef sans gouvernail, sans hune,
 À l'abandon des flots, à la merci des vents,
 Sache encore plus vivant, et toi race future,
 Que la douceur plus douce, en l'Avril de mes ans⁵,
 N'est rien qu'un vieil cahos*⁶ d'une passion^d dure.

SONNETS EN COUPLES MASCULINES

XVII

ON ne peut ayant l'esprit du tout magicien^d
Faire comme accoiser* les brouillards^d furieux,
Il n'est marbre si dur, ni feu audacieux^d,
Qui en fin ne se cave*, et ne s'éteigne bien :
 Mais Hommes, Anges, Dieux ni le cours Stygien^{d*1},
N'ont pouvoir sur l'ardeur qui commande à mes yeux,
Encor que* ton bel œil (digne flambeau des Cieux)
Ne me veuille éclairer d'un Soleil Paphien*.
 On verra l'air perçant, et le terroir léger,
Paravant* que mon cœur se connaisse changer,
Dussè-je être pour toi un nouvel Ixion* :
 Car mon Amour (Madame) est comme l'or parfait,
Qui plus est au fourreau, plus il est pur et net,
Et n'est jamais sujet à la corruption^d.

XVIII

SI pour être en prison, et toute sa jeunesse
Vivoter sans plaisir en douloureux ennuis,
Être sans ornement, n'avoir nulle richesse,
Si pour chanter, prier et de jour et de nuits²,
 Et si pour ne jouir^d de l'humaine liesse,
On est bien mieux sauvé (ainsi comme tu dis)
Ma foi je ferai donc, ma divine Maîtresse,
Quelque grand Empereur là-haut en Paradis.
 Tu m'as emprisonné³, ma vie est inhumaine,
Je chante en te priant, j'ai par toi toute peine,
Je n'ai pas grand trésors, car tout mon plus grand bien
 Demeure avecques moi (ô bien de mon dommage!)
C'est l'unique beauté de ta pudique image,

Que souvent j'imagine en mon sens Délien^{d*}.

XIX

HA ! que voulez-vous dire, ô ma Belle inhumaine ?

Jamais ne verra-t-on votre vent adouci ?

L'Avril de vos beaux ans paraîtra-t-il transi ?

Jamais ne cessera mon orgueilleuse peine ?

Les pluies^e quelque fois font troubler la fontaine,

Mais l'argent de son teint est soudain reclairci,

Et votre cœur toujours est un roc endurci,

Connaissant mon Amour en ardeur souveraine :

Voyez, songez, pensez, et contemplez un peu,

L'Hiver lent n'est si beau que l'Été plein de feu,

Ma mort amortira votre vive étincelle :

Car la pitié poindra l'Automne de vos jours,

Et tragique-poltronne on te dira toujours,

Ayant occis sous-main ton serviteur fidèle.

XX

JE me fâche de voir le gai de mon Printemps,

En fort si malheureux, atteint de frénésie,

Qui laide m'amortit de longueur qui m'ennuie,

Abusant mes travaux du bien que je prétend.

Las ! faut-il perdre ainsi l'honneur de mes beaux ans ?

Mon Avril sera donc le Janvier de ma vie,

Je quiers*, je viens, je vais, je prie et resupplie,

Jamais rien que malheur je ne trouve en tout temps.

Donc je travaille en vain courant cette Déesse,

Qui deux fois (BASMAISON*) empoigner ne se laisse,

Et toujours las ! hélas ! de moi elle s'enfuit.

Que ferais-je (ô bons Dieux) hà ! je me désespère

Par le flatteur espoir source de ma misère,
Qui cillera mes yeux d'une éternelle nuit.

XXI

JE porte habit de blanc en signe d'innocence,
Je jeune (ma Déesse) avec sincérité,
Je veille, je supplie, on me voit contristé,
Je ne chôme jamais, je fais grand' pénitence :
 Toutefois (ô pitié !) je ne trouve allégeance,
Et ne m'ébahit pas de votre cruauté,
Vous pensez être sainte aimant la Dêité,
Qui punit l'innocence en son obscure offense.
 Or puis qu'il est ainsi je ne ferai plus cas
Du blanc mère-couleur, je ferai deux repas,
Je dormirai mon soûl, je ne prierai personne,
 Je fuirai le travail Peste du Dieu désir,
« Car j'estime un grand sot celui-là qui se donne,
« De la peine en pouvant recevoir du plaisir.

XXII

JE m'arrête, je cours, en repos je travaille,
Je suis jeune, dispos, je suis vieil, décrépité,
J'embrasse mon plaisir, je creuse de dépit,
J'ai beaucoup de richesse, et n'ai chose qui vaille :
 J'aime la liberté, la prison je me baille,
Je suis sourd, j'entends tout, mon cœur franc se dédit,
J'abhorre la misère, et la mets en crédit,
Je tire coup d'estoc*, et je frappe de taille :
 Je guerroye en tout temps, jamais je ne combats,
Je désire la vie, et cherche le trépas,
J'aime la patience^d, et maintenant je gronde,

Je renonce les Dieux, je suis en oraison
 Ainsi pour vous (mon TOUT) s'égare ma raison,
 « Par l'espoir, par la peur, le vrai enfer du monde.

XXIII

JE me veux rendre Hermite en ce bel ermitage,
 Voisin du beau séjour de m'Amour* tout honneur
 Car là (dévotieux^d) j'irai sans nulle peur,
 Requérir sa beauté qui me tient en servage¹.

Je la connais vraiment si honnête, et si sage,
 Qu'elle me fera lors l'aumône de bon cœur,
 Maugré* d'oncques* le fort, en dépit du malheur,
 Je vivrai de l'Amour, qui voudrait davantage ?

Mais je crains (BOISDAUPHIN*) qu'approchant ses beaux
 yeux,

Je ne change couleur, ou pour te dire mieux²,
 Que ma dévotion^d ne devienne amoureuse :

Car où est le frileux qui ne s'échaufferait,
 Auprès d'une grand flamme ? Aussi qui n'aimerait,
 En contemplant d'Amour l'image gracieuse ?

XXIV

QUAND viendra l'heureux jour que je sacrifierai,
 Mon Corps sur votre Autel que saint DÉsir dédie,
 Que j'épandrai mon sang en mémoire infinie,
 D'avoir par un' erreur si long-temps soupiré ?

Quand viendra l'heureux jour que je vous offrirai,
 Un bénit Cierge ardent avec cérémonie,
 Étant à deux genoux près de vous accomplie,
 Afin d'avoir pitié de mon cœur martyré* :

Hé ! quand serai-je orné dans votre sacré temple

Servant vos Dêités que dévot je contemple,
Quand accepterez-vous ma chère Oblation^d,
 Pour fidèle témoin de mes peines souffertes ?
Mais quand en recevant mes divines offerres
Aurais-je de vos mains la bénédiction^d ?

XXV

PAR ton Amour je nage en la Mer de misère.
Amour non pas Amour tu ne l'as oncques* vu,
Son bien délicieux^d chez toi n'est reconnu,
Dont* l'appelle à tort un divin MONASTÈRE.

Toute chose fors* toi recherche son contraire,
Tu es un hiver lent moi un été ému :
Vois-tu pas le frileux qui demande le feu,
Hé ! ne sois donc plus de Nature adversaire^l.

Ne te montre pas tant contraire à mon désir,
Et fais que mon Amour m'engendre du plaisir :
Non, non la nourriture a sur toi avantage,

Tu es nourrie au PRE', pâture aux Animaux,
Tu ne hantes aucun dont tu es si sauvage,
Hé Dieu ! me dois-je donc ébahir de mes maux ?

CHANSON

I

LÉ beau du beau c'est l'or plus précieux^d,
Et Madame est déjà sa naissance ornée,
L'Oracle saint de son Nom glorieux^d
Montre vraiment que (D'OR EST CHER TROPHÉE.)

Puis que le Ciel l'honore grandement
D'une beauté qui la plus douce excelle
Heureux moi donc, ô bienheureux Amant

Si je lui fais un service fidèle.

Mon heur* est grand agréablement cher,
Et si de lui procède mon martyre,
Ne m'étant pas permis d'en approcher,
Ni de penser seulement à le dire.

Je suis semblable à un pauvre captif,
Que le Soleil par un pertuis* salue,
Il ne peut voir ses beaux rayons au vif,
Dont il désire encore plus la vue :

Et comme on voit cet Astre radieux
Souvent couvert d'une nuée épaisse,
Je pense ainsi, que par quelque ennuyeux
Je suis privé du jour de ma Déesse.

Mais Apollon, dont je suis cher enfant,
Surmonte enfin toute nuée ombreuse,
De même aussi je serai triomphant
Des ennemis de ma vie Amoureuse.

Courage donc, je dois vivre en espoir
De toucher là où nul ne peut atteindre,
Si je me trompe, au moins je ferai voir,
Qu'un feu divin ne se saurait éteindre.

CHANSON

II

C'EST donc par votre beauté telle,
Que je vois l'enfer Amoureux,
Mais sans moi vous ne feriez telle,
Votre jour serait ténébreux.
Hà ! vous en faites trop à croire,
Par ma grand' libéralité,
Votre beauté est votre gloire,
Votre gloire est votre beauté.

J'ai mis sus* cette blanche face

Une moisson d'œillets fleuris,
J'ai donné l'esprit et la grâce
À ce beau corps sur tous exquis,
Qui est d'immortelle mémoire
Par ma grand' libéralité,
Votre beauté est votre gloire,
Votre gloire est votre beauté.

Puis donc que votre faveur grande
Vient de moi votre serviteur,
La sainte raison vous commande,
Que m'aimiez de toute votre cœur,
Qui triomphe de ma victoire
Par ma grand' libéralité,
Votre beauté est votre gloire,
Votre gloire est votre beauté.

Je semble à l'Oiseau qui se tue
Pour aimer par trop ses petits :
Car mon Amour t'ayant accrue,
Tu as mes sens assujettis,
Que tu vas mettre en l'onde noire,
Et puis ma libéralité,
Me fera voir gonflé de gloire,
Et vous d'une ingrate beauté.

TRISTESSE

III

Hé bons Dieux ! qui sera-ce
Qui voudra écouter
Le rigoureux disgrâce
Qui me fait tourmenter ?
Sera-ce la montagne,
Qui à mes pleurs se baigne,
Ou ce grand bois,

Qui plaisant accompagne
Mes douleurs maintes fois ?
 Ha ! j'ouvrirai la bonde*
Aux antres plus secrets,
Non, je veux que le monde
Apprenne mes regrets,
Entends donc, je te prie,
L'ardente frénésie,
Et l'âpre deuil,
Qui met ma pauvre vie
Dedans l'ombreux cercueil.

 Pensant rompre la peine
De tant et dans d'hasards,
Par l'audace inhumaine
De Neptune, et de Mars,
En l'Avril de mon âge¹
Libre d'un franc courage,
J'allais au MANS,
Ô malheureux voyage,
Seul enfer de mes ans !

 Là je vis une Dame
Souveraine en beauté,
Qui d'une étrange flamme
Brûla ma liberté :
Ha ! flamme trop cruelle,
En apparence belle,
Comme la Mer,
Qui souvent se fait telle,
Pour nous faire abîmer.

 Il n'est point tant d'envie,
Ni tant de divers noms,
Tant d'arène d'Asie,
Ni de grains de sablons
Que j'ai de triste oppresse,

Pour ma belle Maîtresse,
Mais las ! hélas !
Ce qui plus fort me blesse,
Elle ne le croit pas.

 Quand l'Aurore se lève,
Nous annonçant le jour,
Je n'ai point lors de trêve
Avec ce traître Amour,
En quelque part que j'aïlle
Il me livre bataille,
Et mon Esprit
De la peur se travaille,
Et d'espoir se nourrit.

 Je marche solitaire
À pas longs et légers,
Je conte ma misère
Aux animaux plus fiers
Puis l'enfant de Cyprine*,
Plutôt de Proserpine*,
Change de train,
En d'autre étrange mine
Je me montre soudain.

 Je n'estime personne,
Ni ne salue aussi,
Dont* le peuple s'étonne,
Et av disant ainsi,
Quel orgueil, quelle audace,
Maintenant le pourchasse,
Lui qui plus doux,
D'une gentille grâce,
Était humble entre tous ?

 Ô douleur tout extrême,
Comme en ferais-je,
Voyant que de moi-même,

Pauvre je n'en ai pas ?
 La couleur que je porte,
 Ma façon peu accorte,
 Mes yeux baissés,
 Ma parole mi-morte,
 Le témoignent assez.

 Qui veut nommer l'encombre,
 Qui Amoureux me suit,
 Qu'il fasse plutôt nombre
 Des flambeaux de la nuit,
 Des flots de la marée,
 Quand elle est courroucée,
 Des MAL-CONTENTS*
 La grand' troupe amassée,
 Et des fleurs du Printemps.

 Quand Phœbus* se retire,
 C'est lors lors que je suis
 Gonflé de fier martyr,
 Et au comble d'ennuis ;
 Étant dedans ma couche,
 L'ardent archer me touche,
 Pensant toujours
 Que là on escarmouche*
 Doucement les Amours¹.

 J'ai ore* un mauvais songe,
 L'étrange vision^d,
 L'Oracle de mensonge,
 Et l'apparition*,
 Mais l'insomne*² m'outrage
 En si adverse rage,
 Qu'en grand courroux
 Je m'en cours au Bocage*
 Vrai compagnon des Loups³.
 Si le sommeil m'accable,

De durs travaux pressé
Adonc je suis semblable
Au pâle trépassé :
Las ! ma peine est plus dure ;
Car un mort rien n'endure,
Mais quoi ? mon cœur
Se débat, se murmure,
Et me met en fureur.

Mes viandes^d plus saines,
Et cette affliction^d,
Ce sont nouvelles peines
De triste passion^d,
De mes pleurs je m'abreuve ;
Mais si au Ciel je treuve*
Quelque amitié,
Dieux ! que j'en aie épreuve,
Prenez de moi pitié.

TRISTESSE

IV

QUE l'Amour m'a désespéré,
Las ! je ne sais que je ferai,
Il n'est simple, ou parole
Qui puisse donner guérison
À mon amoureuse poison,
Sinon toi qui m'affole.

Je me console en ma douleur,
Qu'en peu finira mon malheur,
Fût-ce malgré* toi-même :
Car me fuyant je vais mourir,
Et m'approchant je puis guérir,
Plein de liesse^d extrême.

Ainsi ta froide affection^d

Tient de l'humeur de Scorpion,
 De qui le venin tue,
 Mais aussi tôt qu'il a piqué,
 S'il est sur la plaie appliqué,
 L'Antidote est connue,
 Le Scorpion est frétilard,
 Son chef riant et gaillard,
 Mais sa queue est mortelle,
 Tout de même au commencement
 Ton œil doux semble aimer l'Amant,
 Et puis il le bourrelle*.

TRISTESSE

V

LE Siècle, l'An, le Mois, et la Semaine,
 Le Jour, l'Heure, et le Point*,
 Fut malheureux quand vous devîntes Reine
 De l'Amour qui me point*,
 Cette furieux
 Ne m'eût saisie,
 Ni cette rage
 Qui tant m'outrage,
 Las! je ne fusse en si étrange point.
 Ha! désastré on connaît ma jeunesse
 Grosse de passion^d,
 Mais fallait-il aimer une Maîtresse
 Mise en religion^d?
 Ha! je commence
 À voir l'offense
 Que j'ai commise
 À Cypre* exquise
 Qui n'est sujette à une opinion^d.
 Outrecuidé ores* tu verras ores*,

Que c'est d'avoir osé
T'emprisonner dans les prisons encores,
Il est bien mal-aisé
Qu'Amour en laisse
Fasse caresse
T'aime et te prie,
Te favorise,
Vu que le libre est souvent abusé.

Ha ! impudent n'as-tu point connaissance
De ta légèreté ?
Ne sais-tu pas que l'Amoureuse essence
Demande liberté ?
Or* donc ma vie
Prends autre Amie,
Laisse ta Dame
Chanter sa gamme*,
T'appartient-il d'aimer la Dêité ?

Glorieux sot que je suis insensible !
Mais qu'est-ce que de moi ?
Veux-je toujours en un lieu impassible
Me donner de l'émoi ?
La douce affaire
Ne s'y peut faire,
Sa destinée
Est ainsi née.

« Contre le sort on ne peut donner loi.

Ô malheureux trois fois pauvre Lasphrise,
Que je suis hébété,
D'admirer tant ce qui me tyrannise,
Voilé de sainteté !

« La chose sainte
« N'est pas contrainte,
Et ta guerrière
Est prisonnière,

« Ni l'honneur saint n'a point de cruauté.

Mais comme on voit Mars près des alarmes,
 Sous l'ombre d'un honneur
 Amadouer un monde de gendarmes,
 Qu'il soudoie en douleur,
 Ainsi m'appelle
 La beauté belle,
 L'humeur habile
 De Théophile,
 Qui me repaît en tourment, et en pleur.

Je suis vraiment chétif et misérable
 Le plus qu'il en fut onc*,
 Je sers l'orgueil, qui m'est plus dommageable,
 Et le connais au long,
 C'est ma sottise,
 C'est ma bêtise
 Car si moi-même
 Fol je ne m'aime,
 Dois-je penser qu'un autre m'aime donc ?

Mais que me sert cette plainte piteuse
 En ces vers bigarrés* ?
 Puis-je forcer ma fortune Amoureuse ?
 Donc Belle vous serez
 Durant ma vie,
 Toujours servie,
 Soyez cruelle,
 En dépit d'elle
 Par elle en elle heureuse survivrez.

Déborne-toi*, non-fais ma triste Muse,
 Que sert ton deuil au vent ?
 Contente-toi, reçois la sainte excuse
 Des lois d'un saint Convent*,
 Ne t'en allume,
 C'est la coutume,

Le feu Céleste
Paraît funeste :
« Heureux celui qui meurt en bien servant.

XXX

BIEN que ta bouche annonce le refus,
Bien que pour toi l'Archer vainqueur me blesse,
Bien que par toi j'aïlle au mont de tristesse,
Crois-tu pourtant rendre mes sens décents ?

Au forts Châteaux sont maintenant reçus
Les ennemis que poursuivons sans cesse,
Et moi ton serf ne viendrai-je au dessus
Du bien qu'aspire ardemment ma jeunesse ?

Vraiment^{e1} oui, car le folâtre Enfant
N'est pas toujours par rigueur triomphant,
« L'humble douceur l'honore davantage.

Sois-moi donc douce, ou comme il te plaira :
Car ton plaisir plaisamment m'agrèra,
« Mais la beauté n'est pas belle en outrage.

XXXI

DANS ton enseigne on voit l'Ascension^d pourtraite*,
À cause (mon cher BUS²) de ta Dame aux yeux verts
Que plus discrètement en volonté je sers,
Espérant de baiser si luisante Comète.

Grimpe aux Cieux, quant à moi enflé d'ardeur couverte
Je ne veux en Amour que descendre aux Enfers,
Je me pâme y songeant, Compagnon, je me perds,
Et me sens enrichi d'une si douce perte.

Discordant nous marchons aux Amoureux combats³,
Tu aspirés le haut, je souhaite^d le bas,

Les puissants Dieux aimants sont descendus en Terre,
 Et prennent même aux Cieux le doux inférieur^d,
 En Amour le petit est donc supérieur^d,
 Qui me fera te vaincre en si plaisante guerre.

XXXII

JE meure si jamais j'adore autre beauté,
 Encore que je n'aie aucune récompense,
 Je meure si jamais j'endure qu'on offense
 La perfection^d où je suis arrêté :

Je meure si jamais s'éclipse la clarté
 Du bel œil qui me tient en douteuse balance,
 Je meure si jamais tant seulement je pense
 Qu'on égare un seul point de ton honnêteté.

Je meure si jamais je suis une serée*
 Sans songer au poignard de ta bouche sucrée,
 Je meure si jamais s'oublie^e la douceur

De ce vent tremblotant (seule ardeur qui m'englace)
 Je meure si jamais j'aspire autre bonheur,
 Que de nager un jour dans la mère de ta grâce.

XXXIII

DOUCE conjonction^d, ô paisible Déesse !
 Tantôt je puis par toi être tout réjoui,
 Et par toi misérable aux montagnes d'ennui,
 Et par toi seule est ma vie et ma mortelle oppresse :

Par toi je baiserais ma pudique Maîtresse,
 Prononçant ton beau nom, que l'on appelle OUI^d,
 Par toi désespéré je ferai aujourd'hui,
 Si comme on dit (hélas !) elle se rend Professe.

Mais avant qu'il advienne (ô mort borne-travaux)

Hâte-toi pour jamais de soulager mes maux,
Verrai-je de mes yeux si cruelle infortune ?

Qui abuse d'un fard l'humble simplicité,
« Puis toute chose veut la médiocrité^d,
Non, le Ciel ne veut pas qu'ainsi on l'importune.

XXXIV

AMOUR me tient en fièvre continue,
Et ce cruel est sourd à ma raison,
Il me balance en mortelle poison,
Dès que je suis absent de votre vue.

Je suis semblable à la forte Tortue,
Quand elle sort le chef hors sa maison,
Elle s'hasarde à l'ordre trahison,
Qui détestable aucune fois la tue.

Je veux la mort, je ne veux point fuir^d,
Mais las ! je suis tout ainsi que le cuir,
Qui sur l'eau nage et ne se peut enfondre*.

J'ai beau voguer, je ne saurais périr,
« Quiconque a dit que l'Amour fait mourir,
« Il a menti, je serais ore* un ombre^l.

XXV

VIVE vive HENRI, mon Roi victorieux*,
Vive ce grand FRANÇOIS, vive heureuse la Reine,
Vive toujours Bourbon, vive toujours Lorraine,
Vive Nevers, Nemours, le favori des Cieux,

Vive tous les Prélats, vive jeunes et vieux,
Vive petits et grands, vive la Dame humaine,
Vive m'Amie* aussi (l'Éternel la maintienne),
Vive le libéral, et l'avaricieux^d,

Vive le Huguenot, et vive le Papiste,
 Vive le MALCONTENT*, vive le Réaliste,
 Vive l'Ennui encor seule nuit de mes jours,
 Vive le Publicain, vive le Politique,
 Vive le Gentil-homme, et le vilain rustique,
 Vive Satan, pourvu que j'aie^e mes Amours.

XXVI

ICI VÉNUS s'adore fièrement,
 Ici ORPHÉE est plein de mignardise,
 Ici Mavors* fait la brave entreprise,
 Ici PHOEBUS paraît divinement;
 Ici PYTHON* ne marche aveuglément,
 Ici SAPHON friande ne s'attise,
 Ici Batille abhorrible on méprise,
 Ici PHILIE affole sagement;
 Ici n'est point cet outrageux TIDIDE,
 Le saint Bénit est ici homicide,
 Ici Opis sa fille ne fait voir,
 Ici Laïs ne fut onc* arrêtée,
 Ici au MANS l'on ne vit en Prothée,
 Ici je meurs en voulant sans pouvoir.

ÉLÉGIE

ORES* je connais bien que mon malheur s'apprête,
 C'est fait, c'est fait de moi : mon Amoureuse quête
 Est maintenant changée en un cruel discord*,
 Dont je n'espère rien que l'impiteuse* mort,
 Par le flatteur babil* d'une âme envenimée,
 Qui vomit contre moi sa furie enflammée,
 Disant (mais je ne veux qu'un langage si faux

Soit vu dedans mes vers compagnon de mes maux)
Je sais que j'ai failli, vraiment je le confesse,
D'avoir osé aimer si divine Maîtresse,
Je sais que j'ai été par trop* présomptueux,
De vouloir courtiser le même Amour des Dieux,
Il en faut accuser ma jeunesse peut caute*,
Que dise-je ? ce n'est moi qui ai fait cette faute,
Je mériterais bien souffrir plus de douleur,
Puis qu'ainsi je me fais de ma misère auteur,
C'est seulement Amour que la Vertu contemple,
Car la semaine sainte entrant dedans un Temple,
Sage n'ayant encor la tournante au cerveau
Me fit voir le Soleil de son plus cher flambeau,
Qui divin regardait vers l'image Divine,
Là le feu de Cypris* enflamma ma poitrine,
Là de content et gai je devins soucieux^d,
Là de franc prisonnier, et là vrai Amoureux,
J'eus dès lors dans mon cœur sa chaste image empreinte,
Ma bouche mal-gré moi était d'Amour contrainte
De lâcher quelque mot : mais ô fol que j'étais !
D'un propos mensonger soudain me reprenais.
Hé ! que pensais-je faire ? (ô étrange infortune !)
Qui ne sème jamais il n'a moisson aucune.
L'espoir flatteur me prit maugré* la froide peur,
Si bien que sa beauté m'anima tant le cœur,
Que je fus lors induit suivant son docte style,
De faire un beau sonnet au nom de THÉOPHILE,
Et sur la fin d'un vêpre alors qu'il faut sortir,
D'une légère main je le fis départir,
Mais que m'en advint-il ? ô maudite lumière !
De mon même éperon il me donnait carrière.

Et tout ainsi qu'on voit quelque jeune soldart*,
Qui n'a encor' tenté le péril du hasard,
Aller sans reconnaître à la chaude escarmouche,

S'en revenir blessé à sa dernière couche :
Ainsi pauvre chétif, hélas ! je fus ainsi,
N'ayant point éprouvé l'objet de mon soucis :
Car dès le lendemain comme soulait* mon âme,
J'allais voir les saints lieux, et œilladant* Madame,
Je reconnus (DU PORT) qu'elle trouvait mauvais
Qu'on devînt amoureux de ses chastes attraits :
Mais il n'était plus temps me le vouloir défendre,
La glace de ses feux m'avait jà* mis en cendre,
Elle peut bien donner mille et mille trépas,
Et non point m'empêcher que je ne l'aime pas.
Mais toi qui sur le front as l'honneur du Poëte,
Toi qui n'ignores rien, apprends moi la recette
Comment je la pourrai doucement enflammer :
Car las ! si j'en mourrais on l'en pourrait blâmer,
Par parole, et par herbe, ores* Phœbus* t'anime,
Si bien que comme oracle en tous lieux on t'estime,
Si tu la reconnais impiteuse* à mes vœux,
Que voix, que caractère, ou simple merveilleux
Ne la puissent mouvoir à l'Amoureuse amorce,
(Le pure Dêité mal-aisément se force)
Dis moi, je t'en supplie, toi qui as dans ce Pré
Pour une autre Déesse ardemment soupîré,
Car en l'imaginant et sans cérémonie
Tu pourras sainement juger la fantaisie,
Si j'avais la faveur que je vais poursuivant,
Si tu me dis que non, sans voguer plus avant
J'esquiverai l'écueil de l'église marine,
En obligeant à toi ma belle âme divine.

DEUX SONNETS EN VERS LYRIQUES

XXXVII

V IENS mauvaise,
Mon émoi,
Bine* moi
À mon aise :
 Qu'il te plaise
Si je vois
Que ma foi
Ne t'apaise :
 Qu'en ce lieu
Un adieu
Je te die* :
 Car je veux
Amoureux
Une Amie.

XXXVIII

D ÉESSE qui eût pensé
Ta beauté être si dure,
Mettant dans la sépulture
Ton cœur, mon cœur oppressé ?
 Ainsi Saturne insensé,
Au contraire de nature,
A défait sa géniture
Qui ne l'aurait offensé.
 Mais tu étoupes* ta gloire,
M'envoyant vers la nuit noire
Toutefois la Dêité
 Incontinent ressuscitée,
Fais donc Amour qui m'agite,

Que je sois ressuscité.

XXXIX

C'ÉTAIT un jour que la guerre du Ciel
 Foudroyement^e élançait son audace,
 Quand j'aperçus au milieu d'une place
 Cette beauté qui me nourrit de fiel,
 Me contemplant connu mon naturel,
 Et en parlant d'une assez bonne grâce,
 Me dit ainsi, le malheur te pourchasse,
 Va sous Daphné*, craignant ce feu mortel.
 « Tout quiert^{*1} en tout sa semblance* naïve*,
 « Tu es un feu, vers toi le feu arrive,
 Las! je pensais sa parole un abus.
 Dont* je sentis (non point un feu Céleste)
 Mais de ses yeux la flamme plus moleste*,
 Bien qu'elle soit mignonne* de Phœbus.

XL

DIEUX^p odieux à l'Amour que je sers
 (Qui toutefois n'est point chose mortelle)
 Tant sa beauté est parfaitement belle,
 Prenez pitié du tourment de mes fers.
 Dieux, je sais bien que l'honneur des enfers
 Sentit l'orgueil de son humeur cruelle,
 Mais THÉOPHILE encores plus rebelle
 Va dédaignant vos châtimens divers.
 Dieux montrez lui que vos Dées^s saintes
 Savent donner aussi bien des atteintes
 Au plus parfait comme au plus vicieux^d :
 Faites plutôt que DIANE se tue,

Qu'elle ait ma Dame (à qui l'Amour est due)
Ou je dirai que vous n'êtes point Dieux.

XLI

JE voudrais bien, pour m'ôter de misère,
Baiser ton œil (bel Astre flamboyant)
Je voudrais bien de ton poil ondoyant
Nouer un nœud qui ne se peut défaire.

Je voudrais bien ta bonne grâce attraire,
Pour me jouer un jour à bon escient,
Je voudrais bien manier^d ce friant* :
Aux appétits de mon désir contraire.

Je voudrais bien faire encore bien plus,
Défendre nu le beau flux et reflux
De ta mer douce où l'Amour est Pilote*.

Je voudrais bien y être bien ancré,
Et puis après ayant le vent à gré,
Je voudrais bien périr en cette flotte.

XLII

MA Thémis*, ma Déesse (honneur que je contemple)
De même que la femme au bon Deucalion^{dt}
Ne croyait bonnement la réparation^d
Que sainte tu appris pour peupler le monde ample² :

Tout ainsi l'autre jour dedans un sacré Temple,
Quand je te fis dévot la supplication^d,
Pour m'enseigner d'éteindre une âpre passion^d,
(Ma Passion^d qui sert aux Amoureux d'exemple)

Je n'ajoutais de foi à ce que tu me dis,
Que mes douleurs toujours iraient de mal en pis,
Si je ne m'éloignais de l'Âme de mon Âme.

Les illustre Troyens ainsi pour n'avoir crû
 Leur Sybille¹, ont senti l'impitoyable feu,
 Mais il ne fut si fier que l'orgueil de ma flamme.

XLIII

SI d'un somme d'Airain² mon œil n'eut été clos,
 Te voyant j'eusse vu la pitié de ma peine,
 L'an, le temps, la saison, me la montrait certaine,
 L'année était Bissexte haineuse de repos :

Le temps était guerrier (vrai père de tous maux)
 Et la triste saison, la peineuse semaine³,
 Où CHRIST notre Sauveur pour toute race humaine,
 Par son sang nous sauva des gouffres infernaux.

Ce jour là fut obscur, que je te vis si belle,
 Saturne dominait à cette heure mortelle,
 Plus fidèle présage à mon âpre tançon*.

La nuit devant Morphée apparut à ma vue,
 Et aux champs de Palés* me montra un garçon,
 Qui traître me tira une flèche pointue⁴.

XLIV

QUAND je vous entretiens toujours vous me tancez,
 Hé ! je ne sais pourquoi vous m'êtes si farouche,
 Vous avez l'œil baissé, si bien qu'il semble louche,
 Donc voulant me fâcher, las ! vous vous offensez.

Ainsi les grands guerriers d'ambition^d poussés
 Attirent à leur dam*, à l'ardente escarmouche
 Quelquefois l'ennemi, qui fièrement les touche,
 Et sont de leur malheur les auteurs opprésés.

Dont* vous contrefaisant, l'œil bas pensant me nuire,
 Vos beautés se défont et ne paraissent luire,

Ayez pitié de vous, si ne l'avez de moi,
Regardez-donc au vif, mirez-vous en ma vue,
Car les yeux sont miroirs d'Amour qui vous salue,
Que vous sentiriez doux au milieu de l'émoi.

XLV

INCRÉDULE ne pense éteindre ma fureur
Par l'âpre dureté de ta glace cuisante ?
Car ta froideur m'enflamme, et de brûler m'exempte,
Ainsi la neige échauffe et empêche l'ardeur :
Bien ferais-je ma fin, dont tu seras auteur,
Car maugré* toi, par toi, ma colère tonnante
Bornera tôt mes jours comme on voit l'eau bouillante
Qui amortit le feu avec sa chaude humeur.

Comme Ajax*¹ se vainquit, seul sur moi j'aurai gloire,
Si tu es mon Ulysse, alors en ma mémoire
En ayant surmonté les plus ardents efforts,
Le Larix dompte-feu² s'accroîtra de ma cendre,
Puis l'Amour te blâmant Déifiera mon corps,
Et mille oblation*^d chacun me viendra rendre.

XLVI

MON Amour contre Amour s'animait en colère,
Amour avait cueilli du beau Myrte Amoureux,
Dont il fit un chapeau pour couvrir mes cheveux,
Disant le mériter par mon vers salulaire :
Théophile dépîte* alléguait au contraire,
Que j'étais trop superbe osant aimer ses yeux,
Qu'un bouquet de cyprès me conviendrait bien mieux
Et lui en montrait un qu'elle venait de faire,
Comme ils étaient ainsi en contestation^d,

J'arrivai, lors ce dieu, de toute affection^d,
 Du chapeau glorieux^d ombra ma blonde tête :
 Puis Théophile y mit le funeste Cyprès,
 Dont je suis jà* brouillé, de calme et de tempête,
 Quiconque vogue en Cypre¹ y * joindra S. après.

XLVII

NE te plains pas de moi Touraine bien voulue,
 Si je ne te renomme étant de tes enfants,
 Comme aucun fortunés savamment triomphants,
 Qui chantent leur pays d'une grâce connue.

Cette chauve Déesse ainsi ne me salue,
 Je t'éloignais, guerrier, n'ayant que quatorze ans
 Sans voir le Paradis de tes gracieux^d champs,
 Puis je ne t'ai depuis que (comme un éclair) vue.

Ne t'en fâche, ton heur n'en reluira moins grand,
 Par moi ton Paladin*, ton Chevalier errant,
 Les doctes Pèlerins te feront révérence,

Et voyant VAUBERAULT, agréable vallon,
 (S'émerveillant beaucoup de ma vive excellence),
 Ils y prendront quelque herbe, invoquant Apollon.

XLVIII

NOUVEAU venu, et vous qui voyez ma Maîtresse
 Si parfaitement belle, en si doux en-bon-point :
 Si gaie^e, si affable, Amis, ne dites point
 Que ma Muse plaintive offense sa jeunesse.

« La douleur inconnue est de plus grande oppresse,
 Et qu'il ne soit ainsi, regardez mon pourpoint,

*. aura du Cyprès².

Il est beau, fort-bien fait, délicatement joint,
Vous ne pouvez pourtant montrer où il me blesse.

Je n'aspire en passant à plus riche butin,
Qu'à baiser son bel œil, qu'à toucher son tétin,
Et faut (ô malheureux !) que j'use de feintise.

Si je veux emboucher les roses de son teint,
D'une humble révérence avec un Adieu feint,
Ma Muse à bon droit donc est de douleur éprise.

CHANSON

VI

L'AMANT ressemble au pauvre marinier,
Qui est toujours en douteuse balance,
Sujet hélas ! au vent tristement fier,
« En mer, en femme il n'est nulle assurance.

Tantôt Neptune apparaît gracieux^d,
Et tantôt plein de mortelle furie,
La femme ainsi se démontre à nos yeux,
C'est un beau temps soudain mué en pluie.

Quand nous voulons voguer dessus la mer,
Elle se fait agréablement calme,
Et tout ainsi quand nous venons aimer,
On ne voit rien si beau comme la femme.

Lors que la Nef est au milieu des flots,
Quelle pitié ! quelle étrange tourmente !
Lors que l'Amour est ancré dans nos os,
Est-il, ô Dieux !, douleur plus violente^d ?

Aussi Vénus la mère aux Amoureux
Vint de cette eau, et du traître Saturne :
« Quiconque donc voudra bien vivre heureux,
« Ne fuie Amour ni l'impiteux* Neptune.

TRISTESSE

VII

QUE j'ai de triste deuil
 Sous l'Amoureux orgueil !
 Il n'est si fier outrage
 En mes maux furieux^d,
 Je n'ose ouvrir les yeux,
 Ni soupirer ma rage.

Heureux les condamnés,
 Ô bienheureux gênés,
 Vous gémissiez sans crainte,
 Moi misérable Amant
 Je n'ose seulement
 Penser à faire plainte.

Le grand fleuve endormi
 Est le plus ennemi,
 C'est l'eau la plus à craindre,
 Le cœur emmouraché^t,
 Est le plus empêché
 Quand il ne s'ose plaindre.

Comme le laboureur
 A sans cesse terreur
 Voyant le preux gend'arme ?
 Ainsi chétif toujours
 Regardant mes Amours
 Je suis en froide alarme.

Ainsi que le dolent
 Par son mal violent^d
 Sent la dure agonie ?
 Ainsi passionné^d
 Trop affectionné^d
 Je vois finir ma vie.

Puis d'Amour incité

Comme ressuscité
Vagabondant je brave*
Mâchant quelque défi,
Puis je chante, je ris,
Et mon chiffre* j'engrave¹
 Me métamorphosant
On croirait m'avisant
Que j'ai toute fortune,
Étrange effet d'Amour,
De nuit je fais le jour,
Et mon Soleil est Lune.
 Malheureux je n'ai rien,
Et me promets du bien,
Désespérant j'espère,
Au ruisseau de mes pleurs
J'allume mes ardeurs
J'adore ma misère :
 Bref je n'ai nul repos,
J'ai un divers Cahos*
Qui pèle-même empire,
C'est fait, je n'en puis plus,
Mon cerveau est confus,
Et mon sang se retire :
 En bornant ces regrets
Du funeste Cyprès
J'encouronne ma tête,
Étant prêt d'éprouver
Si la mort fait trouver
La fin d'une tempête.

TRISTESSE

VIII

SERA-T-IL vrai que je suive toujours

Ce qui me fuit, ce qui m'est plus rebours,

Qui me fait tant de maux ?

Sera-t-il vrai que j'aime une beauté

Qui n'aime rien que toute cruauté,

Surgeon* de mes travaux ?

Hélas ! oui^d, mais au fort mon trépas

Semble prochain. Déjà ne voit-on pas

Mon beau chef printanier

De triste ennui tellement accablé,

Être baissé comme le jeune blé,

Qui est prêt à sayer* ?

Mon pâle teint, mes yeux noircis de pleurs,

Ma faible voix, mes dolentes fureurs,

Témoignent mon malheur,

Non mon malheur, ains* ma félicité,

Mais las ! je crains, qu'en molle infirmité

Je ne tombe en langueur.

Qui eût pensé son doux regard mortel,

Comme celui de l'animal cruel^l,

Qui met au monument² ?

Mais je languis sans lui demander rien,

(Quelles rigueurs !) pour loyer de mon bien

Qu'à mourir promptement.

Ha ! désolé je ressemble Amoureux,

Au criminel lâchement mal heureux,

Qui prie^e son bourreau

De tôt, bien tôt, le faire trépasser,

Las ! où il faut son meurtrier^e caresser,

L'Amour n'est guère beau.

CHANSON

IX

JE me plais, mes Amours, et vous l'entendez-bien,

Et toutefois hélas ! vous ne répondez rien.
Ha ! vous avez raison : c'est ainsi qu'il faut faire,
« Les glorieux^d vainqueurs se doivent toujours taire.
Ô malheureux vaincu, c'est à vous de prier,
C'est-à vous de gémir, c'est à vous de crier,
« Bienheureux qui par pleurs peut détourner l'orage
« De son fier ennemi qui se plaît à l'outrage.
Mais si tu m'as vaincu, je n'en perds mon honneur,
C'est faute de fortune et non faute de cœur,
Non, que dis-je ? il n'est temps de publier ta gloire,
C'est chanter le triomphe avant qu'avoir victoire.
Je me repends, Amour, tu ne m'as surmonté,
Je suis toujours en vie, et en ma liberté,
Bien que je sois blessé, si* ai-je encor les armes
De ce mauvais garçon qui se repaît de larmes ;
S'il n'était invincible, il serait serf par moi,
Qui suis inviolable^d en Amour et en foi.

TRISTESSE

X

FAUT-IL, ô bons Dieux !
Que pour deux beaux yeux,
Pour un doux propos,
Pour un blanc visage,
Que d'œillets s'ombrage,
Brûler jusqu'aux os ?
Non, je ne veux pas,
Plutôt le trépas
Saisisse mon cœur :
« D'une ardeur cruelle
« La mort est plus belle,
« Que n'est la langueur,
Adieu donc, Amours,

Mais tout au rebours,
 Adieu mon soucis,
 Maudite l'année,
 L'heure et la journée
 Que je vins ici.

Pensant me guérir
 Tu me fais mourir,
 Semblable au poisson,
 Qui cherchant la vie,
 La trouve ravie
 D'un traître hameçon.

Tu ris de mes pleurs
 Et des mes douleurs
 Tu te réjouis,
 Comme un fier corsaire,
 Qui rit du forfaire,
 Toujours plein d'ennuis.

Donc pour ton plaisir,
 Adieu cher désir,
 Tragique destin !
 Bourreau de moi-même,
 Puis que tu ne n'aimes,
 Je veux prendre fin.

CHANSON PASTORALE À DANSER, EN VERS
 EXTRAORDINAIRES, PASSANTS LA MESURE DES
 AUTRES¹

XI

AIMANT une Pastorelle* ore* il faut que je rie,
 Non non, je la servirai maugré* la jalousie.
 En dépit du traître orgueil qui m'outrage la vie,
 Non non, je la servirai maugré la jalousie.

Après avoir remené* ma bonne Bergerie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
J'irai gaiement^e danser en l'humble compagnie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Que l'on voit soir et matin en la belle prairie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
J'aurai au chef du Laurier qui vient de Thessalie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Et du charme à l'ombre sain que mon cœur glorifie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Et sur mon allègre corps la blanche Sequenie*,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Pour couvrir ma tendre chair, du feu d'Amour blêmie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Et la houlette en la main de soie et d'or garnie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
D'orangé et colombin, les couleurs de m'amie*,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Fidèles avant-coueurs du malheur qui m'ennuie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Après avoir salué cette troupe accomplie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Je prendrai mon flageolet* ou bien ma chalemie*
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Pour sonner quelque chanson de ma belle ennemie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Chanson qui l'âme d'Argus pourra rendre endormie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
Tant elle aura de vertus par sa douce furie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
J'allumetterai^t l'Amour sagement infinie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.
À renommer mon honneur que l'honneur saint publie,
Non non, je la servirai maugré la jalousie.

Ou d'avoir un doux baiser de sa bouche jolie,
 Non non, je la servirai maugré la jalousie.
 En allégeant par pitié ma jeunesse asservie,
 Non non, je la servirai maugré la jalousie.
 Qui à l'ombre de ses yeux ne craint la laide envie,
 Non non, je la servirai maugré la jalousie.

XLIX

HA ! donne-moi secours, donne secours ma Dame,
 Aie^e compassion^d de mon mal irrité,
 La Vertu ne doit point user de cruauté,
 Rien n'est tant abhorrant qu'une cruelle femme.
 Je ne te requiers point l'honneur saint qui t'enflamme,
 Mon cœur n'aspire à rien qu'à toute honnêteté,
 Rien qu'à l'humble douceur, rien qu'à la pieté*,
 Naturelles beautés de votre divine âme :
 Beautés qui ont la grâce à leur corps louangé,
 Secourant l'impuissant, aidant à l'affliger,
 Avecque douce humeur et amitié sanas feinte.
 Usez donc de vous-même, aidez à mes ennuis,
 Aimez-moi de bon cœur, soyez bonne à ma plainte :
 « Laides sont les vertus qui n'usent de leurs fruits.

L

QUE ne m'ont fait les Dieux d'invisible corsage
 Pour œillader* de près tant de pudicités,
 Tant de douces douceurs, tant d'humbles cruautés,
 Tant de perfections^d qui vous rendent hommages ?
 Je vous guerdonnerai* du trésor de mon âge,
 D'un honneur immortel j'ornerai vos beautés,
 Et là s'amortissant mes dures cruautés,

Vous apprendrai d'Amour la délice et l'ouvrage.

Mais que dis-je ? chétif ! quoi ? suis-je hors du sens ?

Jà* le fourrier* d'Amour m'a logé là-dedans,

« Amour ce grand Démon en tous endroits domine.

« Les gros portaux¹ barrés, les fenêtres de fer,

« Les hommes demi-Dieux, les Anges, ni l'Enfer,

« Ne sauraient résister à l'enfant d'Érycine².

LI

BIENHEUREUX le soldat, qui après longue guerre
S'en retourne gaillard dedans sa garnison,

Qui d'un sanglant combat peut anoblir son nom,

« Bienheureux le malheur qui fait la gloire acquerre*.

Heureux le laboureur qui laboure et qui serre,

Semant ce qu'il lui plaît, paisible en sa maison,

Heureux le marinier, que l'arrière-saison

Doucement favorise étant loin de la terre :

« Bienheureux est le libre, ô ben-heureux celui,

« Qui peut vivre aisément sans le moyen d'autrui,

« Qui sain n'a nul procès ni aucunes querelles.

Et bienheureux qui a au besoin du secours,

Ceux-là sont bienheureux, mais plus heureuses celles,

Qui chantent jour et nuit avecques mes Amours.

LII

N'OSER aimer celui, doué de bonne grâce,

Qui est à ses amis sans artifice aucun,

Ne parler à personne, éloigner un chacun,

Fuir^d ce que la gloire aimablement pourchasse :

Marcher piteusement avecque triste face,

Avoir le chef couvert d'un grand voile importun,

Vivoter mal-en-point (usage trop commun)

Et comme un prisonnier ne bouger d'une place.

Renoncer la Nature, ha ! quelle indignité !

Et embrasser par vœu la laide pauvreté,

Qui est assurément la mère vicieuse^d,

Chanter en gémissant, rire en Sardonien^d voir note ? du bellay
ris sardonien,

Ne vouloir point d'honneur, ni d'ami, ni de bien,

Appelez-vous cela sainte Religieuse^d ?

LIII

QUELLE Religion^d trouvez-vous en ce lieu ?

Dites rares beautés, de la beauté ventée ?

En étant malheureuse ainsi déshéritée,

Sans avoir offensée, ni le monde, ni Dieu ?

Quelle Religion^d, quel désirable vœu,

De paître maigrement et toujours enserrée ?

Quelle religion^d, de ne vivre honorée,

D'estimer tout le monde, et de s'estimer peu ?

Quelle Religion^d d'aimer la peine dure,

De fuir^d le plaisir souhaité^d de nature,

De n'oser découvrir des mystères couverts ?

Auteurs de mon malheur, et plus de votre encombre*,

J'atteste l'Éternel Père de l'univers,

Si de Religion^d il y a un seul ombre.

LIV

MAIS quelle aveugle loi tellement te maîtrise,

De prendre un voile obscur, égarant tes beaux yeux

Des plaisirs les plus délicieux^d,

Pères de ta beauté, des beautés plus exquise ?

Quel CHRIST, quel Saint, quel Roi, quel Ange, quel Moïse,
A fait, dit, commandé, porté, prêché tels vœux ?
Que si c'était un Saint, il fut lors oublieux
D'ôter pour pier Dieu la divine franchise.

« Tous les biens assemblés sans elle ne font rien,
« Et par elle les maux semblent s'adoucir bien,
« La chère liberté a l'honneur de la gloire.

Ne tranche donc le mot de la profession,
Ou tu es en danger, si tu ne me veux croire,
De souffrir sottement double damnation^d.

LV

JE ne veux que mes Vers chantent d'aucune secte*,
Car le monde volage a trop d'opinions^d,
L'on a vu, l'on verra, plusieurs Religions^d
(Manteaux ambitieux^d des grands que l'on respecte).

Je veux donc que l'ardeur de ma flamme parfaite
Face luire sans plus mes grandes affections,
Sans blesser le Public, ni ses dévotions^d,
Contrôlant l'action^d que chaque Ame souhaite^d.

Je ne veux point encore enflé de gravité,
Dépeindre l'Éternel, ni la Principauté,
Craignant de m'embrouiller en si suprême essence,
Et qu'Alithye* aussi me fit tort (que l'on craint),
Chrétien je crois en Dieu : mais ce n'est ma créance
De croire (mon PIEBRAC*¹) qu'un Roi ait été saint.

LVI

UN jour le ciel était superbement ému,
Quand l'odorante Flore étale sa richesse,
Moi (comme bon Chrétien) m'en allé à la Messe

Proposant d'amortir l'audace de mon feu :

Mais que m'en advint-il ? pardonne-moi, ô Dieu !

J'ai changé ton image en ma belle Maîtresse,

Et encore ô malheur ! si grande était la presse*¹,

Qu'on me vit pris d'Amour qui commande en tout lieu.

Adoncques j'entendis au milieu de l'Église

Une sourde rumeur du malheureux Lasphrise,

L'un le disait méchant, l'autre plus avisé

Remontrait*² qu'on ne peut surmonter l'indomptable,

Qu'Amour enfant du Ciel veut être plus prisé,

Qu'on ne doit donc l'accuser, non l'Amant misérable*.

LVII

APRÈS avoir passé ma belle adolescence,

Et les ans vigoureux de ma joyeuse Aurore,

Morne, blême, pensif, et furieux^d encore,

Avortant³ ma raison, pour te mettre en puissance :

Après avoir encor d'une brave assurance,

Par le fer, par le feu, défié^d ore et ore

Quelque ennuyeux jaloux du bien que tant j'honore,

En recevrais-je point aucune récompense ?

« Le plaisir dessert l'autre : Hé qu'aurai-je de toi ?

Sera-ce de toucher l'ivoire de ton doigt,

Ou dérober par force un baiser d'aventure ?

Ou toi d'un maigre ris, d'un Adieu mensonger,

Abaissant l'honneur saint, de tes yeux m'étranger* ?

Mourez plutôt mes vers qu'endurer telle injure.

LVIII

« **O**N doit de ses amis toujours être soigneux

« Même quand on les voit avoir quelque tristesse :

« Car la vraie amitié se connaît à l'opresse,
Qui me fait t'avertir te voyant Amoureux.

Garde-toi donc (BLAIAN*) de la femme en tous lieux,
Vénus naquit de l'eau entièrement traîtresse,
« Bien sage est qui fuit Cypre* et Téthys* la Déesse,
« Amants, et matelots sont souvent malheureux.

Car quand on s'embarque aussi la mer ne se courrouce,
Ce n'est qu'un feint appas pour mieux nous attraper :

Parce que quand on est au milieu de leur voie,
L'un désespère brûlé, et puis l'autre se noie.
« Rien n'est si dangereux que la femme et la mer.

LIX

P OUR éteindre l'ardeur de mon rude tourment
(Qui passe Prométhée en mortelle souffrance),
En étant malheureux en douteuse balance,
Dites oui^d, ou non, ma Dame, seulement.

Si vous dites oui^d, ô bienheureux Amant,
J'aurais de mes désirs l'entière jouissance^d ;
Si vous dites nenni*, je perds cette espérance,
Je chercherai ailleurs autre contentement.

Dites donc l'un des deux, ma Dame, il en est heure,
Au moins si vous voulez que vôtre je demeure,
Sans vous ombragez* plus de votre maigre loi.

Ne savez-vous pas bien si mon cœur vous agrée ?
Ne vous déguisez plus, chassez le triste émoi :
« Une grande beauté de doit point être ombrée.

LX

M A Déesse entre toutes a son vrai vêtement,
Et toutes les couleurs font hommage à la sienne,

Elle a le blanc et noir¹, c'est fermeté certaine,
Et le fier incarnat^{*1} courrier* de mon tourment.

Cette vive couleur est sous l'accoutrement,
Qui las! de plus en plus mon malheur prédestine :
« Car la flamme cachée est l'ardeur plus maline,
« Et puis l'obscurité n'est belle aucunement.

Rigoureux incarnat, ô couleur malheureuse,
Acruelant le cœur d'une âme gracieuse^d :
Car souvent par dépit tu rugis le beau teint,

Tu ne te peux celer, ta couleur est trop fière,
Par toi Mars le félon m'a plusieurs fois atteint,
Et qui pis est ma Dame est par toi en colère.

LXI

TU ne t'enquiers jamais de moi ton humble frère,
Qui languis désolé sous l'Amoureuse loi
(SOURCES*) je fais donc plus, je fais donc plus que toi,
Je sais que tu es pris d'une douce Geôlière².

Tu n'as autre soucis qu'à mener chere* entière,
Ton plaisir te commande, exempt d'aucun émoi,
Tu baises ta Franchon³, l'amour, l'honneur, la foi,
Que n'adorè-je, heureux, si belle Cordelière* ?

J'aspire une Déesse où sont mille dédain,
Qui se targue toujours de Dieu et de ses Saints,
Et ne daigne approcher du doux feu qu'elle attise.

On gagnerait plutôt le fort des ennemis,
Qu'Amour peut reseuiller* ses beaux sens endormis⁴,
Sous l'ombre d'un honneur qui n'est qu'une sottise.

LXII

ONCQUES* Pilotte* enfant Neptunien^d,

Loin de son port, retraite du navire,
 Battu d'Éole et du Corsaire Pyre¹,
 N'envia^d tant d'ancrer dessus le sien :

Oncques la Dame au fugitif Troyen²
 N'aspira tant son Amour, son martyr,
 Ni Perseüs* Amoureux du moyen³
 Ne désira tant l'or que l'on désire :

Que je souhaite, ô l'âme de mon âme,
 Baiser le jour de ta jumelle flamme,
 (Flambeaux divins astres de ma clarté).

Ha ! si ma nef voguait sus* ta belle onde,
 Ni pour les flots de ma calamité,
 Je me dirais le plus heureux du monde.

LXIII⁴

QUE ne suis-je échangé en précieuse^d pluie⁵ ?
 J'assoupirais Éole en ta prison soufflant,
 Que ne suis-je changé en Aigle haut volant
 Pour te faire compagne à la grande Astérie⁶ ?

Que ne suis-je échangé en babillarde Pie,
 Pour t'aller saluer ores* en gaudissant* ?
 Que ne suis-je échangé en Taureau⁷ blanchissant,
 Pour paître, bienheureux, en ta belle PRAIRIE⁸ ?

Mais que n'ai-je le charme au valeureux Jason⁹,
 Pour gagner, glorieux, ta plus riche toison ?
 Car tu es l'ornement du troupeau mieux voulu.

J'en crois les saints Bergers, le Prophète Anagramme
 Dit encor que toi seule (ORNE CE PRÉ' ELLEU^{*10})
 Que (L'OR LÈVE EN CE PRÉ^{'11}) pour l'Amour de ma Dame.

LXIV

J'ÉCOUTAIS vos douceurs, digne fille d'Orphée,
 Quand Vulcain et Nothus¹ se choquaient furieux^d,
 Mais par ton chant serein mignon* des mêmes Dieux,
 Leur audace en l'instant apparu étouffée.

Mon âme fut alors de merveille comblée,
 Voyant vous obéir l'Eau, la Terre, et les Cieux^d,
 Vente (me dit Amour) cet œuvre glorieux^d,
 Et son docte discours miroir de Théoclée².

Prends vite la plume, écris ce que tu vois,
 Que le doux-grave accord de sa divine voix
 Vive dedans la mort par ton vers salutaire.

Je suis prêt d'obéir à son commandement,
 Mais ma Dame il faut être aimé premièrement.
 Rien sans l'affection^d ne se saurait bien faire.

LXV

HA beaux tourments ! hà paisibles fureurs³ !
 Hà doux travail ! hà faute souhaitable^d !
 Hà fierté humble ! hà langueur amiable !
 Hà belle guerre ! hà bien heureux malheur !

Hà chers ennuis ! hà gentilles douceurs !
 Hà dureté molle ! hà refus agréable !
 Hà mal salubre ! hà dédain pitoyable !
 Hà vive mort ! hà suaves aigreurs !

Hà gai soucis ! hà savoureux martyre !
 Hà fers bénins ! hà larmes qui font rire !
 Hà deuil joyeux ! hà déplaisir plaisant !
 Hà gente erreur ! hà prison doucereuse !
 Hà vive flamme ! hà fièvre gracieuse^d !
 Voyez l'orgueil que je désire tant.

LXVI

M'AMOUR* tu as dans la bouche un serment,
Courrier du deuil, dont tristement je pleure,
À tous propos tu vas disant, JE MEURE¹,
Bien doux jurer, au devis seulement.

Hélas ! il est bien cruel autrement,
Car par lui seul, Maîtresse tu m'assures
Plutôt la mort, que de m'être meilleure,
Dieux ! suis-je pas un misérable Amant ?

Comment ferais-je, hé ! vraiment je désire
Périr plutôt d'un funeste martyre,
Que tu endures un seul point de douleur :

Je meure aussi, par ton serment je jure
(Étrange effet d'aimer sa peine dure),
Si* je ne suis pas toujours ton serviteur.

LXVII

J'AIME tant ce parler begayement^e mignard*,
Qui sent encor le lait d'une voix enfantine,
Toutefois bien souvent il donne du poignard,
Qui m'objecte soudain à faire maigre mine :

Mais tout ainsi qu'il faut que le brave soldard*,
Doute moins l'ennemi que son bon Capitaine,
Ainsi, ma chère Amour, je crains votre regard,
Plus que de mes haineux la présence inhumaine.

J'ai peur en vous aimant que vous soyez fâchée,
Mais si vous courroucez de vous voir recherchée,
N'ayez plus de rigueur, fuyez l'ombre commun

(Ô sottise invention^d !), ou bien devenez laide,
Alors je ne serai nullement importun,
Qui veut guérir d'Amour en voilà le remède.

LXVIII

ON me dira semblable au troupeau affaité^{*2},
 Qui s'ose accompagner* à ce divin Collège¹,
 On dira que je fais autant de sacrilège,
 Chantant humainement votre alme* Dêité :

On me renommera téméraire hébété,
 De vanter un Amour qui mon Amour n'allège,
 Toi qui des justes Dieux tiens le glorieux^d siège,
 On me dira pareil à Marcy* éventé².

Je confesse vraiment ma folle outrecuidance,
 Mais qui peut contre un Dieu s'opposer en défense ?
 Qui pourrait dire aussi l'honneur de mon pourchas* ?

Impossible vertu, quand ce serait HOMÈRE,
 Il ne saurait chanter ta grâce singulière :
 Car elle est ineffable. Ainsi je n'erre pas.

LXIX

UN matin renaissant d'un gracieux^d sommeil,
 J'admira ma Maîtresse en son plaisant séjour
 Et je l'accomparais* au grand flambeau du jour,
 Qui n'a (tant est parfait) en beauté son pareil.

Connais ma vérité, ma FRANCE ouvre ton œil,
 Va-t'en voir mon soucis* qui vergogne* la Cour,
 Chef-d'œuvre de Nature, et miracle d'Amour,
 Qui sert de jour au monde ainsi que le Soleil.

J'ai tort, ma Dame est plus : car Phœbus se recule,
 Et l'éclat de ses yeux toujours luit, toujours brûle,
 Sa grâce rend honteux l'honneur Cythérien^{d*},

Ce n'est rien du Printemps la richesse odorante,
 Ce n'est rien des hauts Cieux l'ardeur étincelante,
 Ni n'est rien auprès d'elle un trésor Indien^d.

LXX

Ni ta Religion^d, contraire à Cythérée*,
Ni ta nef trop pesante à voguer à mon Port,
Ni ton chant enchanteur, ni ton langage accort,
Ni ta belle lumière en tout temps éclairée,
 Ni votre parenté qui vous a enferrée,
Ni les rigueurs du temps (seul objet de ma mort)
Ni le fer, ni le feu, le monde, ni le sort,
Ne vous sauraient garder d'être Amante admirée.
 Dieux, Diables, Éléments, tout cela, tout ceci,
Ne m'en empêcheront, et qu'il ne soit ainsi,
Tu as toujours chez toi une bonté extrême,
 La grave Majesté, Sapience^{d*}, et Savoir,
« Bonté attire Amour, Majesté le devoir,
« Sapience^d la Foi, le Savoir l'honneur même.

LXXI

Vous dites votre habit servir souvent d'objet,
Même aux plus beaux diseurs c'est pauvre passe-temps,
Encor' que* je ne sois des diserts Éloquents,
Si* est-ce toutefois que j'ai d'autre sujet.
 Votre rare beauté m'argumente un regret,
Voyant vive mourir la fleur de si beaux ans,
Et mille et mille abus qui aveuglent nos sens,
Où nous sommes surpris comme poissons au ret* :
 Mais si me vouliez croire, et m'écouter, ma Dame,
Vous connaîtrez l'Amour et du corps et de l'âme,
C'est beaucoup vers les Dieux d'avoir ce beau moyen.
 Certes vous feriez lors ainsi que la nuit More*,
Chassant l'obscurité, faisant place à l'Aurore,
Amène plus d'honneur, de plaisir et de bien.

DIALOGUE AVEC L'AMOUR

LXXII

Sous même signe, et sous même Planète,
 En l'an, au mois, au jour, à l'heure, au point*
 Que je naquis vint ma Dame parfaite;
 Amour, pourquoi ne m'aime-t-elle point ?

Amour si tu ne sens l'or blond de ma sagette*,
 Qui est au vif dedans son cœur conjoint,
 Et si mon dard encores ne l'a point,
 Ne rends pourtant ma vérité suspecte.

Vous n'êtes nés sous un aspect malin,
 Mais ma douceur semble aux femmes venin,
 Avant qu'avoir goûté ma friandise,
 Il ne faut donc si tôt désespérer,
 « Mars et Vénus aucunement ne prise
 « Cil* qui parvient sans beaucoup endurer.

LXXIII

Je me suis vu cent fois sur les impiteux* flots,
 En cent divers hasards prêt à perdre la vie,
 Je me suis vu cent fois au roc de la furie,
 Du feu consomme-tout ennemi du repos,
 Je me suis vu cent fois contre les Huguenots
 (Que l'honneur comme nous bravement glorifie),
 Au front de mes soldats superbe compagnie,
 Nous donner mille coups voisinant le dépôt :

Je me suis vu cent fois en poursuite outrageuse,
 En douleur, en disgrâce, en querelle hasardeuse,
 En pauvreté chétive, en dure affection,

Mais Téthys*¹, Vulcain, Mars, le soin, la rigueur blême,
 Le malheur, le débat*, la faim, l'ennui extrême,
 Ne m'ont point tant que toi donné de passion^d.*

LXXIV

UNIQUES sœurs, semence Titanine²,
Secourez-moi (moi votre cher enfant)
Si votre appui vite ne me défend,
C'est fait, je vois ma mortelle ruine^d.

Le traître Amour allume ma poitrine
En un lieu saint où l'on n'entre souvent,
Où rien que Dieu ne se met en avant,
Et m'a brûlé par une ardeur Divine.

Dames, voyez l'orgueil de ma poison*,
Mon corps est libre, et mon cœur en prison
D'une beauté, qui est même captive.

Sus, tancez-donc l'Amour qui vous fait tort :
Car m'offensant il vous outrage fort,
En dégradant votre amorce* naïve*.

CHANSON

XII

QUAND le Père du jour d'une façon constante
Disparaît éloignant sa lumière luisante,
Le temps tout-maîtrisant
Ne se montre plaisant ;
Lors que j'absente ainsi les yeux de ma Déesse,
Le jour plus gracieux^d
Me semble pluvieux^d,
« Un Amant doit toujours être près sa Maîtresse.

Le valeureux guerrier, que la gloire époïçonne*,
Suit son chef dans le camp, où il ne l'abandonne,
Pour faire voir son cœur
Plein d'un beau sang vainqueur :
Je suivrai donc ton œil, Amoureux Capitaine,
Pour qu'il voie inégal

Mon service loyal,
 « Heureux qui peut montrer sa glorieuse^d peine.
 Mais comme un douloureux a plus d'égouissance*,
 Quand on a de son mal certaine connaissance,
 D'autant qu'on plaint l'orgueil
 De son douteux cercueil,
 Je veux qu'on sache ainsi mon Amour infinie,
 Si je meurs t'adorant,
 On m'ira déplorant,
 « Une honorable mort, est une belle vie.
 Apprends doncques vivant, et toi race future,
 Que je sers la beauté, chef-d'œuvre de Nature,
 Telle la maintiendrai,
 Et si* rien ne craindrai,
 Puis que le même honneur sagement me seconde,
 Vienne donc qui voudra,
 Amour me défendra,
 « Qui a un Dieu pour lui ne doit craindre le monde.

TRISTESSE

XIII

QUI pourrait lire à mon visage
 Le mal que je souffre en mon cœur,
 Il donnerait vrai témoignage
 De ma violente^d douleur.

J'eusse plutôt crû que l'abîme
 Eût baisé l'Olympe orgueilleux,
 Et que de l'adorable crime
 Fût venu l'honneur désireux ;

Que j'eusse pensé que ma Dame
 N'eût ouï ma calamité,
 Étant au chemin de la flamme,
 Qui procède de sa beauté.

Elle se hait donc elle-même,
Ne voulant rien ouïr de soi,
Hé ! bons Dieux ! puis qu'elle ne s'aime,
Peut-elle faire cas de moi ?

Las ! la pauvrete se méconte*,
« Car l'honneur n'est point sans plaisir,
« Et jamais ne faut avoir honte
« D'aspirer l'aimable désir.

CHANSON
XIV

Tu as donc jeté le sort
De ma mort,
Ma nuit t'est donc désirable,
Ma téméraire vertu
(Ce dis-tu)
Rend mon ardeur incurable.
Tu te trompes en ceci,
Mon soucis,
J'aurai du gain de ma perte,
Mon Myrthe triomphera,
Et aura
À jamais la feuille verte :
Tel qu'un Icare nouveau
Mon Tombeau
Me fera toujours connaître,
Puis que j'ose, audacieux,
Dans les Cieux
De vos beautés apparaître.
Le soldat tué bien haut
À l'assaut,
Anoblit sa renommée,
Et l'agile marinier,

Brave et fier,
Mourant sur la hune armée.
 J'ai donc un heureux malheur,
 Mais j'ai peur
Que votre belle jeunesse,
Sous l'ombre d'un ombre sot
 Et bigot*
Ne vive sans allégresse.
 Je prévois que n'aurai pas
 Le soulas*
Du doux combat amiable;
Lors* vous plaindrez (mais trop tard)
 Le départ
De mon Amour serviable.
 Tandis donc que mes beaux ans
 Sont luisants,
Fuyez ce mauvais ombrage,
Aimez-moi d'un cœur ouvert,
 « Rien ne sert
« D'avoir du bien sans l'usage.
 Les beaux Champs non fréquentés
 Sont gâtés,
La terre en friche est vilaine,
Le jardin qui n'est paré,
 Devient pré,
Et nulle saveur n'amène.
 Si le Soleil de ton teint
Est éteint,
Sans cette Amoureuse guerre,
De rien ne te servira,
 Ce sera
Comme un beau trésor dans terre.
 Tous nos Neveux s'en riront
 Et diront

Que ta beauté fut pareille
Au serpent couvert de fleurs,
Et douceurs
De l'aiguillonnante Abeille.

CHANSON

XV

O RES* que nul ne me défend,
Et que seulet je suis sans arme,
Un Dieu¹ (mais un diable d'enfant)
Me fait un étrange vacarme ;
Il semble au malheureux gendarme
En une Bicoque* assiégé,
Qui à toute heure est en alarme,
Sans espoir d'être soulagé.

Comme on voit l'Automne fruitier
Ôter la verdure Printanière,
Et le Père alme nourricier²
Éloigner sa belle lumière ;
Ainsi ta vertu salutaire
Rend mon Avril moins gracieux,
Et telle qui me soulait* plaire
Semble être fantôme à mes yeux.

Je suis chétif, le jour toujours
Pâle étendu dessus la couche,
Nommant mes pudiques Amours
À toute heure en ma triste bouche :
Hélas ! ce souvenir me touche
D'un si poignant trait d'amitié,
Que la cruauté plus farouche
Aurait même de moi pitié.

Mais alors que ce grand flambeau
Ne nous montre plus son visage,

Je suis comme un Roland nouveau³,
 Courant par bois, monts et rivage;
 Non, non, je suis bien davantage,
 Aussi mon désir n'est pas tel :
 Car Angélique fut volage,
 Et mon Amour est immortel.

Justes Dieux, jugez mon malheur,
 Et vous (mon TOUT) Phoenix¹ de France,
 Qui en êtes la seule ardeur,
 Et en bouchez la connaissance,
 Je suis en douteuse balance,
 Allumé d'un feu agitant,
 Un monde d'oppresses* m'offense,
 Et me faut feindre être content.

LXXV

CEPENDANT que tu cours la fortune guerrière,
 Je la poursuis au MANS (plaisante garnison)
 Où je suis douloureux de tenu en prison
 D'une large beauté qui même est prisonnière.

Plus que les malcontents* (SOURCES*) elle est meurtrière^s,
 De leurs coups violents^d j'ai reçu guérison,
 Mais l'ennuyeux Mortel égare ma raison,
 Et ne fais que languir en extrémité fière.

Je brûle incessamment, et me faut, malheureux,
 Déguiser ce supplice entre tous rigoureux,
 C'est un supplice tel qu'une flamme enragée.

Et rien que son Amour n'a pouvoir sur mon feu,
 Ha ! frère mon plus cher, je te dis donc Adieu,
 Madame étant plus qu'autre en cela ombragée.

LXXVI

LE preux gouverneur a le beau commandement,
La laboureur reçoit le blé du labourage,
Le marinier reçoit le butin du pillage,
Le malfaiteur reçoit la gêne et le tourment,
Le grand Prince reçoit les honneurs seulement,
Le Pèlerin reçoit pour faire son voyage,
Le serviteur reçoit le gain de son servage,
Et le brave soldat le bon appointement* :
Chacun à son loyer par la sainte Justice,
Baille* donc le guerdon* de mon loyal service,
Toi qui te targues tant de l'alme Sainteté.
Ou bien me fais mourir sans m'être si cruelle,
Mais non, je t'aime trop, ma foi tu es trop belle,
On médierait partout de cette cruauté.

LXXVII

COMME quand s'apparaît le flambant Délien^{d*1},
Nous nous réjouissons bénissant sa venue,
Mais si nous amusons à contempler sa vue,
La fièvre nous empoigne, ayant mal de son bien.
Ainsi quand je vois l'œil et l'honnête maintien
De ma belle maîtresse où l'honneur s'évertue,
Je suis de joie épris, et si je continue,
J'endure grand douleur par son chaste entretien.
Je ne puis approcher de beauté si parfaite,
Que je ne sente alors une flamme secrète
M'ôter la contenance et les doux sentiments.
Je ne m'étonne point de leur ardeur² insine³
Apollon est divin, ma Maîtresse est divine,
« Par la divinité l'homme a le châtiment.

LXXVIII

DIS-MOI que m'as-tu fait, beauté que je soupire ?
 De quel sort, de quel charme, hé ! de quelle poison*
 As-tu touché mon âme et surpris ma raison,
 Aimant comme je fais ton cœur qui me martyre ?

On ne voit tant de flots sur mer porte-navire,
 Tant d'herbes, tant de fleurs, en la prime-saison,
 Que j'endure de maux, n'espérant guérison
 Que par mort, ou d'Amour, qui se plaît à me nuire :

Mais que te sert, dis-moi, me faire tant souffrir ?
 Tu t'abuses, fierté : car dussé-je mourir,
 Ma réputation^d ne sera moins notoire.

La mortelle blessure honore le guerrier,
 Ainsi par ta rigueur s'accroîtra mon Laurier,
 « Le mal s'échange en bien mourant avec la gloire.

LXXIX

TOI qui méprise Amour par un vouloir têtù
 (Toi dis-je où mon désir en espérance tombe),
 Encor que tu sois simple autant que la Colombe,
 Et le sacré refuge à la blanche vertu,

Mais je te prie, dis-moi, quel heur en auras-tu ?
 Car alors qu'Atropos* la grand' beauté succombe,
 Ce chef-d'œuvre accompli va sous l'ombreuse Tombe,
 Au lieu d'être toujours de gloire revêtu.

Tu sais que je dis vrai même de ton lignage,
 Tant de grands Chevaliers d'illustre douceur sage,
 Non plus que de personne on ne parle plus d'eux.

« Tout se perd en la nuit, au fond de sépulture,
 « Fors* le vivant Amour, par la docte écriture,
 Aimez-moi donc afin que j'en écrive mieux.

LXXX

JE sus mes maux soudain te voyant si jolie,
 Par trois certains Courrier*, le premier fut ton nom¹
 (Si béni renommé), et ta Religion^d,
 Puis ton surnom Latin qui belle signifie².

Voyant si beau nom joint à l'âlme seigneurie,
 Et ta demeure encor dans la laide prison,
 Pourquoi ne m'en allais-je, ô pauvre de raison ?
 La nature et le lieu m'en devaient faire ennui.

Qui pourrais-je accuser de ce retardement* ?
 L'amadoueux espoir sorcier de mon tourment :
 Mais ores* que je suis désespérément blême.

Que m'en vais-je donc ? Ha ! Dieux^d je ne saurais !
 Amour fait tout ceci, et me tient sous ses lois,
 Pour faire voir en moi sa fermeté extrême.

STANCES

JE ne veux plus celer le martyre de mon âme,
 Je ne veux plus courir une cruelle flamme ;
 Je veux ores* éventer mes travaux rigoureux,
 Aussi ne puis-je plus endurer cette peine,
 Que j'ai pour rechercher une Dame hautaine,
 « Misérable est celui qui en est Amoureux,
 Jà* le mouvant taureau³ montrait sa dure corne,
 Ayant laissé le jour plus furieux^d que morne,
 Que je fus de l'Amour extrêmement frappé,
 Qui du commencement paraissait sans malice,
 Ce n'était que douceurs, ce n'était que service,
 « À la belle apparence on est souvent trompé.

J'accompare* ma Dame en ces douleurs atroces
 À l'avaricieux^d qui convie à ses noces
 Quelqu'un de ses parents, dont il est héritier,

Il fait de beaux semblants, sa chere* paraît bonne,
 Puis en riant sous main, le méchant l'empoisonne,
 « En l'avare, en la femme il ne se faut fier^d.

Mais devais-je ignorer qu'une beauté suprême
 Pût donner les travaux d'une douleurs extrême ?
 Son regard seulement nous l'a fait recevoir,
 Ainsi le beau Soleil, où elle prend exemple,
 Donne l'ardente fièvre à cil* qui le contemple,
 « Toute grande beauté est dangereuse à voir.

Adieu doncques, Adieu, ma Déesse mortelle,
 Je ne vous ose voir : car vous êtes trop belle,
 Faites la résolue en superbe rigueur
 Si vous voulez pourtant ne paraître égarée,
 Vous seriez bien plus aise et bien plus honorée,
 « La grand félicité c'est l'Amour et l'honneur.

Usez de mon conseil, digne maîtresse élue,
 Puisque le mal d'Amour procède de la vue,
 Je ne vous verrai point craignant ce mal têtü,
 Mais s'il vous plaît la nuit je pourrai vous ébattre,
 Ainsi le grand guerrier va bravement combattre,
 « Qui vainc sans reconnaître acquiert plus de vertu.

TRISTESSE

XVI

PLEUREZ, pleurez mes yeux, sus* payez votre faute,
 Par vous je suis entré au labyrint*¹ d'Amours,
 Noyez, noyez donc moi dans votre humeur peu caute*,
 Vaut-il pas mieux mourir que de languir toujours.

C'est trop, c'est trop aimer sans récompense,
 C'est trop, c'est trop servi sans être guerdonné*,
 Le forçat misérable a bien quelque espérance,
 Voire le criminel justement condamné.

Et moi (ô malheureux !) dont fortune se joue,

Las ! je ne prétends rien que le tragique sort
Compagnon d'Ixion, je suis dessus la roue,
C'est grand cas que l'Amour soit cause de la mort !

Je ne saurais penser, quoi que je pusse faire,
Comme je parerai les coups d'un tel tourment,
J'ai beau me dépiter de bouillante colère,
J'ai beau faire le sage, et parler humblement :

J'ai beau pour adoucir ces cruelles atteintes,
L'honorer par mes vers animés de ses traits,
Tant que les maîtres Dieux s'étonnent de mes plaintes,
Mais elle est toujours sourde à mes tristes regrets !

J'ai beau écrire absent, afin qu'elle me mande
Pour mes honnêtetés quelque humble mot d'écrit,
Mais je m'abuse fort, notre Dame la grande,
Présumerait pécher contre le saint Esprit.

Rien ne me sert d'offrir mon fidèle service :
Car ma Dame ressemble à un cruel vainqueur,
Ma rançon ne lui plaît, rien, rien, que mon supplice,
Misérable guerdon* de l'Amant plein d'honneur.

La sainte chasteté, dont elle est si jalouse,
Ne fait sentir au corps un doux chatouillement,
Un plaisir souverain, qui parfait nous épouse,
Qui nous donne la vie, et le contentement.

Elle ne baille* point d'Amoureuse liesse,
Et vivre sans cela c'est comme n'étant pas,
De dire que l'honneur consiste en la tristesse
C'est un abus bigot*¹ méritant le trépas.
« Car l'honneur et l'Amour n'est qu'une même chose,
Pouvons nous pas donner un baiser Paphien*^d,
Ayant la chasteté dans votre cœur enclose,
Sans sous un ombre saint dénigrer ce grand bien ?

En cette simple humeur ma superbe est rangée,
Voire tant qu'elle croit, pour mépriser l'Amour,
Que la terre lui est grandement obligée,

Et que le Ciel divin lui en doit de retour.

Avancer donc mes yeux, le cristal de vos larmes,
 Pour embraser l'ardeur qui m'incite à l'aimer,
 Comme le forgeron met de l'eau dans les flammes,
 Alors qu'il veut son feu davantage allumer.

Et vous mes grands soupirs faites flamber encore,
 Comme étant les soufflets de l'Amoureux fourneau,
 Je me déferai donc par l'Amour que j'adore,
 Faisant de mon cercueil renaître mon berceau.

Je suis incomparable à l'oiseau d'Arabie,
 Qui ne pouvant fuir^d sa mortelle douleur,
 Lui-même fait le feu dont il brûle sa vie,
 Et comme il est unique, aussi suis-je en malheur.

TRISTESSE

XVII

PUIS que je suis toujours si misérable,
 Puis que mon deuil vous est tant agréable,
 Puis que l'Amour n'atteint votre jeunesse,
 Je veux mourir, ma fatale Déesse.

Puis que voulez toujours être inhumaine,
 Puis que payez le labeur de ma peine
 En pleurs, en cris, et en larme piteuse*,
 Adieu ma vie, Adieu mon âme heureuse.

Mais las ! où est cette humble contenance,
 Ce doux accueil rempli d'obéissance,
 Où est (ô Dieux !) ce gracieux^d langage,
 Que vous aviez quand j'entrais en servage ?

Tout semblait mien, c'était toute délice,
 Vous étiez prête à me faire service,
 Discours menteur, ô parole ordinaire !
 Car un plaisir ne m'avez voulu faire.

Un jour ou deux vous ne fûtes farouche,

L'honnêteté vous croissait dans la bouche,
L'oiseau mignon* avecque son chant traître
Fait prendre ainsi son semblable à son maître.

Mais ce qui fait plus égarer ma vie,
C'est qu'assurez être ma bonne Amie,
Je n'en crois rien, ha ! vous être parjure,
« La vraie Amour n'a point de couverture.

Vous ressemblez à l'homme sans courage,
Qui pour ne faire aucun plaisir s'ombrage
De la Justice, ou bien de quelque encombre,
« Mais le plaisir ne doit point avoir d'ombre.

LXXXI

L'AGILE marinier* pensant voir la mer calme,
Est bien souvent surpris des vents séditieux^d,
Le Général d'un ost* au cœur victorieux^d
Fait fleurir l'Olivier, cuidant* croître la Palme^f.

Et moi pauvre affligé presque nouveau Pyrame*²,
Espérant de monter au beau ciel Amoureux,
Je descends misérable au vallon ténébreux,
Adieu doncques ma vie, Adieu vous dis mon âme.

Mais mon cher Apollon vos rayons sont si doux,
Qu'ils peuvent Éclipser les faux Astres jaloux,
« L'aventureux honneur ne craint point d'entreprendre.

Ne doutez donc (mon TOUT) le sinistre corbeau,
Advienne qui voudra je verrai mon flambeau,
Et dussé-je courir la fortune à Léandre*.

LXXXII

LE grand guerrier en paix aucunefois* repose
(Il n'est rien sous les Cieux qui n'aie^{e3} sa saison),

Le saint Prêtre n'est pas toujours en oraison,
 L'avocat en tout temps ne plaide point la Cause,
 Le vulgaire au travail toujours ne se dispose,
 Il se retire au soir dans sa pauvre maison,
 Même souvent l'esclave allège sa prison,
 Et la nuit toute bête a la paupière close :
 Il n'est rien ici bas fors* que moi indispos*,
 Qui ne trouve parfois l'agréable repos,
 L'Amour enflamme-cœurs me travaille à toute heure,
 Je ne dors ni ne bois, je vis sans aliment,
 Ayez doncques, ô Dieux, pitié de mon tourment,
 Ou permettez au moins que promptement je meure.

LXXXIII

NE te fâche (BLAIAN*), délaisse je te prie,
 Un tas d'opinions^d qui te font douloureux,
 Ce Dieu porte-trident^t n'est toujours rigoureux,
 Espère le beau temps après la laide pluie.
 Las ! je semble à celui atteint de maladie
 Qui console chétif un autre langoureux,
 Étant, comme tu es, misérable Amoureux :
 Car l'Amour blesse-cœurs veut ennuyer* ma vie.
 J'aime et ne suis aimé (malheur plus importun)
 Mais il faut espérer le doux temps opportun,
 Tandis que la douleur jamais ne te surmonte.
 Ne faisons rire, amis, nos ennemis jaloux,
 Réjouissons-nous donc attendant le vent doux,
 Qui nous dédaignera, n'en faisons point de doute.

SONNET DE COUPES FÉMININES

LXXXIV

HÉLAS ! Déesse², hélas ! donne moi patience^d,
Aie^e pitié de moi, épand sur moi ta grâce,
Quelque lieu où je sois, quelque part où je passe,
Je perds par mes douleurs entière contenance.

Pour Dieu regarde moi de ton œil de clémence,
Et de ton bras puissant repousse loin l'audace
Du rigoureux Amour qui me brûle en sa glace
Sans que j'aie envers lui commis aucune offense.

Je sais certainement, si ta Majesté haute
Me punissait selon le dessert de ma faute¹,
Que je serais toujours en douleur criminelle,

Pour avoir aspiré la Dêité non feinte :
Le propre toutefois d'une Déesse sainte
C'est d'être gracieuse, hé ! montre-toi donc telle.

LXXXV

QUE tu mens Martial^d, à l'endroit de ma Belle,
Disant que d'autant plus un beau corps féminin
Est mis étroitement, et plus il est enclin
Au plaisir Amoureux qui tous plaisirs excelle.

La vertu à ma Dame est compagne fidèle,
Qui veut que chacun ait le mérite bénin*,
Doncques par sa prison en ce Convent* divin
J'embrasserai, heureux, l'honneur qui me martèle.

Ton dire est pour l'humeur qui retient du mondain,
Mais cette Dêité qui n'a rien de l'humain,
Avec l'humanité ne veut nulle accointance.

Plût-il aux Dieux (Martial^d) que sans exception^d
Ta parole fût vraie, alors sans passion^d
Comme digne d'Amour j'en aurais jouissance^d.

LXXXVI

QUELLE aveugle fureur domine mon courage ?
 Que dois-je faire, hélas ! pour m'ôter de ses mains ?
 Si je vais à l'écart mes esprits sont contraints
 De Saturnaliser* à mon désavantage.

Si je hante le monde, adonc je fais le sage,
 Taciturne et pensif jamais je ne me plains,
 Si* jeté-je souvent quelques soupirs non feints,
 Du feu d'Amour (LA FUIE*) évident témoignage.

Mais baste*, si je puis je rentrerai chez moi,
 Souffrant patiemment^d l'ardeur de mon émoi,
 J'entends même aujourd'hui en bonne compagnie,
 Qu'aucun par mes pitiés éventent* des regrets,
 Quel plus excellent heur de voir louer sa vie ?
 Par ma mort comme Adon*, on me plaindra après.

LXXXVII

CUPIDON m'esclava* dans un PRÉ¹ verdoyant
 Aux beaux champs bocageux du bon pays du Maine,
 Mettant mes armes bas me dit en souriant,
 Viença*, que t'as servi ton Mavors* qui te mène ?

Je te veux faire voir ma puissance hautaine*,
 Tu changeras d'état, tu m'iras suppliant,
 Ton franc cheval sera un espoir variant^d,
 Et ton corps de cuirasse une Amoureuse peine.

Ton ennemi toi-même, et pour feu porteras
 Deux beaux yeux dans le cœur, que sans cesse aimeras,
 Je veux que ton canon se mue en écritoire,

Ton éclatante poudre en un grondant dédain,
 Tes balles en papier, l'amorce en ris serein,
 Ton coutelas* en plume, et ton malheur en gloire.

SUR UN LIVRE DE PRIÈRES DES LAMENTATIONS DE
JOB

LXXXVIII

CES prières vous sont les premières offertes,
Que ma belle âme voue à vos dévotions^d,
Vous y verrez l'honneur des Lamentations^d,
Et l'aspirable gain des regrettables pertes.

C'est beaucoup, mais c'est peu, auprès de vos dessertes*¹
(Dignes de recevoir plus douces passions^d),
Et le fidèle roc de mes affections^d,
Que ce Dieu brûle-cœurs² ne vous a découvertes.

En vous seule il se rend craignant l'âlme* beauté,
Sans la permission^d de votre Dêité,
Au ciel de vos vertus il ne veut entreprendre.

Acceptez donc ses vœux, oyez son oraison*,
Qu'il ne Phaétonnise³ en si brave horizon,
Encores qu'un beau feu soleillât de sa cendre⁴.

LXXXVIX

J'E trouve Cupidon gonflé de sapience^{d*}
À l'heure qu'il ne veut consentir au Combat,
Plus un Cœur est superbe et tant moins il s'abat,
Rien ne fait vaincre Amour que la vierge Constance.

Quand de quelque beauté l'on a la jouissance^d,
C'est lors que la plupart en fait fort peu d'états,
Ce qui était gentil est lors estimé fat*.

« Moins nous tenons un bien plus chère est sa présence :

Il a doncques raison d'user de cruauté,
Puisque son fier mépris conserve sa beauté,
Et que sa douceur douce éteint sa gaie^e flamme :

Le dédain toutefois change amour en discord*,

Ainsi qui le fait vivre est cause de sa mort,
C'est pourquoi PIEDELEU* il redoute Madame¹.

XC

QUELQU'UN vous blâmera de vos dévotions*^d,
THÉOPHILE étant d'Érycine* ennemie²,
Répondez-leur mes VERS, dites-leur je vous prie,
Que vous n'êtes sujets qu'à vos complexions*³.

Que n'aimez l'Amour plein de lascives façons,
Le mal de la douleur, le feu de la furie,
L'amorce assurément de la chétive vie,
Ainsi que l'hameçon pour prendre les poissons.

« Remontrez-leur encor que la volupté sale,
« Amortit la vertu rendant l'âme brutale.

En un mot prouvez-leur qu'il est du tout mauvais,

N'aimant rien que le corps variable^d sans cesse,
Vous rendrez THÉOPHILE ainsi toute Déesse,
Et aurez un honneur glorieux^d à jamais.

XCI

JE me vois mort voyant sa physionomie^d,
Car ma Dame ne vint sous la belle influence,
Où j'aspire Amoureux, qui me donne assurance,
Que j'abuserai là ma jeunesse asservie,

Davantage ces jours par la Chiromencie*
Au sortir d'un sermon* j'en eu la connaissance,
Des gestes qu'elle fit par une manigance,
Lors qu'elle reprenait l'erreur de ma folie.

J'égare ma raison : Car heureux plus qu'heureux,
Je dois cent fois bénir cet Amour rigoureux,
En honorant le jour de mon ardeur servile.

L'arbre est plus beau fleuri qu'ayant du fruit venté*,
Dont* ma Dame à bon droit se dira THÉOPHILE
Ayant toujours la fleur de sa virginité.

XCII

NE t'étonne (SARET*) de mon visage pâle,
Ni des brouillards confus dans mon sage cerveau,
Car m'Amour semble à celle échangée en Roseau¹
Ou bien à celle-là du laurier en Thessalle².

Prométhée* et Sisyphé* en douleur ne m'égalent,
Ixion^{d*} est heureux au prix de mon fardeau,
Voire cet altéré qui meurt auprès de l'eau,
Et tous les criminels de la chambre infernale³.

Ils osent bien gémir, ils osent bien prier,
Ils osent bien leur plaindre, ils osent bien cirer,
Et moi passe-damé, je n'ai la hardiesse^d

De regarder l'orgueil qui près de moi reluit.
(Étrange effet d'Amour!) je cherche qui me fuit,
Comme ma Dame aussi je hais qui me caresse.

SONNET EN VERS HÉROÏQUES & COMMUNS

XCIII

HA! que je trouve doux ce mal contagieux^d
Qui a blessé mes yeux à l'impourvu.
Si c'est un rhume offensant votre vue,
Toujours je bénirais le rhume pluvieux^d.

L'âpre douleur par vous m'est un bien gracieux^d,
Et cette-ci ne vous est inconnue.

Là n'irez-vous comme ma flamme émue?
Certes vous ne sauriez, témoins mes tristes yeux.

Je pourrais donc me vanter à cette heure

(Comme l'on voit) que pour vous voir je pleure,
En ce tiède cristal je souhaite^d finir,

Las! je ne puis, c'est une humeur féconde :
Car l'humide et le sec font tout par tout venir,
Et j'ai par vous ores* la flamme et l'onde.

XCIV

NOUVEAU Pæon^d, si jamais ta poitrine
Brûlât d'Amour, qui me vient de saisir,
Je te supplie de me faire un plaisir,
Pour arrêter ma mort qui s'achemine.

N'ordonne point drogues, ni médecine
À Théophile honneur de mon désir,
Que j'ai voulu entre toutes choisir,
Comme ayant l'âme entre toute divine.

La froide humeur qui roule de ses yeux,
Pourra blessant les miens jà* pluvieux^d,
Éteindre un jour ma flamme furieuse^d,

Miracle! ô Dieux, ma guérison sera,
D'une douleur qui est contagieuse^d,
Ou par mort ma Dame survivra.

XCV

TOUT étonné d'une heureuse venue,
Comme l'on voit, après un long sommeil
En regardant la clarté du Soleil,
Qu'on n'ose ouvrir apertement* la vue :

Ainsi voyant l'honneur qui m'évertue,
Tout ébloui je craignais d'ouvrir l'œil,
Mais son beau lustre avec son bel accueil,
Eût pu remettre une vie éperdue.

Elle était là parmi un saint troupeau,
Et comme on voit au doux printemps nouveau
Des belles fleurs en un pré délectable.

Dont* l'une agrée entre toute à nos yeux,
Ainsi (DECHOURSSE¹) en ton Pré gracieux^d
Ma Dame luit sur toute autre agréable

XCVI

IL s'anuitait* lors que demi-certain
Voulu baiser l'honneur saint que je chante,
Mais de sa bouche une voix arrogante
Incontinent* fit changer mon dessein.

Je m'en couru de grandes fureurs plain²,
En protestant de laisser mon Amante,
« La foi d'Amour est comme un vent qui vente
Je l'allais voir dès l'aube au lendemain.

Pourquoi, lui dis-je, êtes-vous si cruelle ?
Comme un chagrin vous me dédaignez, Belle,
Et je ne suis désagréable ainsi.

Le vingtième an mon beau chef ne surmonte,
Mille cinq cent soixante et quinze on compte,
L'an de ma mort et de ma vie aussi³

XCVII

SEIGNEUR Dieu clair-voyant as-tu perdu la vue,
Affligeant (d'un temps vain) par les rais de ton œil,
Un illustre beauté dont l'agréable accueil
Vergongne* Cytherée* Amour qui m'évertue ?

Regarde comme elle est au lit pâle étendue,
Qu'Éole au pied léger vienne emporter ce deuil,
Puis l'humide Nothus⁴ apaisera l'orgueil,

En pleurant doucement l'affliction^d connue.

Dieu mon Dieu je te pry' ne dédaigne ceci,
Amour ce Maître Dieu la fit venir ici,
Comme le seul miroir de sa grave faconde*.

Que si tu m'éconduis*, tu sentiras ses traits,
Il est vindicatif, tu as bu de son onde,
Et si* ne serai plus son serviteur après.

XCVIII

SUS sus¹ mon cœur cessez, et vous flamme égarée,
Sus sus réveillez-vous, êtes vous pleins d'erreur ?
Les Dieux n'envoient^e pas ici bas du malheur,
Que ce ne soit en fin pour chose bien-heurée².

Ils donnent l'équité, le mal ne leur agréé,
Si votre Dame donc souffre quelque douleur,
Croyez, mes compagnons, que c'est quelque bon heur ?
« Après l'obscur nuit vient la clairté dorée.

Un accès enrhumé vous l'a fait dénuer,
Émouvant l'œil aux pleurs, et le corps à suer.
Elle mouche, elle saigne, elle crache, elle tousse,
Humidant* l'alentour de son pudique lit,
Or* tout n'est que du sel (qui grand bien vous prédit)
Car n'étant si salée elle sera plus douce.

CXIX

CAUTELEUX* Médecin, pour Dieu retirez-vous,
Ne montez pas là haut, ma Dame est endormie,
Aussi ne savez-vous sa grande maladie :
Car vous ordonneriez médicaments plus doux.

Que vous sert lui tâter à toute heure le poux,
Contemplez seulement sa physionomie^d,

Cette pâle couleur tacitement supplie
La délice d'Amour naturelle envers tous.

Et bien qu'elle l'abhorre en m'étant fière et dure,
Si* ne peut-elle pas maîtriser la Nature,
Qui n'est sujette aux vœux Amoureux du soucis.

Qui la corrompt s'avance en la barque fatale,
M'Amour* s'amortit donc, et tu la tues aussi,
En lui ôtant le sang, qui est l'humeur vitale.

C

C'EST n'est point sans raison que tu m'appelles fière¹,
Car nous sympathisons de notre naturel,
Tu es bon compagnon, chacun m'estime tel,
Tu aime² à banqueter, j'aime à faire grand' chère.

Tu es plein de malheur, je suis plein de misère,
Par Mavors* qui t'est fier, par lui qui m'est cruel,
Ton esprit est divin, le mien est immortel,
Tu courtises fort peu, je ne courtise guère.

Sans lire comme moi tu quiers* le Delien^d,
Tu gausses galamment, je me moque assez bien,
Tu chéris la vertu, je méprise le vice.

Sainte Amour m'as surpris, SAINTE AMOUR TE DÉTIENT³.
Qui connaît donc LASPHRISE, il connaît saint MAURICE⁴.

CI

J'AIME mieux un regard de l'Amour que j'adore
Que cent mille baisers gaiement^c Amoureux
De quelque autre douceur plaisant aux mêmes Dieux,
Passât-elle en beauté la parfaite Pandore⁵.

Elle a son teint, sa main, de la flairante^{*6} Aurore,
Son esprit de Pallas, de Cyprine* les yeux,

Tout son TOUT (mon LAPLACE*) est vu si gracieux^d,
Que la Grecque près d'elle eût semblé toute More^t.

Reconnaissant aussi ses grand's perfections^d,
Je lui voue^{e2} l'honneur de mes affections^d,
Qui ne doute l'effort du temps, ni de l'ennui.

J'aimerais mieux mourir que lui manquer de foi,
Encor que sa vertu me donne un triste émoi,
Mais son infinité éternise ma vie.

CII

QUI cause, mes Amours, ce déluge de pleurs,
Ce vent de vos soupirs gonflé de triste plainte ?
Qui cause, mes Amours, cette cruelle atteinte ?
Qui cause, dites-moi, ces blafardes douleurs ?

Je ne saurais penser l'objet de vos clameurs,
Si je vous ai méfait ma vie en soit éteinte :
Mais vous qui êtes-vous si divinement sainte ?
Vous devriez^s vous fâcher des coutumiers malheurs.

Ha ! mon Démon m'apprend l'objet de votre peine,
Le faux bruit Paphien^d d'une belle Germaine³
Vous fait doncques ainsi gémir piteusement.

« Qui croit sans apparence en la prompte courrière⁴
« Semble aux poltrons* campés dans la terre guerrière,
« Qui sans voir l'ennemi fuient^{e5} honteusement.

CIII

HÉLAS ! tu ne sais plus comme vit ton puîné*⁶,
Il n'est plus si blessé, son coup ne se r'entame*,
Il n'a plus mal au corps, mais il a mal dans l'âme,
Dont il est misérable ores* passionné^d.

Car un feu sur un feu ores* s'est adonné*,

Qui l'allume bien plus d'une poignante flamme,
 Pour l'amour des beaux yeux d'une gentille Dame
 Qui trop cruellement le tient emprisonné.

DE SOURCES il n'est plus à la mode ancienne^d,
 S'il rit, c'est d'une humeur toute sardonienne*,
 S'il chante quelquefois, ses pensers sont ailleurs,
 Quand il veut sommeiller il se met en furie,
 Sa Maîtresse toujours lui éveille l'ouïe^d,
 Songeant incessamment à ses fières rigueurs.

CIV

REGARDEZ en pitié votre humble serviteur,
 Laissez l'aveugle avis qu'une Dame bien-née
 Ne doive quelquefois être affectionnée^d,
 Jouissant^d sagement de l'Amoureuse ardeur.

Que voulez-vous au Dieu des Dieux vainqueur^t ?
 Par lui vous êtes belle, et de moi désirée,
 Est-ce pas la raison que chacun lui agrée ?
 Laissez doncques le fard, et n'embrassez mon cœur.

Ce Dieu Désir ne veut que l'on fasse la fine,
 Regardez Philomelle, admirez Proserpine,
 La fière^d beauté semble au précieux Anneau,
 Qui enserre une paille, une glace, un nuage,
 Or cela l'enlaidit, encore qu'il soit beau,
 Vos rigueurs, vos dédains, ainsi vous font outrage.

CV

JE ne puis me garder d'aimer ma toute Belle,
 La merveille d'Amour, le souverain des Dieux,
 Je me vois si ravi regardant ses beaux yeux,
 Qui vergongnent* Titan² par leur vive étincelle.

En l'approchant je sens une ardeur qui me gèle,
 Mes esprits sont épars, ores* sont furieux^d,
 Après comme éperdu je marche en divers lieux,
 Et comme un criminel (BASMAISON*) je chancelle.

En un moment je suis en glace plein de feu,
 Qui me fait un tonnerre. Adonc je suis ému
 De bruire^s en approchant ma Déesse Pandore*.

Mais je suis différent au tonnerre d'un point,
 Sans raison l'on me brûle, et je n'enflamme point,
 Ce qui même me tue alors que je l'honore.

CVI

COMME un savant Pilote habilement accort*,
 Qui pour ne dérouter les bornes de sa quête,
 Astrolabize*, et puis d'une juste arbalète
 Tire ordinairement à la Dame du Nort¹ :

Ainsi pour n'égarer la rade de mon port,
 Je vais voir mon Soleil qui constamment s'apprête,
 Après je viserai (le Ciel m'en admoneste)
 À cette sainte Étoile où j'aspire un support².

Les brouillards ni les vents, à qui l'honneur commande,
 N'empêchent de voguer, on fait de bande en bande,
 On cale en évitant le malheur périlleux,

Sus donc au gouvernail Estribort³ à la vie,
 MASAIRE* qu'ai-je dit ? je suis gros de furie,
 Je vais demain combattre en un lieu hasardeux.

CVII

MON LA FUIE*, à ce coup Mars, Vulcain, Tisiphone*
 Cruel, brûlant, sanglante, apparaît à mes yeux
 Qui du fer, qui du feu, qui au sang furieux^d

Poindra*, ardra*, noieras, cette race félonne.

Le coup, l'ardeur, l'humeur, blesse, enflamme, bouillonne,
Le cœur, le corps, et jà* le foie bilieux

Amort*¹, encendre, inonde, au cercueil oublieux

Des guerriers boute-feux*, empourprissant*² Bellone :

Mais je veux des premiers donner sur le secours

Quelque grand coup d'épée en l'honneur des amours,

Et s'il faut que je meure en si brave entreprise,

Fait bâtir mon tombeau aux champs plus découverts,

Fais-y peindre ma Dame avecques ce beau vers,

POUR CETTE BELLE IMAGE EST MORT LE PREUX LASPHRISE.

CVIII

O LASPHRISE où vas-tu ? Je m'en retourne au Maine.

Que faire ? y voir l'Amour borne de mon destin,

Dont les rais soleillants de son bel œil bénin,

Me rendent furieux^d triomphant de ma peine.

Puis qu'elle tient l'honneur de ta gloire certaine,

Pourquoi la sers-tu tant ? J'ai cela du divin :

Car j'use de bonté à ce qui m'est malin*,

L'espérant convertir par ma foi souveraine.

Si l'espoir te déçoit ? J'ai un los* mérité,

Ayant souffert pour elle, immortelle beauté.

« La beauté sans pitié ne peut être infinie.

« Le propre aux Dêités c'est la douce douceur,

« Sa rigueur est donc feinte, ainsi j'aurai mon cœur :

Car il ne fut jamais beauté plus accomplie.

CIX

GRAND Dieu de l'univers, Dieu Père, Dieu tonnant,

Dieu de ce petit Dieu que partout on renomme,

Entend l'humble oraison de ce misérable homme,
Qu'un monde de pitié va sans cesse étonnant.

Détourne cet Enfant dont je suis languissant,
Que dis-je cet Enfant ? j'ai tort, Caut* Vieillard je le nomme,
M'ayant traître séduit, et m'ayant rendu comme
La brebis à l'écart près du Loup ravissant.

Le voleur m'enleva de l'honneur de Bellone*,
Et le meurtrier^s jaloux maintenant m'emprisonne,
Où l'on ne va ne vient qu'avec mille flambeaux.

Ôte-moi donc, Seigneur, de si fâcheuse oppresse*,
Mais non je suis content d'endurer tant de maux,
Pourvu que je trépasse auprès de ma Déesse.

CX

QUAND le grand voile obscur de la voûte des Cieux
Commence à s'apparaître, adonc je délibère
De bien-heurer mes sens, d'oublier toute affaire,
D'assommer mes esprits d'un repos gracieux^d.

Mais quoi ? incontinent que* je ferme les yeux,
D'une ardente fureur je tressaut de colère,
Conspirant d'amortir ma plaisante Adversaire,
Par mes vers qui soudain se font Religieux^d.

Ils font tout au rebours que je n'avais envie :
Car la vertu d'Amour pleinement me manie,
Si* souffré-je (ALBINY*) d'étrange passion^d ;

Dont* quelquefois chétif je ne puis me remettre,
Faute d'un mot doré de sa fluante* lettre,
Qui m'obligeront plus à son affection^d.

CXI

CERTES vous avez tort, donnez moi patience^d,

Suis-je pas votre Ami, ains* votre Serviteur ?
Ce n'est point à un Prince aucunement d'honneur,
D'affliger le vassal qui ne commet offense.

Que voulez-vous, ma Dame, avez-vous connaissance
Que j'aie été vers vous trop brave entrepreneur ?
Vraiment si j'ai failli je souffrirai l'erreur,
Mais que dis-je ? j'ai fait assez de pénitence.

Je dirai à la fin qu'en ta Religion^d
Il y a de l'abus : car on opinion^d
Erre fort, se montrant envers moi si étrange.

Comme un bon soldat est par sa plaie anobli,
Tant plus il a de maux, moins il est en oubli,
Plus tu m'en feras donc m'apportera louange.

CXII

COMME un Nocher* sauvé de la tourmente,
Ayant vaincu les flots injurieux^d,
Lors qu'il voisine un terroir gracieux^d,
Se réjouit pour son heureuse attente :

Revenant sain de la guerre sanglante,
Je veux donc être à cette heure joyeux,
Voyant de près le lieu dévotieux^d,
Où mon espoir justement se présente.

Mais comme on voit les Matelots experts
Ne craindre tant la tourmente des mers,
Que l'approcher de la terre estimée,

Car il ne faut qu'un peu frayer le banc*,
Pour submerger : ainsi Amoureux franc
J'ai peur, L'Anglois^l, touchant ma Dame aimée.

ÉLÉGIE

DE tout ce que les Dieux ici bas ont donné,
 Pour rendre de tout point l'homme bien fortuné,
 Pour le faire admirable afin qu'on le renomme,
 Ainsi que s'ils voulaient pour compagnon un homme,
 C'est d'avoir un esprit galant et Amoureux,
 C'est là, ma Dame, là le bon-heur plus heureux,
 Chassant l'ombre mal-sain de l'âpre humeur farouche,
 Autrement nous serions comme une vieille souche,
 C'est à la seule Amour qu'il nous faut parvenir,
 Qui douce ne se peut par la mort diffinir*,
 Depuis qu'elle est chez nous d'une ardeur volontaire,
 On connaît l'impossible en la voulant distraire,
 « Car c'est une^e union de même volonté,
 « Qui se doit préférer à toute humanité,
 « Aussi qu'il n'y a rien si duisable* à Nature,
 « Soit en prospérité, ou affliction^d dure.
 Or aimez donc celui qui vous veut estimer,
 Et d'une vraie Amour incessamment aimer,
 Votre volonté soit convenable à la mienne,
 Comme je suis humain démontrez vous humaine,
 Mais voyez, je vous prie, voyez tous animaux,
 Qui brûlent de l'Amour, et même au fond des eux
 Le poisson flegmatique en a son âme atteinte,
 Vous pas juste raison si parfaite et si sainte
 En devez avoir plus (ou votre sainteté
 N'est rien qu'un fard pipeur enflé d'impiété^d).
 Or si vous êtes sainte, hé! montrez le ma Dame,
 Les Saint virent jadis l'Amour de corps et d'âme,
 Que vous sert tant de bien si n'en voulez donner?
 (Opiniâtre^d humeur qui vous fait condamner)
 « Car le péché commis avecques l'ignorance
 « Se pardonne plutôt qu'ayant la connaissance?

Si êtes toujours telle, il vous voudrait bien mieux
Que n'eussiez eu l'esprit si fort ingénieux^d,
Méditez mes discours, écoutez ma parole,
Ne croyez que je sois des conteurs de frivole,
Ni de ces merveilleux qui feignent tant d'aimer,
Je jure vos beaux yeux qui me font enflammer,
Voire ce maître Dieu de tous les Dieux le maître,
(Qui aura l'âme claire il le pourra connaître)
Que rien que vérité ma plume n'écrira,
Rien qu'Alithye* ici mon vers ne chantera,
Je crois que ne doutez de la bouillante flamme,
Ni d'un mal intestin qui sans cesse m'entame,
Que je souffre pour vous qu'on me voit adorer,
Je ne fais que gémir, que tristement pleurer,
Je m'en vais, je reviens, j'ai foi, j'ai défiance^d,
Je ne sais que je dis, je ne sais que je pense,
Je pers par vous toujours e repas et repos,
Un cruel feu glacé m'outrage jusqu'à l'os,
Un Cahos* de pensers dedans moi s'amoncelle,
Désespérant j'espère, et qui plus me martèle,
C'est une froide peur qui me vient assaillir,
(Ô maudite nouvelle!) Amour il faut faillir,
Vagabondant plutôt, plutôt mourir perdu,
Qu'acceptiez le bandeau de Professe rendue.
Je crains que le preniez, non, ne le prenez pas,
C'est en vivant sentir mille horribles trépas,
Oùites-vous jamais parler de la cautèle
D'Inon et d'Athamée envers la sage d'Helle,
Qui sans épreuve fut un Amoureux flambeau ?
On vous trahit ainsi : et comme on voit l'oiseau,
Que l'on tient sur le rhet en voletant sans cesse,
Et ne sait pas qu'il sert d'une amource traîtresse,
Son maître quelquefois lui lâche le filet,
Qui le fait sembler libre, et le pipeur filet,

Avec les doux appas et contrefait ramage,
Fait que son compagnon vient comme lui^d en cage :
On vous attrape ainsi, et par telle raison,
Que ce grand Jupiter commença la toison,
Qui ne peut sauver d'Helle (ô la fortune ingrate !)
N'approchant sur le bord une simple frégate,
« Mais comme les Dieux sont vrais vengeurs des péchés
« Qu'on ne peut envers eux tenir clos ni cachés,
Ces deux traîtres méchants sentiment leur offense,
Et connurent l'orgueil de leur méconnaissance,
Qui causa ce malheur ? l'ennui d'un grand bien^d,

L'AMOUR PASSIONNÉE DE
NOÉMIE

SUR LA NOÉMIE
DU SIEUR DE LASPHRISE

SUSPENDEZ un peu Déesses
Les ouvrages glorieux^d,
Par qui du tort vengeresses,
Aux bons vous donnez les Cieux,
Et puis retournez à dire
Comment beaucoup indompté
Notre Roi a surmonté
Le trouble de son Empire.

Toujours n'a le lieu de Thrace
Sur le dos le corselet,
Et quelquefois sa cuirasse
L'infante Pallas dévêt,
Toujours le Dieu votre frère,
Muses, ne tient l'arc tendu,
Maintefois s'est-il rendu
Commensal* du populaire.

L'honneur des petites choses
N'est sans plaisir ravissant,
Ne voit-on croître les roses
Sur le buisson peu croissant ?
Mais où je suis votre prêtre
Je ne vous convierai pas
De dévaler ici bas
Sur un lieu plus que champêtre.

Partout où l'on vous appelle
Hautaines divinités,
Votre brigade immortelle
Ne voit des champs bien plantés,

Mais trouvant des lieu funèbres
 Sans bon ordre et sans compas*,
 Vos beaux yeux ne laissent pas
 De luire sur leur ténèbres.

La naïve gentillesse
 Que vous trouverez ici,
 Doit peu de chose à la Grèce,
 Et peu doit à Rome aussi :
 C'est une beauté d'élite,
 Qui n'a qu'asse mérité,
 Que notre postérité
 ?Soubs vos seaux la voye escritte ?

La bellotte Noémie,
 Que LASPHRISE vous append*,
 Est telle qu'une prairie
 Sur qui le printemps s'épand,
 L'œil s'éblouit de lecture,
 Le nez s'embaume d'odeur,
 Et tout ce plaisant labeur
 Est d'Amour et de Nature.

Le serein brillant d'étoiles
 N'a tant de vives clartés,
 La grand'mer n'a tant de voiles,
 Qu'ici je vois de beautés :
 Mais qui sera la première
 Qui remportera l'honneur ?
 Chacune a part au bonheur,
 Chacune est toute lumière.

Non, non, ce n'est point, LASPHRISE
 Qui fut père de ceci,
 C'est le beau pasteur d'Amphrise,
 Qui chante un nouveau soucis :
 Ou c'est ce petit folâtre,
 Qui

LE PLESSIS PREVOST*.

À MONSIEUR DE LASPHRISE, SUR SES VERS EN SA
NOÉMIE

QUI n'a vu l'unité des deux gentilles dames,

...

LE PRÉ, Poitevin.

L'AUTEUR À SON LIVRE

MES vers je vois le faux jaloux
Qui prend plaisir à nous déplaire.
On médiera plutôt de nous
Que de pouvoir aussi bien faire.

MARS irrité de voir mes honneurs méconnus
Voulant récompenser mes peines hasardeuses,
Me rendit serviteur d'une illustre Vénus,
Joignant les Myrtes* saints aux Palmes glorieuses^d.

L'AMOUR PASSIONNÉE DE NOÉMIE

Par le Capitaine Lasphrise.

SONNETS

I

J'ENCHANTE une beauté doucement homicide
Qui du commencement n'avait le cœur humain,
Mais comme un fier Éole abonnit le temps vain,
Disposant les mortels par son attrait humide :

Ainsi me fut l'aigreur de son Amour timide
Avant que m'ajourner l'ardeur d'un feu serein,
Et comme il n'est pas bon au Prince souverain
D'avoir trop de clémence et privauté fluide^d :

Ainsi trop de beautés, trop de douces douceurs
M'ont causé mille morts, mille aveugles fureurs,
Cent mille passions^d bourelles* de ma vie.

Je n'accuse m'Amour ains* moi trop Amoureux,
Mais lisant ma délice en mes vers doucereux,
DAMES, sans vous sonder ne blâmez Noémie.

LA DÉLICE D'AMOUR

STANCES
DE
LA DÉLICE D'AMOUR

Par le Capitaine Lasphrise

À Monsieur de Maugiron

T
OUJOURS avecques Mars est la belle Vénus,
Dont récréant l'orgueil de mes travaux connus,
Paladin* je t'envoie une Délice exquise,
Il faut que l'œuvre soit convenable à l'ouvrier^s,
Tu es Amoureux beau, tu es brave guerrier,
Tu es mon Maugiron et je suis ton Lasphrise.

Dis-moi donc Ératon gloire de mon tourment,
Quel tu voudrais choisir l'être de ton Amant,
Et les perfections^d d'une agréable Amie,
Toi qui m'as tant de fois dessus le mont jumeau
(Interprète des Dieux) abreuvé de ton eau,
Faisant que d'âge en âge on bénisse ma vie.

Quand il entre en l'Avril de ses ans, c'est alors
Qu'il est plus agréable aux Amoureux accorts,
Je ne regard point s'il a de la richesse,
Encores que ce bois échauffe le foyer,
Et quiconque se plaît en ce plaisant métier,
Ne souhaite^d rien tant que la gaie^e jeunesse.

Tous hommes naturels agréent à mes yeux,

Mais de tous les états celui que j'aime mieux
C'est le vrai Paladin*, qui joint l'épée au livre,
Il me défend tuant, favorisé de Mars,
Et puis me pérennise en mille et mille parts,
Par lui seul seulement gaiement je puis revivre.

Que tel paraisse aussi plus courtoisement doux,
Et qu'il se garde bien de devenir jaloux :
Car l'âpre jalousie engendre grand' tourmente,
Qu'il paraisse hardi en mille étranges lieux.
« La Fortune toujours aide aux aventureux.
« Un Poltron, fût-ce un Roi, ne mérite une Amante.

Je ne dis que celui arrêté au lien^d
Du fuyable Hyménée ennemi de mon bien
N'aille au change Amoureux pour recréer son âme.
C'est ce que je désire, et mon instruction^d

...

FIN DE LA DÉLICE D'AMOUR.

LA NOUVELLE INCONNUE

LA NOUVELLE
INCONNUE
DE L'AN 1579

Par le Capitaine Lasphrise

À Monsieur de Beauvais Nangy

Si la douceur conjointe à l'humeur généreuse

...

FIN DE LA NOUVELLE INCONNUE.

LES ÉNIGMES

SONNET À MES ÉNIGMES QUE J'OFFRE À MADAME DE
BEAUBAIS NANGY

Joyeux ébats en mes douleurs tragiques,
Que je reçus au Royal champ de Mars,
Allez, volez mignonement gaillards,
Voir la beauté des Dames Héroïques.

Sortez du camp mes vers Énigmatiques,
Et ne craignez les dangereux hasards,
Ni de la Cour les insolents brocards*,
Telle grandeur détournera leurs piques.

Si toute France avait si docte esprit,
Il ne faudrait expliquer nul écrit,
Dont feriez mieux considérer encore.

Baste*, marchez, la peine est un plaisir,
« Quand on va voir le but d'un beau désir,
« Sans qui l'honneur de l'honneur ne s'honore.

LES ÉNIGMES

DU CAPITAINE LASPHRISE

I

ETANT couchée en foule, étant couverte toute,
Elle ondoie échauffée au mâle feu nouveau,
Étrange effet qu'un feu fasse sortir un eau,
Qui par la roide queue entièrement s'égoutte.

EXPLICATION

C'EST quelque herbe que l'on met en présence dans un alambic injustement fermé, et par l'ardeur du feu il en distille de l'eau, qui sort toute goutte à goutte par la queue de la chapelle, qui est de plomb, et qui encor qu'elle soit courbée, ne laisse pas d'être roide et forte.

II

JE mets souvent le Roide entre les deux velus,
De piquer besognant* je fais voir les cornus.

EXPLICATION

C'EST un bouvier qui charroie tous les jours, et pour pour ce faire il faut qu'il étincelle et qu'il mette le Tymon entre les bœufs velus de nature, et étant à sa besogne charroyant il les pique de son éguillon, faisant plus voir aainsi ces bistes cornues.

III

QUAND je sens l'ardent flot (non point extrêmement)
 « Car toute extrémité n'est saine tant soit bonne,
 Ma duisable chaleur atteint plus la personne,
 Si mon intérieur^d sort su trou mollement.

Vénus mère d'Amour me désire ardemment,
 La même chasteté ainsi m'affectionne^d,
 Toutefois sans Vénus, qui de son surjon donne,
 Nul ne voudrait jouir^d de mon bien nullement.

En m'aidant je lui aide avec naïve flamme,
 Et de plusieurs façons on use de mon âme,
 Rois, Bergers, sont remplis de sa fécondité.

Qui sans coût est utile, à la longue on s'en fâche,
 Trop de mol fait vomir, trop de dur serre et lâche,
 Mais son Ovale engendre œuvre plus souhaité^d.

EXPLICATION

C'EST un œuf mollet, que l'on a mis en un pot bouillir qui par sa chaleur échauffe la personne à luxure, et qui est fort sain, dont les plus sages en mangent ainsi : mais sans être salé on n'en pourrait manger, l'un s'accomode avec l'autre, le sel seul, ni l'œuf sans sel ne serait trouvé bon : on en mange divertement, de poché fricassé, etc. C'est une viande dont les Princes usent et tous les pauvres gens comme d'une manne féconde, qui est bonne sans dépense. Mangeant ordinairement des œufs mollets on s'en dégoûte, ils font mal au cœur et sont vomitifs et étant durs ils restreignent le ventre, et en prenant trop ils le dévoient et gâtent l'estomac. L'œuf, d'où vient ce mot d'ovale, étant fait comme un œuf, engendre un poulet qui vaut mieux, et que l'on désire plus que lui.

IV

JE suis commun par tout et par tout estimable,

Aussi chacun par tout l'a voulu retirer,
 Les pauvres ne feraient sans moi que soupirer,
 Les grands en cent façons me rendent délectable,
 Mon corps est fort divers, et est fort agréable,
 Il réjouit la vue et si* la fait pleurer,
 Mon fruit qui n'est point fruit se voit beaucoup durer,
 Malgré* l'orgueil du temps qui le rend plus aimable.
 Il est bon (mais non tant que sa douce liqueur)
 Lâchant au premier feu, guérissant la douleur,
 Et même celle-là qu'il fait par son usage,
 Mais son trou naturel comme un bâton formé,
 Jette plus de semence au beau Printemps aimé,
 Qui friande en Amour est plaisant en ménage.

EXPLICATION

C'EST le chou aimé et commun en tous lieux, c'est la chose de quoi les plus pauvres usent le plus, et sur tout en leur ménage en craignant la perte. Les seigneurs prennent plaisir d'en manger divertement. Il y en a de plusieurs sortes de blancs, de rouges, grillés frisés, à fleur et le plus de vert. Ces diversités recréent la vue, et les mangeant l'offensent : leur fruit n'est que feuilles, ils résistent à l'hiver, et durent trois ans, quelquefois le bouillon vaut mieux, n'ayant guère bouilli sans le mixtionner. Il fait bon ventre, ôtant les ventosités que la feuille fait. Le trou de chou fait en bâton, a force rejets, qu'aucuns appellent minces, qui sont bons, soit en salade ou autrement.

V

QUAND dans le trou aiveux* mon grand manche je boute,
 La soie^e se rebouche et quelquefois dégoutte,
 Mais on est si joyeux lors qu'on sent l'eau jaillir,
 Qu'on fait la révérence, et fait fou tressaillir.

EXPLICATION

C'EST quelqu'un qui met un aspergès dans le bénitier, dont la soie se rebouche, et dégoutte l'eau. La multitude qui veut de l'eau bénite aux grandes villes est aise en sentant quelque goutte, et fait lors dans l'Église révérence, et aucunesfois quand on en donne à quelque éventé, qui entrant brusquement en l'Église n'y songe pas, cela le fait tressaillir.

VI

MON fruit est si plaisant que la plupart le prise,
Les illustres seigneurs, les Dames, les plus grands
En sont plus que tout autre amoureux et friands,
Aussi que ma douceur semble entre toute exquise.

Apollon le crinu* souvent me favorise,
Encores que son fils et tous ses adhérents
Me veulent mépriser, mais pour les médisants
La Cour ne laisse pas d'aimer ma friandise.

Même l'homme plus saint la daigne bien priser,
Quand mon temps est venu l'ami me vient baiser,
On me met devant lui avec réjouissance.

Puis il me fend soudain, mais quand le bon morceau
Est entré dans le trou, on sent une douce eau,
Qui fait joyeusement changer de contenance.

EXPLICATION

C'EST un Melon...

VII

J'AI tant branlé le cul que j'en ai mis dehors
Je ne sais quoi de blanc dont la vie est connue.
Cette essence devient liée, épaisse, accrue,
À force de lâcher la matière en son corps.

Le sec est liquidé par les fréquents efforts,
Du gros membre mouillant la chose toute nue,
En un commode lieu de son long étendue,
D'où l'on la sort plus molle en barbouillant les bords
 Voulant sentir soudain la grande flamme ardente,
Dans un fendu obscur farfouillé sans attente.
Pour n'aigrir, pour ne perdre un bien qui est si doux
Lequel avec le temps qui toute chose apporte,
Vient à perfection^d si désiré de tous,
Que la vie^e sans lui semblerait être morte.

EXPLICATION

C'EST un personne qui fasse de bonne farine, et ne peut fasser
ou bluter sans branler le cul : ainsi la fleur blanche sort du sas,
et d'elle nous sommes nourris

L'ALLUSION

SONNET À QUELQUES DAMES, SUR MON ALLUSION

Vous qui voyez ici dépeinte votre vie,

...

QUATRAIN

Qui voudra un Commentateur

O...

STANCES SUR L'ALLUSION DE MONSIEUR DE
LASPHRISE

CE que le peuple tient plus ami de la gloire

...

LE PLESSIS PREVOST*.

L'ALLUSION DU CAPITAINE LASPHRISE

À Monsieur de Bois-Dauphin.

LES palmes vertu aux Illustres sont dues,
Toi l'unique (LAVAL) race des mieux connues,
Qui honores l'honneur de tes braves aïeux,
Comme l'or le saphir, et le bon fruit son tige,
Toi toute honnêteté, qui tout Amour oblige,
Prend plaisir aux plaisirs de mes carmes* joyeux.

LE FLÉAU FÉMININ

SUR LE FLÉAU FÉMININ

SI composant ces vers j'ai fait une folie,
Femmes, accusez-en l'Enfer de votre trou,
Qui de jour qui de nuit donne à chacun l'empire
De faire par humeurs diversement le fou.

SUR LE FLÉAU FÉMININ DE MONSIEUR DE LASPHRISE

SONNET

BLAMERIE ne saurait LASPHRISE
De tes vers la douce fureur,
Sans faire outrage à la valeur
Des Sœurs du beau pâtre d'Amphrise :
 Mais de louer ton entreprise
Cela répugne à mon humeur,
Autant qu'Amour retient mon cœur
D'une beauté qu'il y a mise.
 Si de ton mécontentement
Celle qui te fut argument
De vice approcha ton médire,
 Tu as raison de te douloir*,
Plus que de raison de vouloir,
Pour mal faire si bien écrire.

LE PLESSIS PREVOST*.

FLÉAU FÉMININ DU CAPITAINE LASPHRISE

Par le Capitaine Lasphrise

« **F**EMME, Fièvre, Fureur, Flamme, Faim et Froidure
« Sont six maux féminins par qui le monde endure.

Du premier nous avons double damnation^d,
Du second les douleurs d'étranges passions^d,
Du tiers sommes détruits pour trop vouloir prétendre,
Du quatrième^e on nous voit souvent réduits en cendre,
Du cinquième mourons en misérables maux,
Du sixième noyés par le glacis des eaux.
En tous ces fiers tourments il se trouve remède,
Fors* au premier cruel qui tous malheurs excède.
La fièvre ne peut pas toujours nous allumer,
Fût-elle pestilente on la peut consommer
Par drogue, par saignée, ou bonne médecine.
La cruelle fureur n'est sans cette mutine :
Car la guerre s'apaise, hé ! quoi ? n'est-elle pas
Communément changée en gracieux^d débats ?
Son orgueil par orgueil se peut aussi refraindre ;
Toute brûlante flamme on peut de même éteindre,
La gloutonne famine en tout temps ne paraît,
Encor l'assouvit-on, et peu à peu décroît.

...

DIVERSES POÉSIES

SONNET SUR LA PERTE DU MALHEUR MASCULIN,
AUX FILLES

LE malheur masculin n'a fait tête au ravage
Du temps injurieux^d qui talonne nos pas,
Filles il fut perdu à l'insolent amas
De Paris révolté cause de son dommage,
Recevez ces deux vers pour certain témoignage,
MARY, METAL, MARAIS, MAVORS*, MINOS, MIDAS,
SONT SIX NOMS MASCULINS COURRIERS DU TRISTE HÉLAS !
Apprenez-les par cœur en attendant l'usage
Voilà l'échantillon de mille vers perdus,
Comme ceux de le femme ils ne se verront plus
(Signe que son erreur dure étant plus félonne),
Le fléau qui lui reste au MALHEUR MASCULIN
C'est le MARY MAL-NÉ offrant un MOL ENGIN,
Dont en votre faveur grand cocu je l'ordonne.

SUR LES DIVERSES POÉSIES DE MONSIEUR DE
LASPHRISE

STANCES

VOICI d'un beau Printemps les aimables douceurs,
Essence des rayons de la flamme éthérée,
Voici le paradis des Archerots vainqueurs,
Et ce qu'à de plus beau la belle Cythérée*,

Parmi les molles fleurs de ce sacré verger
Qui produit le Moly*, la Lote* et l'Ambroisie*,
Qui ne craint des hivers ni des ans le danger,
Roulent à flots égaux Nectar* et Malvoisie*.

Des Chênes les plus vieux dégoûte ici le miel,
Chaque arbre en donne vingt pour une fleur tombée,
Toujours la manne y pleut, toujours y rit le ciel,
C'est des Amour l'Éden, des grâces la Sabée*.

Les Nymphes* à l'ennui des plaisirs et des jeux
Parmi tant de douceurs célestement écloses
Chantent, dansent toujours; sous leurs pas en tous lieux
L'on voit naître les Lis, les Œillets et les Roses.

Les soupirs Alizés* des vents arondelins*
N'y altèrent jamais l'étendu de la plaine :
Ains* la félonne horreur des plus amers destins
S'y change en allégresse au flair de leur haleine.

L'œil de l'âme qui voit si très-rare beauté,
S'éblouit au rayon de si grande excellence,

Aussi toujours des Dieux par douce nouveauté
Le simulacre y est où y est la présence.

Il faudrait bien avoir du tonnerre la voix
Pour aussi loin pouvoir tel honneur faire bruire,
L'aile de cet honneur passe fleuves et bois,
Et rien tant que son nom son nom ne peut conduire.

Donc ce divin séjour devant le penser
Ainsi que le penser précède espérance,
L'espérance aussi tôt, ains* premier que pousser
Par la fertilité se mue en jouissance^d.

À vous heureux manoirs trône de Déité
De qui l'acier du temps n'aura jamais victoire
(Si ce n'est votre crû), vous l'avez mérité,
J'appends* pour un trophée et l'honneur et la gloire.

LE PLESSIS PREVOST.

À MES AMIS, SUR MES DIVERSES POÉSIES

AMIS qui jouissez^d d'Amoureuse faveur,
Qui par la femme encor recevez du malheur,
Qui le deuil, qui la joie eûtes en vos traverses
Lisez l'art bigarré de mes Œuvres diverses,
Plus d'aigre que de doux verrez mon cours mêlé,
Par le bizarre sort qui l'a bariolé^d.

Le Paladin* heureux couronnera son chef
De Palmes, de Lauriers, de Myrtes et de Charmes,
Il ne suffit qu'ils soient à l'entour de mes armes,
N'ayant eu pour tous biens qu'honorable méchef.

*Marcus adest Papillon Dominum quem Spbrisia tellus
Noscit, qui genium nocere metra legat^t.*

L'AUTEUR À SON LIVRE

MES vers je vois le faux jaloux
Qui prend plaisir à nous déplaire.
On médiera plutôt de nous
Que de pouvoir aussi bien faire.

Le Collège est un camp l'étude un Corps de garde,
Où sans les livres j'ai des livres composé,
Pour montrer la grandeur de ma Muse soldarde*,
C'est pour gentil-homme être uniquement prisé.

LASPHRISE
CONTRE CEUX QUI L'APPELLENT BIEN MÉDISANT

QUI médit bien lâchant son ire,
En vers doucement gracieux^d,
« A plus de los* : Vu qu'un bien dire
« Communément est odieux^d,
« Celui qui fait d'un Diable^d Ange,
Mérite l'extrême louange.

STANCES DE BACCHUS ET
CARÊME-PRENANT

LA NOUVELLE
TRAGICOMIQUE

LA NOUVELLE TRAGICOMIQUE

Par le Capitaine Lasphrise.

ENTREPARLANS

Ambrelin, Laquais.

Dominicq, le seigneur.

Vouly.

Griffon, Avocat.

Arcquigue.

Bergers.

Magis, le savant.

Candelin, le portier de la ville.

Hospes, maître hôtelier.

Chicanoux.

Gonophage, femme de l'Avocat.

Furcifer, le brigand.

SUR LA NOUVELLE TRAGICOMIQUE DE MONSIEUR
DE LASPHRISE

SONNET

QUE n'as-tu appris ta science,
Sœur Melpomene, à ce guerrier ?
Il eût des meilleurs le premier
Gagné la Cothurne de France ;
 Toutefois sans la connaissance
De ton mystérieux métier
Il a gaillard aventurier
De ton honneur large abondance.
 Il a ce que chacun n'a point,
Qu'outre ce que son vers s'époint,
Il force, il enseigne, il anime :
 Bref fait ainsi en se jouant
Dernier qu'il marche loin devant
Tous ceux qui t'ont sacré leur rime.

LE PLESSIS PREVOST.

ARGUMENT

UN Seigneur avait envoyé son Receveur et son laquais quérir à un de ses fermiers six mille francs; il y eut un voleur qui tua celui qui portait l'argent et le prit. Le laquais se sauve à grande peine, dit à son maître le désastre, qui s'en fâche extrêmement : un de ses Amis d'un bon jugement était là d'aventure, qui lui enseigna un moyen pour savoir qui aurait fait ce vol, lui disant que son Avocat connaissait un docte Magicien qui demeurait à deux lieues de Paris, on l'envoya quérir et ne trouve bon cet avis, injuriant ce sage devin, enfin il l'alla voir, monté sur un Genet d'Espagne. Ce docte dit à l'Avocat les paroles injurieuses qu'il avait dites de lui

NOTES

NOTES

On fera souvent mention des ouvrages de référence suivants par leur sigle :

- Callaghan *Les amours de Théophile et l'amour passionnée de Noémie*, Margo Manuella Callaghan, [édition critique], Genève, Droz, 1979.
- Barbier *Ma Bibliothèque poétique. Quatrième partie, Tome III : Contemporains et successeurs de Ronsard, de La Gessée à Malherbe*, Jean-Paul Barbier, Genève, Droz, 2002.
- Balmas *Diverses poésies*, Nerina Clerici Balmas, [édition critique], Genève, Droz, 1988.

LES PREMIÈRES ŒUVRES POÉTIQUES DU CAPITAINE LASPHRISE

C'est ainsi que s'ouvre le recueil de poésies de Lasphrise. Quelques pièces, signées de lui-même et de ses amis, font office de préface. On les a toutes recopiées, à l'exception de celles en latin. La plupart étaient déjà présentes lors de la première édition, en 1597.

Page 3

1. Allusion à la première édition de ses œuvres, en 1597.
2. Ainsi a-t-il fallu.
3. *du tout* : complètement.
4. « les Huppez » : les gens huppés.
5. ?
6. On a choisi l'orthographe *précèle* là où Lasphrise écrit *precele* : c'est sous la forme *préceler* et sa conjugaison *précèle* à la première personne du présent de l'indicatif que l'on peut trouver ce verbe (quasiment) inusité.
7. ?

Page 5

1. Lasphrise compare la France à la mère qui a cru son fils mort : la France a cru morte la Muse de Lasphrise après la publication de la première édition de ses œuvres, et se réjouit de la voir renaître, tout comme la mère croyait son fils mort et

se réjouit de sa renaissance.

Page 6

1. « une main libérale » : une main qui témoigne de sa générosité, de sa bienveillance.

Page 8

1. « Mon Livre (ains de CESAR à qui je t'ai donné) » : Mon livre (ou plutôt devrais-je dire le livre de Cesar, puisque c'est à lui que je te t'ai donné).

2. « te vouant de l'heur » : te promettant un destin favorable, de la fortune heureuse.

3. « l'un et l'autre monde » : sûrement, soit dans un sens chrétien, le monde régulier et le monde séculier, soit plus généralement, le monde des vivants et le monde des morts.

4. Voir le glossaire pour cet auteur.

Page 9

1. « convive [*festin*] de l'Hippocrene » : au même titre que l'Olympe, que les réunions, que les concerts et que les réjouissances des dieux, les festins sont une institution de la mythologie grecque, souvent invoqués par les poètes au commencement de leurs poèmes (voir le glossaire pour *convive* et *Hippocrene*).

Page 10

1. « de rechef » : aujourd'hui nous écrivions en un seul mot *derechef*, toujours dans le même sens : une seconde fois, de nouveau.

2. « Chef de la tourbe Aonienne » : dans un sens extensif : maître de la matière poétique (voir le glossaire pour *Aonienne*).

3. Le Plessis Prevost écrit *Sceuale*, mais on trouve dès le XIX^e siècle la graphie *Scévole*.

4. Porsenne « passa de merci », c'est-à-dire surpassa de compassion, surpassa par sa compassion, la valeur de Scévole par son geste de pardon, et surpassa même sa douleur.

Page 11

1. « comme un Caucas' » : comparaison avec le Caucase.

2. On a modifié la graphie pour la faire coïncider avec l'usage moderne; Le Plessis-Prevost écrit « *Théris* » (mère d'Achille) pour « *Téthis* » (déesse marine, d'ailleurs grand-mère de son homophone Thetis) (voir glossaire).

3. « Sa mutine Téthis ne trouve de bonace » : formulation un peu alambiquée pour signifier que que l'Amour empêche la tranquillité de l'âme : *Téthis*, déesse de la mer, se rebelle, se *mutine*, et ne laisse plus place à la mer plate et calme, sens premier du mot *bonace*.

Page 12

1. Référence au sac de Troie.

2. Dans la mythologie grecque, Cassandre reçoit d'Apollon le don de dire l'avenir, mais il décide que ses prédictions ne seront jamais crues, même de sa famille; venu à Troie pour épouser Cassandre, Corèbe prend part à la guerre malgré les avertissements de sa fiancée et périt dans les combats (voir le glossaire).

3. Pour le mythe de Pyrame et Thisbé, voir le glossaire.

4. Le Plessis Prevost fait ici référence à Héro et Léandre, couple d'amant de la mythologie grecque, lequel Léandre devint *nageur* du fait de son amour, traversant à la nage toutes les nuits le détroit qui le séparait de Héro pour la rejoindre (voir glossaire).

5. Si l'auditeur retient bien la science contenue dans la poésie de Lasphrise, le siècle verra l'émergence de figures fidèles (des Pylades; voir glossaire pour *Pylade*) à cette science, fidèles à la conception de l'amour décrite par Lasphrise.

Page 14

1. Voir la note

Page 15

1. « le grand Dieu porte-lance » : évidemment, Mars, le dieu de la guerre.

Page 17

1. voir note ?

Page 19

1. Fort d'un antidote, ne redoute pas, ne crains pas, n'aies pas peur d'un tas d'âmes soldatesques, sous-entendu du combat que livre la critique.

2. Tu panseras les blessures commises par les railleries de la critique.

3. Pierre l'Huillier, né au XVI^e siècle, mort en 1610, pourvu de la charge d'imprimeur du Roi en 1594, « ensemblement » avec Jamet Mettayer et Frédéric II Morel en vertu d'un arrêt du Conseil du 20 avril 1594.

4. Pour la première édition, l'imprimeur était « Leger Delas ».

Page 21

1. On peut traduire par : *Voici Marc Papillon, que la terre de Lasphrise reconnaît pour Seigneur. / Que celui qui désire connaître son génie lise ses vers.*

LES AMOURS DE THÉOPHILE

En 1575, au printemps, Lasphrise a 20 ans, et se trouve dans ville du Mans. Il y rencontre pour la première fois Renée Le Poulchre, intégrée, en tant que religieuse

ou pensionnaire, dans le couvent de Saint-Julien du Pré des religieuses bénédictines. Elle n'a pas encore prononcé de vœux définitifs.

Lasphrise renomme l'objet de son amour. Ses *Amours* seront ceux de Théophile, littéralement : Amour de Dieu.

En octobre, Lasphrise combat contre les Allemands. On comprend que le temps qu'il eut pour protester de son amour auprès de Renée Le Poulchre fut court : quelques petits mois seulement.

Lasphrise répétera à maintes reprises que Renée fit ses vœux, on suppose les vœux bénédictins, mais cela est sans importance, l'essentiel est là : Renée a rejeté son amour, et est rentrée dans les ordres religieux.

En 1577, de retour dans son pays de Touraine, Lasphrise vouera un autre amour, cette fois-ci à Polyxène Papillon, une cousine, qu'il chantera dans *L'Amour passionnée de Noémie*.

Page 27

1. « au milieu des alarmes » : rime bien connue des poètes du XVI^e siècle; on pense notamment à Ronsard : « J'étais sot d'apaiser par soupirs et par larmes / Ton cœur qui me fait vivre au milieu des alarmes » (*Sonnets pour Hélène*, Premier livre, XXI).

2. « ris Sardonien » : on pense à Du Bellay : « Car je ris, comme on dit, d'un ris sardonien » (*Les Regrets*, LXXVII).

3. « et si oyrez la voix » : et ainsi vous entendrez la voix.

Page 28

1. « Et aux siens advenir » : et à sa descendance; on pourrait aussi dire « et aux siens à venir. »

2. Qui médit de l'amour de Lasphrise subisse, ainsi que ses descendants, le supplice de Tantale.

Page 29

1. Frères d'armes de Lasphrise.

Page 30

1. Sûrement une inspiration ronsardisante : « Gorge de marbre où la beauté s'appuie, / Menton d'albâtre enrichi de bonheur, / Tétin d'ivoire où se loge l'honneur » (*Amours de Cassandre*, CXXXVII).

2. Sûrement une inspiration ronsardisante : « Un col de neige, une gorge de lait » (*Amours de Cassandre*, XVIII).

Page 31

1. « trait gâte-vie » : dans le sens d'un projectile qui, atteignant sa vie, la détruit, la dévaste.

2. « me navre arrêté » : dans le sens d'une blessure, d'une attaque devant laquelle il reste immobile.

3. Inspiration apparente depuis le fameux sonnet XXXI des *Regrets* de Du Bellay : « Que des palais Romains le front audacieux ».

Page 32

1. Le vent se répand sur les champs de blé avec l'aspect d'une onde; il est à regretter la disparition de l'adverbe *ondoyamment*, qui figure très bien l'idée de progression d'une onde; on a gardé la graphie de Lasphrise, correcte selon les règles de construction des adverbes de notre langue.

2. Ce sonnet s'inscrit résolument dans la veine de ceux de Du Bellay.

3. Lire « vrai-e-ment » (3 pieds); aujourd'hui, *vraiment* ne prend plus ce *e* : on a dû le laisser pour la prosodie; on a toutefois modifié le *y* en *i* (dans le texte de Lasphrise : *vrayement*).

Page 33

1. Tu m'opposes la loi, dans le sens de : tu m'opposes tes vœux religieux.

Page 34

1. Le thème de la relativité de la morale, du juste, et, partant, de la loi, est un lieu commun de la philosophie.

2. Pourquoi Lasphrise ne trouve-t-il au couvent nulle religion ? Elle est pourtant bien présente, et lui cause le refus opposé par Théophile.

3. Que comprendre de cette sentence ? Que sans conséquence, la cause est inutile ? Et quel lien avec la religion ?

4. « La Royale Amilly » : vestale de la famille Aemilia, grande famille patricienne de la Rome antique.

Page 36

1. La critique littéraire, ce « Monstre », ce « fier monde ignorant qui ne sait que médire. »

2. les « adorables sœurs » : les Muses (voir glossaire).

3. « Lanvoux » : Callaghan indique : « peut-être une déformation de *L'En-vieux* dans une forme personnifiée. »

4. « le Braire » : personnification du bruit, du cri.

5. « en l'Avril de mes ans » : on pense à Ronsard : « Ainsi j'allais sans espoir de dommage, / Le jour qu'un œil sur l'avril de mon âge » (*Amours de Cassandre*, LIX), ou à Maurice Scève : « Libre vivais en l'Avril de mon âge » (*Délie*, VI).

6. « vieil cahos » : on pense à Du Bartas : « Si que le vieil cahos d'où naquit l'univers » (*La Judit*).

Page 37

1. Le « cours Stygien » : très belle image, qui montre bien que la tentation du refuge dans la mort est présente et exprimée par la poésie de tous temps.

2. « prier et de jour et de nuits » : on pense à Ronsard : « Si c'est aimer, Madame, et de jour et de nuit » (*Sonnets pour Hélène*, Premier livre, Madrigal).

3. Sur l'idée de l'emprisonnement de l'amour, lire aussi Ronsard : « Je ne sais ni moyen, remède, ni manière / De sortir de vos rets [*filets*], où je vis en langueur » (*Sonnets pour Hélène*, Premier livre, XXXII).

Page 40

1. Thème usé et répété de l'amour apparenté au servage; les exemples ne manquent pas

2. Hexasyllabe très fréquent dans les sonnets des poètes du XVI^e siècle.

Page 41

1. 11 syllabes pour ce vers.

Page 44

1. voir note ?

Page 46

1. Sur la comparaison de l'amour à un combat, on pense notamment aux « amoureux combats » de Ronsard : « Je veux mourir ès amoureux combats, / Souffrant l'amour, qu'au sang je porte enclose, / Toute une nuit au milieu de tes bras. » (...)

2. Substantif de l'adjectif *insomne* (voir glossaire); plus simplement, comprendre : insomnie.

3. "Je m'en cours au Bocage / Vrai compagnon des Loups" ?

Page 51

1. voir note ?

2. « BUS » : Callaghan indique qu'il s'agit peut-être d'un des trois frères de César de Bus (1544-1607), frère qui resta dans l'armée, tandis que César prit la voie religieuse en 1575.

3. amoureux combats, voir note ?

Page 53

1. « un ombre » : on trouve *ombre* à la fois masculin et au féminin au XVI^e siècle.

Page 58

1. Troisième personne de l'indicatif présent de *querir*.

Page 59

1. « la femme au bon Deucalion » : Deucalion est le seul survivant avec sa femme Pyrrha du Déluge décidé par Zeus; ainsi sont-ils considérés comme les « ancêtres mythiques de la race hellénique » (depuis Callaghan).

2. Réfugiés sur le mont Parnasse, Deucalion et Pyrrha reçurent l'ordre de l'oracle de Thémis de jeter derrière eux les os de leur grand-mère afin de repeupler la terre.

Page 60

1. Cassandre ne cessa d'annoncer la ruine de Troie, mais on se moqua d'elle (voir le glossaire).

2. « somme d'Airain » : sommeil profond, pérenne; l'Airain étant symbole de dureté, de pérennité.

3. « la peineuse semaine » : synonyme de la semaine sainte.

4. Encore, le thème des amoureux combats dans ce sonnet.

Page 61

1. Ajax, fils de Télamob.

2. Le Larix est un genre d'arbres originaires des régions tempérées en altitude de l'hémisphère nord; visiblement, Lasphrise lui prête des capacités de résistance au feu.

Page 62

1. Chypre.

2. Cette note de bas de page explicative est de Lasphrise.

Page 64

1. « emmouraché » : amouraché, c'est-à-dire épris; on a gardé la graphie de Lasphrise pour respecter la sonorité à la rime.

Page 65

1. Lasphrise convoque-t-il ici le motif de l'amoureux qui grave ses initiales dans l'écorce ?

Page 66

1. Cet « animal cruel » au « doux regard mortel », serait-ce le basilic, bête légendaire, mentionnée dès l'antiquité gréco-romaine et dont le mythe s'est poursuivi jusqu'après le Moyen-Âge, présenté comme un reptile, petit serpent au venin et au regard mortels ?

2. « qui met au monument » : qui jette dans la tombe.

Page 68

1. Cette chanson est en vers de 13 syllabes.

Page 69

1. Verbe audacieux, créé depuis le substantif *allumette*.

Page 71

1. « portaux » : pluriel de *portail*.

2. « l'enfant d'Érycine » : Cupidon; voir le glossaire pour *Érycine*.

Page 73

1. La référence à Pibrac n'est pas anodine; Lasphrise partage l'idée émise par Pibrac dans ses *Quatrains* publiées en 1574, le Quatrain 23 affirmant (on a modernisé l'orthographe pareillement que pour les œuvres de Lasphrise) : « Voudrais-tu bien mettre en espérance sure / En ce qui est imbécile et mortel? / Le plus grand Roi du monde n'est que tel, / Et a besoin plus que toi qu'on l'assure. »

Page 74

1. « la presse » : dans le sens d'une multitude de personnes qui se pressent, affluence.
2. « Remontrait » : dans le sens d'exposer des faits, des arguments pour convaincre.
3. « Avortant » : dans le sens de réduire à néant, faire disparaître.

Page 75

1. Couleur des robes de religieuse, que porte donc Théophile (depuis Callaghan).

Page 76

1. « fier incarnat » : le rose de ses joues (depuis Callaghan).
2. « douce geôlière » : joli épithète pour *amante*; on le trouve chez d'autres poètes de ce siècle, et notamment chez le plus illustre d'iceux, Ronsard écrivant : « Et vers le soir, comme une chambrière, / Rendait sa tâche à sa douce geôlière » (*Amours de Cassandre*, Élégie à Muret : « Non Muret, non, ce n'est pas du jourd'hui... »).
3. « Franchon » : prénom féminin; logiquement, il devrait s'agir de l'amante de De Sources, frère de Lasphrise, dédicataire du poème.
4. Il est plus facile de gagner le fort des ennemis que de voir l'Amour raviver ses beaux sens endormis.

Page 77

1. « Corsaire Pyre » : Callaghan indique : « victime des corsaires qui avaient mis le feu. » Pourquoi?
2. « la Dame au fugitif Troyen » : il s'agit de Didon; dans l'*Énéide* de Virgile, Énée, après le sac de Troie, fuit la ville avec des Troyens rescapés, et fait escale à Carthage où il est accueilli par la reine : Didon; une passion naît alors entre les deux héros, mais elle est interrompue par les dieux de l'Olympe qui rappellent à Énée sa destinée; alors, lorsqu'il quitte Carthage, Didon, incapable de supporter cet abandon, préfère se donner la mort avec une épée qu'il lui avait laissée.
3. Callaghan indique : « Perséüs. Persée, fils de Zeus et de Danaé, avait besoin d'un *moyen* pour s'approcher de Méduse et lui couper la tête sans risquer d'être métamorphosé en pierre. »

4. Callaghan indique : « Ce sonnet se construit sur les anagrammes des deux derniers vers, autour de l'or et du pré. Papillon rappelle les mythes de l'or (Zeus et Danaé, Jason et la Toison d'Or), des prés (Zeus et Europe), et d'un élèvement réussi. »

5. « précieuse pluie » : Zeus, sous forme d'une pluie d'or, s'introduisit dans la tour d'airain où le père de Danaé la retenait captive; Persée naquit de cette union (depuis Callaghan).

6. « Astérie » : le ciel étoilé.

7. « Taureau » : Zeus, métamorphosé en taureau, enleva Europe.

8. Jeu de mots sur Saint Julien du Pré, le couvent de Théophile (depuis Callaghan).

9. Jason réussit à conquérir la toison d'or avec l'aide de Médée et des Argonautes.

10. Anagramme de Renée Le Poulchre (Callaghan).

11. Anagramme de Renée Le Poulchre (Callaghan).

Page 78

1. « Vulcain et Nothus » : Vulcain, dieu du fer et du métal; Nothus, dieu du vent humide; Callaghan indique que « leur conjonction symbolise le temps orageux. »

2. « Théoclée » : la gloire de Dieu : du grec *Théo* (Dieu) et *Cles* (à la gloire de) (Callaghan).

3. Barbier indique : « La « paisible fureur », variante des « beaux tourments », est un oxymore très apprécié des néo-pétrarquistes. »

Page 79

1. « Je meure » : Barbier indique : « Ce devait être un tic répandu. Le futur duc de Bellegarde (son comté fut érigé en duché par Louis XIII en 1619), à qui est dédié le recueil de vers de Guy de Tours, avait le travers de répliquer, quoi qu'on lui dise : « *Ah! je suis mort!* » Il eut vingt ans plus tard une tendre relation avec la reine Anne d'Autriche, à laquelle il demanda un jour ce qu'elle ferait à un homme qui lui parlerait d'amour. « *Je le tuerai!* » répondit-elle. « *Ah! Je suis mort!* » s'écria Bellegarde. »

2. Le « troupeau affaité » des rimailleurs (depuis Callaghan).

Page 80

1. « divin Collège » : les Muses.

2. Voir le glossaire pour *Marcy*, et comprendre pourquoi il fut *éventé*.

Page 82

1. « Téthys » : on a changé la graphie de Lasphrise pour la faire coïncider avec l'usage moderne; Lashprise écrit *Thetis* (mère d'Achille) pour *Téthys* (déesse marine, d'ailleurs grand-mère de son homophone Thetis) (voir glossaire).

2. Les « uniques sœurs », ce sont les Muses, filles de Zeus et de Mnemosyne; elle sont « semence Titanine » puisque Mnemosyne est fille de Titan.

Page 87

1. « Un Dieu » : il s'agit de Cupidon.
2. « le Père alme nourricier » : il s'agit du Soleil.
3. « un Roland nouveau » : Roland et Angélique (v. 31) du *Roland furieux* du poète italien Ludovico Ariosto, dit l'Arioste, composé au début du XVI^e siècle. Callaghan précise : « Roland, ayant appris que sa bien-aimée, Angélique, avait accordé son affection à un autre, en devint fou. »

Page 88

1. « Phœnix » : Callaghan indique : « Par extension, unique. »

Page 89

1. « le flambant Délien » : le soleil (voir le glossaire pour *délien*).
2. « ardeur » : y aurait-il jeu de mots de la part de Lasphrise sur la dimensions religieuse du mot *ardeur* : élan de dévotion, de ferveur, d'amour mystique ?
3. « insine » : forme possible de l'adjectif *insigne* (remarquable) ou de *insaine* (qui met la santé en danger) ?

Page 91

1. « ton nom » : Renée.
2. « ton surnom Latin qui belle signifie » : Renée a pour nom de famille Le Poulchre, provenant du latin *pulcher*, adjectif signifiant la beauté.
3. « mouvant taureau » : Callaghan indique : « À la fin d'avril. »

Page 92

1. On a gardé la graphie *labyrinth* de Lasphrise pour respecter la métrique.

Page 93

1. « un abus bigot » : un excès de dévotion, une tromperie hypocrite.

Page 95

1. « l'Olivier » : symbole de paix; « la Palme » : symbole de la victoire.
2. Pour le mythe de Pyrame et Thisbé, voir le glossaire.
3. « rien qui n'âie » : il faut croire qu'à l'époque de Lasphrise on écrivait « qu'il aie » au subjonctif présent; on a évidemment gardé la graphie originale pour la prosodie, attendu qu'elle appelle la prononciation d'un e caduc.

Page 96

1. « Dieu porte-trident » : Neptune.
2. « Déesse » : il s'agit de Théophile.

Page 97

1. « le dessert de ma faute » : le mérite de ma faute ?

Page 98

1. « un Pré » : le couvent de Théophile est à Saint Julien du Pré.

Page 99

1. « vos dessertes » : les mérites qui caractérisent la personne de Théophile.
2. « Dieu brûle-cœurs » : il s'agit de Cupidon.
3. « Phaétonnise » : Phaéton, fils d'Hélios, ayant emprunté le char solaire de son père, en perdit le contrôle et embrasa le ciel et la terre.
4. On pourrait dire : Qu'il ne se brûle dans l'horizon de ses vœux, / Quand bien même (s'il se brûlait ainsi) un beau feu ferait briller sa cendre comme le soleil.

Page 100

1. Ainsi écrit sur l'édition de Lasphrise, « Madame » a pourtant ici le sens de *ma Dame*.
2. Ce vers ne compte qu'onze syllabe ; sur l'édition de Lasphrise, un « A » bigarré figure avant « THÉOPHILE », mais quel sens lui donner ?
3. Vous n'êtes sujets qu'à vous-même.

Page 101

1. Syrinx, nymphe de la mythologie grecque, pour fuir l'amour du dieu Pan, se transforma en roseaux ; pour se consoler, Pan coupa quelques roseaux et les colla ensemble avec de la cire d'abeille, fabriquant ainsi la première flûte de Pan, appelée aussi *syrinx*.
2. Daphné, nymphe de la mythologie grecque, fille de Pénéée, dieu fleuve de Thessalie, poursuivi par l'amour d'Apollon, implora son père de lui venir en aide, qui la métamorphosa en laurier ; c'est de là qu'Apollon voue un culte au laurier.
3. « chambre infernale » : les Enfers.

Page 103

1. « DECHOURSSE » : Callaghan indique qu'il s'agit du nom de la Mère supérieure dans le couvent de Théophile, à Saint Julien du Pré.
2. « grandes fureurs plain » : on peut entendre : je m'en couru *plein* de grandes fureurs ; dans ce cas, on a gardé la graphie *plain* pour la rime visuelle avec *lendemain* ; mais, *plain* peut aussi avoir un sens différent : manifeste, sans arrière-pensée, sans dissimulation, ouvert, franc.
3. Lasphrise place « l'an de sa mort et de [sa] vie aussi », c'est-à-dire la naissance de son amour pour Théophile, en 1575, en son « vingtième an » : il est bien né en 1555.
4. « l'humide Nothus » : Callaghan indique : le vent humide.

Page 104

1. Barbier indique : « On trouve déjà l'interjection initiale chez Marot : « *Sus, sus, mon âme, il te faut dire bien...* » (incipit du psaume CIV). »
2. Si besoin, voir le glossaire pour *heur*.

Page 105

1. Dans ce sonnet, Lasphrise s'adresse à un ami, qui nous est resté inconnu.
2. Lasphrise supprime délibérément le *s* final pour sauver une syllabe.
3. Sur l'édition de Lasphrise, est inscrit juste au-dessus de « SAINTE AMOUR TE DÉTIENT » la mention « Anagramme de sa Maîtresse » : Lasphrise annonce donc que le nom de la maîtresse de son l'ami est un anagramme de « sainte amour te détient » ; cette personne nous est tout autant inconnue que son ami, et nous ne savons pas si l'anagramme de Lasphrise est vrai.
4. Si Callaghan croit voir en « saint Maurice » Maurice d'Againe, un des martyrs chrétiens, on se range plutôt de l'avis de Barbier qui y voit le prénom ou le patronyme de l'ami de Lasphrise, « car rien dans le poème n'indique une notion de sacrifice. »
5. « la parfaite Pandore » : voir le glossaire pour *Pandore*; si Lasphrise dit qu'elle est *parfaite*, c'est parce qu'Aphrodite lui donna la beauté.
6. « flairante » : adjectif dérivé du verbe *flairer* (voir glossaire).

Page 106

1. Antithèse entre *More*, qui signifie précisément dans ce contexte la peau bronzée, et *Grecque*, la peau blanche.
2. À l'époque de Lasphrise, le *e* caduc était plus évident, car, sur l'édition originale, on lit, avec un tréma : « je lui voïe ».
3. « une belle Germaine » : Callaghan nous indique qu'il s'agit de Polyxène Papillon, la cousine de Lasphrise, dont il chante l'amour dans *L'Amour passionnée de Noémie*.
4. Si la *courrière* est la femme qui porte les dépêches, « la prompte courrière » signifie ici la connaissance d'une nouvelle, portée visiblement par « le faux bruit » de Noémie.
5. À l'époque de Lasphrise, le *e* caduc était plus évident, car, sur l'édition originale, on lit, avec un *y* à la place du *i* : « fuyent honteusement ».
6. Lasphrise s'adresse à son frère : De Sources (voir le glossaire).

Page 107

1. « Dieu des Dieux vainqueur » : l'amour.
2. « Qui vergongnent Titan » : qui couvrent de honte le soleil (le soleil, Hélios, est un des Titans de la mythologie grecque).

Page 108

1. « la Dame du Nort » : ne serait-ce pas tout simplement l'étoile polaire, celle qui indique le nord ?

2. Comme le marin qui, pour se guider, vise l'étoile polaire (pour trouver le nord), Lasphrise cherche la sainte Étoile sa maîtresse.

3. « estribort » : tribord, en espagnol, s'écrit *estribor*.

Page 109

1. Du verbe *amordre* (voir glossaire).

2. « empourprissant » : si Ronsard a, le premier, dans le sonnet « Comme un chevreuil, quand le printemps détruit... » de l'édition de 1552 de ses *Amours*, fait passer à la postérité le néologisme *empourprer* par l'évocation du « trait meurtrier empourpré » du sang du chevreuil, Lasphrise varie ici le néologisme en proposant la forme *empourprir*, propice à la rime au participe présent.

Page 111

1. « L'Anglois » : destinataire du poème, inconnu.

L'AMOUR PASSIONNÉE DE NOÉMIE

L'amour passionnée de Noémie célèbre l'amour de Lasphrise pour une cousine, Polyxène Papillon.

LA DÉLICE D'AMOUR

La Délice d'Amour....

LA NOUVELLE INCONNUE

La Nouvelle Inconnue....

LES ÉNIGMES

Les Énigmes....

Les

L'ALLUSION

L'Allusion....

LE FLÉAU FÉMININ

Le Fléau féminin....

DIVERSES POÉSIES

Troisième grande partie du recueil de Lasphrise, les *diverses Poésies....*

Page 161

1. On peut traduire par : *Voici Marc Papillon, que la terre de Lasphrise reconnaît pour Seigneur. / Que celui qui désire connaître son génie lise ses vers.*

STANCES DE BACCHUS ET CARÊME-PRENANT

Les Stances de Bacchus et Carême-prenant....

LA NOUVELLE TRAGICOMIQUE

La nouvelle Tragique....

GLOSSAIRE

GLOSSAIRE

On a imprimé ici le glossaire des mots marqués d'un astérisque, c'est-à-dire une signification condensée pour les noms communs¹, et pour les noms propres des explications sur les mythes et personnages qu'ils désignent.

A

Accoiser : calmer, tranquilliser, apaiser.

Accomparer : (emploi transitif) comparer ; (emploi pronominal à sens passif) être comparable à ; (emploi pronominal réflexif) se croire l'égal de.

Accravater, acravater : accabler, écraser.

Acquerre : acquérir, procurer.

ADON : voir Adonis.

ADONIS : jeune homme d'une grande beauté ; un sanglier le mit en pièces, et Vénus, qui l'aima, le changea en anémone.

Adonner : emploi transitif : occasionner, susciter ; emploi pronominal : se présenter, apparaître.

Affaiter, affetter : apprêter, préparer.

Aigue : eau.

Ains : mais, plutôt. *Ains que...* : avant que.

Aise : bien-être physique et moral, confort, absence de gêne, contentement, plaisir.

Aiser : (pronominal) se reposer.

Aive : variante de *aigue*.

AJAX : fils de Télamob ; selon l'Odyssée, après la mort d'Achille, Ajax récupère son corps, et dispute à Ulysse l'honneur de recevoir ses armes ;

1. On a le plus souvent reproduit et rétréci les définitions du *Dictionnaire du Moyen Français* du laboratoire ATILF du CNRS ; on s'est aussi tourné au besoin vers le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du 9^e au 15^e siècle* (1881-1902) de Frédéric Godefroy

Ajax n'est pas choisi, et sa déception le rend fou : il se précipite hors de sa tente et massacre par vengeance un troupeau de moutons du camp, croyant tuer des chefs grecs ; reprenant ses esprits, il se tue de honte avec l'épée qu'il avait reçue en cadeau d'Hector.

ALBINY : ami et voisin de Lasphrise, autrement inconnu (Callaghan).

Alcide : (par allusion à l'un des noms d'Hercule) homme fort et robuste.

Alizé : Furetière, 1690 : « En termes de Marine on appelle *Vents alisez*, des vents généraux et réguliers qui ont accoustumé de regner pendant certaine saison sur des mers, ou le long de certaines costes » : ce sont des vents réguliers régnant toute l'année dans l'Océan Atlantique.

ALITHYE : personnification de la Vérité ; du grec *alètheia*, la vérité.

Ambroisie : en grec ancien, *ambrosía*, de l'adjectif *ambrósios* : immortel, divin, qui appartient aux dieux, substance divine de la mythologie grecque, nourriture délicieuse des dieux qui leur assure avec le nectar leur immortalité ; son premier rôle est de nourrir les dieux de l'Olympe, ceux-ci ne se nourrissant pas de nourriture humaine ni de vin, mais uniquement de nectar, qui remplace le vin, et d'ambroisie, qui remplace la nourriture solide.

Amorce : appât destiné à attirer un animal en vue de sa capture ; au figuré : ce qui attire, attrait, désir, envie, élément qui entraîne, qui sert de début à quelque chose, début d'une entreprise.

Amordre : attaquer, tourmenter ; s'attacher à ; s'habituer à faire quelque chose.

ANACRÉON : un grand poète lyrique grec, né vers -550 à Téos en Ionie, mort vers -464.

Antidoté : adjectif créé sur *antidote*, qui a le même sens qu'aujourd'hui ; antidoté, ce veut donc dire : muni d'un antidote, fort d'un antidote.

Anuiter (*s'*) : en parlant d'un lieu : s'obscurcir avec la tombée de la nuit ; en parlant d'une personne : se laisser surprendre par la tombée de la nuit.

Aonien, Aonienne : épithète pour désigner la Boétie, région de Grèce à la gloire mythologique immense, qui abrite notamment le mont Hélicon.

Apertement : manifestement, ouvertement.

Appendre : mettre sous sa dépendance.

Appointement : état de quelqu'un qui est pourvu du nécessaire, ensemble de choses (en particulier d'argent) nécessaire dans telle ou telle

situation.

Ardoir, ardre : brûler. Indicatif présent : *j'ars, il ard, nous arçons*. Subjonctif présent : *que j'arde*. Subjonctif imparfait : *que j'arsisse* ou *que j'ardisse*.

Arondelle : hirondelle.

Arondelin, arondelier : on appelle vents arondelins les vents printaniers, parce que les hirondelles commencent à apparaître au moment où ils soufflent.

Astre : (au figuré, à propos d'une personne) par comparaison à l'éclat du soleil. Adjectif : *astré*.

Astrolabizer : se servir de l'astrolabe, instrument astronomique d'observation et de calcul.

ATROPOS : l'une des trois Parques, celle qui était chargée de couper le fil qui mesurait la durée de vie de chaque homme.

Aucunefois : quelquefois.

B

Babile : bavardage, propos futiles.

Bailler : emploi transitif général : donner; emploi transitif rare et vieilli : prendre en main, saisir, attraper quelqu'un, prendre quelque chose, conduire, diriger, gouverner, traiter quelqu'un (de telle ou telle manière).

Banc : outre son sens actuel, *banc* s'emploie aussi par analogie dans le sens de : assise de roche (« bande de roche »), ou encore : digue.

BASMAISON : Jean de Basmaison Pougnet, né vers 1530, mort vers 1600, juriste au Présidial de Riom, député de l'Auvergne aux États de Blois de 1576.

Baste : interjection marquant l'indifférence, la résignation, l'impatience ou la déception.

BELLONE, BELLONNE : déesse romaine de la guerre, considérée tantôt comme l'épouse, tantôt comme la sœur de Mars, incarnant davantage les horreurs de la guerre que ses aspects héroïques, identifiée à la déesse grecque des batailles, Ényo.

Bénin : bienveillant, enclin à la bonté, à la douceur.

Besogner, besongner : faire sa besogne, travailler; travailler péniblement, s'occuper de travaux médiocres pour un maigre résultat; faire l'amour avec une femme.

Bicoque : petite ville ou place de peu d'importance et de peu de défense.

Bigarré : qui a des couleurs qui tranchent l'une sur l'autre, des couleurs variées, disparates.

Bigot : qui montre une grande dévotion ; par extension : qui témoigne d'une dévotion outrée, qui manifeste une piété hypocrite.

Biner : faire le second labour (à la terre), donner une seconde façon à quelque chose.

BLAIAN : ami de Lasphrise, dans la cavalerie de Mayenne avec lui ; il aurait été major du régiment des gardes françaises en 1581 (Callaghan et Barbier).

Bluette : petite étincelle. Verbe : *bluetter* : produire des bluettes de feu. Participe présent ou adjectif : *bluettant*.

Bocage : lieu boisé, petit bois, bosquet, bocage.

BOISDAUPHIN, BOIS-DAUPHIN : Urbain de Laval Bois-Dauphin (né en 1557, mort en 1629), seigneur de Bois-Dauphin, homme de guerre et diplomate français.

Bonde : ouverture de fond destinée à faire écouler l'eau (d'un réservoir, d'un étang, d'un fossé, etc.) et que l'on peut obturer ; par métonymie : pièce qui bouche cette ouverture ; par analogie : passage.

Bourrelle : épouse du bourreau ; par extension, celle qui maltraite (au point de tuer).

Bourreler : tourmenter, torturer. Présent de l'indicatif : *je bourrèle* ou *je bourrelle*.

Boutefeu, boute-feu : baguette garnie à son extrémité d'une mèche d'étoupe qui servait à mettre le feu aux pièces d'artillerie ou aux mines.

Braver : défier, narguer, fanfaronner.

Brocard : trait piquant, raillerie, quolibet.

C

Cahos : variante de *chaos*.

Chaos : au seizième siècle, *chaos* a encore surtout le sens théologique : désordre de l'univers avant la Création.

Carme : incantation, poème, composition poétique.

CASSANDRE : dans la mythologie grecque, Cassandre est la fille de Priam (roi de Troie) et d'Hécube ; elle reçoit d'Apollon le don de dire

l'avenir mais, comme elle se refuse à lui, il décrète que ses prédictions ne seront jamais crues, même de sa famille.

Caut, cault : prudent, rusé, défiant.

Cautèle, cautelle : ruse, tromperie, perfidie; prudence, précaution, prévoyance; finesse, intelligence.

Cauteleux : valeur positive : prudent, habile; valeur négative : sournois, trompeur, déloyal.

Caver : achever de faire, ne plus faire quelque chose.

Chalemie : instrument à vent et anche double, de la famille du haut-bois, très répandu au Moyen Âge et à la Renaissance, originaire de l'Espagne musulmane et cousin des mizmars, zurna, rajtas et ghaitas.

Chere : visage, face; par métonymie : apparence du visage, mine que l'on fait; air réjoui, mine joyeuse, joie; repas offert, réjouissances qui l'accompagnent.

Chiffre : signe qui sert à représenter les nombres; zéro; signe qui sert à représenter quelque chose; caractère symbolique; caractère secret, codé.

Chiromancie, chiromencie : divination par les lignes de la main.

Choir : à l'indicatif présent, on peut trouver *je chai*.

Cil : celui.

CIRCE, CIRCÉ : dans la mythologie grecque, Circé est une magicienne très puissante, qualifiée par Homère de *polyphármakos*, c'est-à-dire particulièrement experte en de multiples drogues ou poisons, propres à opérer des métamorphoses.

Commensal : adjectif : qui mange à la même table qu'un autre, qui partage les repas; substantif : celui qui mange à la même table qu'un autre, compagnon de table, celui qui fait partie de la maison.

Compas : par analogie à l'instrument de géométrie : mesure, règle, modération, ordre, manière.

Complexion : ensemble des caractères physiques d'un être, constitution d'une chose.

Convent : couvent; promesse, engagement, accord.

Convive : festin.

Cordelière : religieuse de l'ordre monastique franciscain.

CORÈBE : dans la mythologie grecque, Corèbe est un prince phrygien; venu à Troie pour épouser Cassandre, fille du roi Priam, il prend part à la guerre malgré les avertissements de sa fiancée et périt dans les combats.

Courrier : porteur de messages.

Coutelas, coutelasse : grand poignard.

Crêpé : bouclé, frisé.

Crété : fier, courageux.

Crinu : crénu, à longue crinière; Apollon est parfois surnommé le « dieu crinu » par Lasphrise.

CYPRINE, CYPRE, CYPRIIS : surnom de la déesse Vénus à Chypre.

CYTHÉRÉE, CYTHERÉE : nom donné à Aphrodite, à cause de l'île de Cythère, près de laquelle le sperme d'Ouranos entra en contact avec la mer, d'où naquit la déesse.

Cythérien, cythéréen : qui se rapporte à Aphrodite, par extension à l'amour et à ses plaisirs.

D

Dam : dommage, préjudice (matériel ou moral); digue, barrage.

DAPHNÉ : touchée par les flèches de Cupidon conjointement avec Apollon, elle fut métamorphosée en laurier pour déjouer les ardeurs du dieu jusqu'à l'épuisement; dès lors, Apollon voua un culte au laurier.

Débat : mouvement de va-et-vient, agitation; bataille, combat armé; querelle, dispute, contestation; fait de débattre, de discuter, de s'interroger.

Déborner : délimiter, fixer (une mesure), exempter d'une charge trop forte en la remplaçant par une autre qui l'est moins.

Décœuvrer, descœuvrer : révéler, montrer, découvrir.

Délien : dans la mythologie grecque, l'île de Délos est considérée comme l'île sacrée d'Apollon; de là, *délien* réfère à Apollon.

Dépîte : au féminin, forme possible de l'adjectif *dépité*.

Dépité, dépitée : affligé, irrité.

Dépiter : être pris de ressentiment, de colère, susciter l'irritation, l'exaspération.

Desserte : deux familles de sens complètement différentes : dans un sens : mérite (bon ou mauvais); récompense, salaire; faute commise; dans un autre sens : ce qui est servi à l'issue du repas, dessert.

Dévotion : dévouement, empressement, vif désir, ferme intention; dévouement à Dieu, ferveur religieuse, piété, offrande.

Diffinir : en ancien occitan, variante de *definir*, qui recouvre le sens du français moderne : définir, déterminer, rendre compte.

Diptam, diptame, dictame, dictam, diptain, diptan, ditain : du nom de cette plante vient le sens figuré, poétique : baume qui apaise, qui adoucit la souffrance morale.

Dire : au subjonctif présent, on trouve *que je die*.

Discord : substantif masculin : désaccord, conflit ou dispute qui vient d'un désaccord, œuvre poétique où s'expriment des sentiments contraires; adjectif : en désaccord.

Disert : qui s'exprime facilement et avec élégance.

Dont : en plus de sa nature actuelle de pronom relatif, *dont* est aussi adverbe de conséquence : d'où, donc, en raison de quoi, c'est pourquoi.

Douloir : (verbe) souffrir, s'affliger, se plaindre. Au présent, on trouve le plus souvent au seizième siècle : *je me deuls*.

Douter : outre son sens actuel : s'interroger, être dans l'incertitude, *douter* a aussi le sens de : redouter, craindre, avoir peur.

Duisable : qui convient, qui est apte.

E

Éconduire : conduire hors de, éloigner; se débarrasser de quelqu'un avec plus ou moins de ménagement sans satisfaire à ses demandes.

Éjouissance : réjouissance, joie.

Empourpré : coloré de pourpre ou de rouge, et par extension : couvert de sang.

Empourprer, empourprir : colorer de pourpre ou de rouge, et par extension : couvrir de sang.

Encombre : obstacle, empêchement, embarras; (par extension) dommage, préjudice.

Encore que : bien que, quoique, même si, quand bien même.

Enfondre : (pronominal) se lancer, se jeter, s'effondrer, se défoncer.

Ennuiter : commencer à faire nuit.

Entourner : emploi transitif : entouré de.

ÉRINYES, ÉRINNYES : dans la mythologie grecque, déesses infernales, divinités persécutrices; elles correspondent aux Furies chez les Romains.

ÉRYCINE, ERICINE : surnom de Vénus, depuis qu'un dictateur romain a consacré un temple à la déesse sur le Mont Éryx; Lasphrise écrit *Ericine*.

Escarmouche : petit engagement, accrochage entre des soldats isolés ou des détachements de deux camps ennemis.

Esclandre, escandre : haine, inimitié.

Esclaver : mettre en esclavage.

Esleu, elleut, eslieu : excellent, distingué, parfait.

Estoc : sorte d'épée, longue et étroite, dont la lame, de section triangulaire ou carrée, est très effilée à la pointe; pointe (de l'épée, d'une arme); coup (d'une arme).

Étouper, estouper : boucher (un trou, une ouverture) avec de l'étoupe ou quelque chose de semblable (cire, terre, tuiles, etc.); se boucher, boucher, obstruer, barrer, fermer, empêcher, interdire.

Étranger : (verbe) s'éloigner.

Éventer : exposer à l'air, aérer; procurer de l'air, rafraîchir; envoyer en l'air, détruire; déplacer (un élément); évaporer, dissiper, altérer au contact de l'air; découvrir en flairant; propager quelque chose (une nouvelle, etc.).

Extrémité, extremité : extérieur, surface d'un corps.

F

Faconde : aisance de parole, facilité d'élocution, éloquence, faconde; par analogie : aisance dans le comportement, dans l'action, etc.

Fat : substantif masculin : destin, destinée; adjectif : sot, niais.

Flageolet : flûte à bec.

Flairer : exhaler une odeur; percevoir par l'odorat; deviner quelque chose.

Fluant : qui change.

Fluer : couler, s'écouler, être en mouvement, ondoyer.

Fors : excepté, sauf, si ce n'est.

Fourrier : celui qui est chargé d'assurer le logement des troupes de passage; celui qui, attaché à une personne ou un groupe de personnes, est chargé d'assurer le logement au cours des déplacements.

Friant, friand : en parlant de choses : appétissant.

G

Gamme : niveau, degré, condition, origine.

Gaudir : mener joyeuse vie, plaisanter, se divertir.

Gent : substantif : famille, lignée, nation, peuple, groupe de personnes; adjectif : noble, bien né, avenant, qui fait preuve d'élégance et de distinction, beau, gracieux, distingué.

Grand, grant : dans un sens : taille, grandeur; dans un autre sens : soucis, désir.

Grevois, grejois, gresois : grec.

Guerdon : récompense, rétribution, dédommagement.

Guerdonner, guerredonner : récompenser, payer, faire don, donner en récompense.

Guinder : hisser.

H

Haleter : palpiter.

Haure : brise.

Hautain : dans un sens péjoratif : orgueilleux, arrogant, dédaigneux, méprisant; sans valeur dépréciative : très grand, très haut, supérieur, suprême, souverain, élevé, noble; en particulier : puissant, noble, haut placé (dans l'ordre de la puissance et de la hiérarchie sociale et politique).

HÉRO : dans la mythologie grecque, amante de Léandre (voir glossaire).

Heur : bonheur, faveur, fortune bonne ou mauvaise.

HIPPOCRÈNE, HIPPOCRENE : fontaine du mont Hélicon, mont où habitent les Muses.

Humider : rendre humide¹.

I

ICARE : personnage de la mythologie grecque, Icare est connu pour avoir été victime de sa vantardise et de sa naïveté : il est mort après avoir volé trop près du Soleil alors qu'il s'échappait (du labyrinthe du Minotaure) avec des ailes créées par son père avec de la cire et des plumes.

ILLION : autre nom de la cité de Troie.

1. Ce verbe semble une création de Lasphrise, à tout le moins on n'a pas réussi à le trouver sous la plume d'un autre auteur.

Impiteux : impitoyable.

Incarnat : d'une couleur vive située entre le rose et le rouge franc, et rappelant celle de la chair; (en particulier) teinte vive que donne le sang affluant au visage (notamment sous l'effet d'une émotion, d'un effort physique, etc.).

Incontinent : adverbe : aussitôt, immédiatement, sur-le-champ; adjectif : qui est avide de plaisirs sexuels, qui en abuse, qui n'est pas chaste.

Incontinent que : aussitôt que.

Indispos : en mauvaise disposition.

Ingrat : qui n'a pas de gratitude, de reconnaissance.

Insomne : adjectif : qui ne dort pas; la forme est peu présente dans la littérature, mais le *Dictionnaire de la langue française du 16e siècle* d'Edmond Huguet donne un exemple d'occurrence : « Si cet astre mondein, que les astres nous laissent, Pour lenir les douleurs des malheurs qui nous blessent, / Ne glisse de la haut pour se veoir attacher / Aux voutes d'une tour, aux costes d'un rocher : / Soubz l'aguët d'un serpent, *insomne* en meinte ronde, / Mais pour dorer Lyon, roy des villes du monde. » (Loys PAPON, Discours à Mlle Panfile, 1581).

IXION : condamné par Zeus à un châtement éternel : il fut précipité dans le Tartare où Hermès, suivant les ordres de Zeus, l'attacha avec des serpents à une roue enflammée et ailée, pourvue de quatre rayons et qui tourne éternellement dans les airs.

J

Jà : (avec un temps imperfectif ou pris imperfectivement) déjà; (avec le passé simple ou le plus-que-parfait) dans un passé plus ou moins lointain, jadis.

JUNON : dans la mythologie romaine, reine des dieux et protectrice du mariage.

L

LA FUIE, LA FUYE : Jean Odart, seigneur de La Fuye.

Labyrinthe, labyrint : au figuré : situation inextricable.

Lairrer : quitter, abandonner, laisser.

LAPLACE : Ami de Lasphrise, aussi soldat; autrement inconnu (Callaghan).

LE PLESSIS PREVOST, LE PLESSIS-PREVOST : Philippe Prévost, sieur du Plessis, cousin germain de Lasphrise. André Mage de Fiefmelin le cite parmi les poètes illustres dans ses *Œuvres*.

LÉANDRE : dans la mythologie grecque, amant de Hérodote, qui périt à la nage, en traversant le détroit qui le séparait de sa maîtresse.

Lénir : calmer, adoucir.

Libéralité : libre-arbitre; générosité, bienveillance, magnanimité; fait de donner volontiers, de n'être pas avare.

Libéralement : avec générosité.

Lote : nom francisé du lotos, fruit au goût de miel qui apparaît essentiellement dans l'épisode des Lotophages (littéralement les « mangeurs de lotos ») dans l'Odyssée d'Homère; c'est une plante qui a la capacité de faire perdre la mémoire : quiconque s'en nourrit oublie qui il est et d'où il vient.

Los (prononcer LO) : louange, éloge, qualités, vertus méritant des louanges, réputation, honneur, avis, conseil, enseignement, approbation.

M

M'amie : *ma amie*, d'où, par élision, *m'amie*.

M'amour : *ma amour*, d'où, par élision, *m'amour*.

Mal-contens, mal-contentes, malcontens, malcontentes : le parti des malcontents regroupait, lors de la cinquième guerre de Religion (1574 – 1576), les opposants à la politique d'Henri de Valois, duc d'Anjou, devenu roi sous le nom d'Henri III.

Malin : porté à la malice, à la méchanceté, qui se plaît à faire le mal, méchant, mauvais.

Malvoisie : au seizième siècle, désigne un vin liquoreux de Grèce; aujourd'hui, c'est le nom donné à un groupe de cépages d'origine méditerranéenne.

MARCYE : voir MARSYAS.

Marinier : à la fois substantif et adjectif; substantif : marin, navigateur, celui qui connaît l'art de la navigation, batelier, celui qui sert à la manœuvre d'un bateau, matelot; adjectif : de marine, entouré d'eau.

MARSYAS : figure de la mythologie grecque, musicien, qui fut mit au défi d'un concours musical contre Apollon, défi qu'il perdit, en conséquence de quoi, pour punition de son hubris, il fut cloué à un pin et écorché vif.

Martyrer : martyriser, torturer, faire périr de mort violente, tourmenter physiquement ou moralement. Participe passé ou adjectif : *martyré*.

MASAIRE, MASERE : le sieur de Masaire, auteur d'un sonnet dans la préface de l'édition des Œuvres de Lasphrise, et dédicataire de quelques unes de ses poésies, voisin du poète; il fut tué au siège de Vouvant en Poitou, nous apprend Callaghan.

Maugré : malgré.

Maure : les Maures désignent à l'origine et durant l'Antiquité les populations berbères d'Afrique du Nord, tout particulièrement celles vivant le plus à l'ouest; jusqu'au XIX^e siècle, on désigne ainsi les populations du Maghreb.

Mavors : forme archaïque puis poétique de Mars.

Méchanger, meschangier : changer pour devenir pire.

Méchef : mésaventure, aventure fâcheuse.

Merci : grâce, pitié, miséricorde.

Mignon, mignonne : (adjectif) celui/celle qui a de la grâce, de la délicatesse, qui est coquet, aimable; (substantif) ami, favori.

Mignotter : (intransitif ou pronominal) prendre un air languissant.

MINERVE : dans la mythologie romaine, déesse des métiers et de ceux qui les pratiquent.

Misérable : propre à susciter la pitié, la miséricorde.

Moleste : (adjectif) d'une personne : molesté, tourmenté; d'une chose : qui moleste, qui indispose, qui est difficile à supporter. (substantif) action de molester, de causer du tort, tort, dommage, désagrément, action nocive.

Molester : causer du tort, importuner, harceler, malmener, molester.

Moly : dans la mythologie grecque, plante magique utilisée par Ulysse dans l'Odyssée; selon l'Odyssée d'Homère, Hermès offre le moly à Ulysse comme antidote aux sortilèges de la magicienne Circé, qui transformait ses hommes d'équipage en porcelets : « [...] le dieu aux rayons clairs tire du sol une herbe, qu'il m'apprit à connaître avant de la donner : la racine en est noire, et la fleur, blanc de lait; « molu » disent les dieux; ce n'est pas sans effort que les mortels l'arrachent; mais les dieux peuvent tout. » (Homère, Odyssé, Chant X, 302-307; traduction Victor Bérard)

More : variante orthographique de *Maure*; tourbière, marais; fourrure de petit-gris (nom vernaculaire donné à plusieurs espèces d'écureuils).

N

Naïf, naïve : naturel, brut, de naissance, natif.

Navrer : (au propre, transitif direct) blesser physiquement (en transperçant, en coupant); (au figuré) blesser moralement, affliger, accabler.

Nectar : dans la mythologie grecque, le nectar (en grec ancien : *néktar*) est la nourriture des dieux, les dieux de l'Olympe ne se nourrissant pas de nourriture humaine ni de vin, mais uniquement de nectar, qui remplace le vin, et d'ambrosie, qui remplace la nourriture solide; traditionnellement, le nectar est considéré comme une boisson et l'ambrosie comme une nourriture solide, et dès l'Antiquité, le terme prend le sens par extension de boisson particulièrement agréable.

Nenni, nenny : non (en réponse à une interrogation ou à une affirmation).

NEUF SŒURS : les neuf filles de Zeus et de Mnémosyne, qu'on appelle les Muses.

Nocher : celui qui conduit une embarcation.

Nonnain, nonain : femme appartenant à une communauté religieuse, religieuse, nonne.

Nymphes : dans la mythologie grecque et romaine, divinités subalternes personnifiant les forces vives de la nature, qui hantaient les eaux, les bois et les montagnes, et qui sont représentées sous la forme de gracieuses jeunes filles.

O

Oblation : offrande faite à Dieu; acte par lequel le prêtre offre à Dieu le pain et le vin de l'eucharistie, avant de les consacrer; action d'offrir, de donner volontairement, offrande.

Oëllade : coup d'œil, regard furtif, en particulier en vue de séduire.

Oëllader : regarder en lançant une oëllade.

Ombroyer, ombroyer, ombroyer : couvrir d'ombre, obscurcir, mettre à l'ombre.

Oppresse : action d'accabler, de tourmenter, oppression, persécution, tourment.

Or, ore, ores (prononcer ORE) : aujourd'hui, maintenant, alors. *Ore...*
ore : tantôt... tantôt... *Des or* : dès maintenant. *Ore que* : maintenant que, tandis que.

Oraison : discours ; prière, adressée à Dieu ou à un saint ; recueil, livre de prières.

Ost : troupe, entreprise guerrière, combat.

Outrecuidé : outrecuidant, téméraire, présomptueux, arrogant.

P

Paladin, palatin : titre d'honneur lié à l'exercice d'une charge dans le palais du souverain.

PALÈS : déesse des bergers chez les Romains ; elle protège les troupeaux, et préside à l'économie rurale en général : les bergers et les cultivateurs sont appelés élèves ou favoris de Palès par les poètes.

Palmier : arbre symbole de gloire.

PANDORE, PANDORA : dans la mythologie grecque, femme humaine formée par les Dieux qui, comme son nom l'indique — *pandora* : ornée de tous les dons — combine de nombreuses qualités : fabriquée dans de l'argile et de l'eau par Héphaïstos, Athéna lui donna ensuite la vie, lui apprit l'habileté manuelle et l'habilla, Aphrodite lui donna la beauté, Apollon lui donna le talent musical, Hermès lui apprit le mensonge et l'art de la persuasion et lui donna la curiosité, enfin Héra lui donna la jalousie.

Paphien : relatif à Aphrodite, à l'amour et à ses plaisirs.

PAPHOS : dans la mythologie grecque, fondateur de la ville du même nom.

Paphos : ville de l'île de Chypre, consacré à la déesse Aphrodite.

Par trop : excessivement, beaucoup trop.

Paravant : préposition : avant, antérieurement à ; adverbe : auparavant.

Passion : par opposition à *action* : fait de subir ; ce qui affecte une chose en particulier ou n'importe quelle chose (changement, évolution, réaction, etc.) ; en particulier, à propos d'éléments naturels, de corps célestes : ce qui est subi par le corps ; souffrance (due à une cause extérieure) ; affection, maladie ; en particulier : la souffrance et le supplice du Christ ; mouvement

de l'âme; mouvement naturel de l'être orienté vers la recherche d'une satisfaction; souffrance morale, affliction, chagrin.

Pastorelle, pastourelle : féminin de pasteur; jeune bergère; celle qui exerce une autorité spirituelle, abbesse.

PERSEÛS, PERSEUS : Persée, fils de Zeus et de Danaé.

Phalange : dans l'Antiquité, corps d'infanterie, formation de combat.

PHÉBUS, PHŒBUS : *le brillant*, nom latin d'Apollon, dieu du Soleil.

PIBRAC, PIEBRAC : Guy Du Faur, seigneur de Pibrac (1529-1584), poète, magistrat et diplomate français, notamment réputé pour ses *Quatrains* publiés en 1574.

PIEDELEU : ami de Lasphrise, autrement inconnu.

Pitié : pitié; (par extension) émotion.

Pilote, pilote : celui qui est chargé de diriger un navire.

Piteux : pieux, dévot; (idée de pitié, sens actif) qui éprouve de la pitié, qui est compatissant, qui est porté à la pitié, à la compassion, qui est sensible; (d'une action, d'une attitude) qui est marqué par la pitié, la compassion; (idée de pitié, sens passif) : qui suscite la pitié, la compassion, émouvant, pathétique; pitoyable, misérable.

Plain : plan, plat, uni, lisse, manifeste, clair, intelligible.

Poindre : dans un sens, ce verbe est intransitif, il signifie : donner une sensation de piquûre, picoter, piquer, faire souffrir, il est défectif et ne se conjugue qu'à la 3^e personne. Dans un autre sens, ce verbe est transitif, il signifie : paraître, apparaître. Le présent de l'indicatif est de la forme *il point*, et le passé simple est de la forme *il poignit*.

Point : (dans un sens) action de poindre; (dans un autre sens) moment, ce qui advient, fait.

Poison : au seizième siècle, on trouve *poison* à la fois masculin et féminin; outre son sens moderne, *poison* a aussi le sens de : breuvage, remède liquide, décoction, potion.

Poltron : infâme, vaurien.

Portraire : tracer, représenter ou orner par le dessin, la peinture, la gravure ou la parole, imiter, former, façonner.

PORSENNE, PORSENNA, PORSENA, PORSINNA : dirigeant étrusque, connu pour avoir, au IV^e siècle avant J.-C., durant le siège qu'il menait contre la ville de Rome, rendu la liberté à Scaevola, ému par le sacrifice du jeune héros (voir glossaire à SCÉVOLE).

Pourchas : poursuite, efforts en vue de quelque chose, diligence mise à quelque chose; en particulier : instigation, sollicitation amoureuse.

Préceller : surpasser. *Préceller à* : dominer sur.

Presse : fait de presser, d'exercer une pression physique sur quelqu'un ou quelque chose; contrainte morale, pression exercée sur quelqu'un; hâte, empressement; fait de se presser les uns les autres, mêlée, bousculade; par métonymie : multitude de personnes qui se pressent, affluence; bousculade, désordre dans une foule nombreuse; (au combat, à la guerre, dans une altercation) mêlée.

Privauté : proximité familière, familiarité, intimité.

Privement : familièrement, amicalement, en privé, dans l'intimité.

PROMÉTHÉE, PROMETHÉE : titan de la mythologie grecque, surtout connu pour avoir dérobé le feu sacré de l'Olympe pour en faire don aux humains; courroucé par cet acte déloyal, Zeus le condamne à être attaché à un rocher sur le mont Caucase, son foie dévoré chaque jour par l'Aigle du Caucase.

Puîné, puisné : celui qui est né après un frère ou une sœur.

PYLADE : dans la mythologie grecque, héro, surtout célèbre pour l'amitié qui l'unit à Oreste, à tel point que son nom est devenu proverbe de fidélité et d'amitié.

PYRAME : dans la mythologie grecque et romaine, amant de Thisbé, il se suicide, croyant son amant mort, son sang éclaboussant les mûres blanches; c'est de là que viendrait la couleur rouge des mûres d'après Ovide; de fait, dans la tradition latine, le terme de *Pyramea arbor* (arbre de Pyrame) était parfois utilisé pour désigner le mûrier; depuis, la mûre symbolise les différentes phases de l'amour jusqu'à la passion dévastatrice, le fruit passant du blanc au rouge, puis au noir, lors des phases du mûrissement

PYTHON, PITHON : Dans la mythologie grecque, Python est un dragon, fils de Gaïa (la Terre), ou d'Héra, selon les traditions; Python veillait sur l'oracle de Delphes, consacré primitivement à Thémis; Apollon le blessa, se rendant ainsi maître de l'oracle, depuis nommé « Pythie »; et pour apaiser la colère de Gaïa, il créa les Jeux pythiques.

Q

Quérir : chercher, rechercher, essayer de trouver, tendre vers, désirer,

vouloir, prier, solliciter, demander, exiger, nécessiter, requérir. Présent : *je quiers*.

R

Rebander : bander de nouveau (une plaie), bander, tendre de nouveau.

Remener : (idée d'inversion) ramener, reconduire; (idée d'itération) mener à nouveau.

Remontrer : montrer à nouveau, pleinement; exposer des faits, des arguments pour convaincre; exposer, reprocher des torts, des fautes.

Rentamer, r'entamer : entamer de nouveau.

Resseuiller, reseuiller, reseuillier, resueiller, resueillier : seuiller de nouveau, refaire le seuil de.

Ressoudre : relever, rétablir quelqu'un ou quelque chose. Participe passé : *ressous*. Passé simple : *il ressolut*. Subjonctif présent : *qu'il ressolve*. Subjonctif imparfait : *qu'il ressolût*. Impératif : *ressous, ressolvois, ressolvez*.

Retardement : fait de remettre quelque chose à plus tard, retard.

Ris : rire.

S

Sabée : contrée de l'Arabie Heureuse, entre le golfe Arabique et la mer Érythrée, on y recueillait des parfums, de l'encens, de la myrrhe, etc. (il s'agit de ce que l'on appelle aujourd'hui le Yémen); par antonomase, c'est la contrée mythique de la magnificence et de la grandeur.

Sagette : dans un sens poétique, et par plaisanterie : flèche.

Sapience : connaissance des choses divines; savoir universel et sagesse; savoir-faire, maîtrise d'un art, d'une technique; finesse d'esprit.

SARET : Callaghan indique : « Peut-être Dominique de Vic, le Capitaine Saret, seigneur d'Ermenonville. Henri IV le fit vice-amiral de France. »

Saturnaliser : se comporter d'une manière triste, pensive, mélancolique; la théorie des humeurs attribuait à Saturne l'humeur mélancolique.

Saoul, souïl : rassasié, repu; (avec une idée plus ou moins marquée d'excès, de lassitude) *Saoul de* : las de; substantif : saoul, satiété.

Sayer : faucher, scier, rompre.

SCÉVOLE, SCEUOLE : Caius Mucius, héros du début de la République romaine, ayant tenté d'assassiner le roi Porsenne (voir glossaire) qui, à la tête des armées Étrusques, menait le siège de la ville de Rome, s'est trompé de cible, et, arrêté et mis devant le roi, sacrifia sa main gauche dans le feu d'un brasier pour punir son erreur, bravoure qui lui valut l'estime de Porsenne, qui le rendit à la liberté; en hommage du sacrifice de sa main gauche, Mucius reçut le surnom de Scævola, qui en latin signifie « gaucher », d'où il tire le nom qui lui est resté pour la postérité.

Secte : outre son sens actuel : doctrine religieuse considérée comme divergente, *secte* a aussi un sens plus large au XVI^e siècle : école philosophique ou religieuse de manière générale, et, par extension : groupe de personnes, compagnie, suite, partisans, compagnie, clan.

Semblance : fait d'être semblable, ressemblance, analogie, apparence, forme extérieure.

Sequenie : variante de *souscanie*.

Sérée : soir, soirée.

Sermon : propos, discours; discours insistant, exhortation; par extension : discours intérieur, pensée, réflexion; en particulier : discours sur un thème religieux, prédication aux fidèles, prêche; discours moralisateur, leçon de morale.

Si : outre ses sens actuels (de même nature adjectivale et conjonctive), *si* est aussi une conjonction qui peut exprimer tout à la fois la conclusion, la concession, l'opposition : ainsi, aussi, de même, alors, pourtant, cependant.

Simple : (substantif masculin) souvent employé au pluriel : plantes médicinales.

Soldar, souldard, soudard, soudar : soldat mercenaire (comme les soldats l'étaient très souvent avant l'avènement des armées professionnelles).

Soûl : voir *saoul*.

Soulas : joie, plaisir, divertissement, soulagement, consolation, réconfort.

Souloir : avoir coutume de, avoir l'habitude de.

SOURCES (DE) : Jean de Papillon, seigneur du Puy de Source, frère aîné (et seul frère) de Lasphrise, tué au siège d'Orléans en 1588.

Souscanie : sorte de vêtement à l'usage des gens de basse condition; vêtement (pour femmes et pour hommes); robe longue.

Stygien : qui a rapport au Styx.

Styx : fleuve des Enfers dans la mythologie grecque.

Support : soutien, secours, assistance, aide.

Sus : (adverbe) en haut, vers le haut, dessus, au-dessus; (préposition) sur.

Surgeon : ce qui jaillit d'une source, source, courant d'eau; (au figuré) source, origine.

SISYPHE, SIZIPHE : personnage de la mythologie grecque, surtout connu pour son châtement, connu sous le nom de « mythe de Sisyphe », consistant à rouler perpétuellement un énorme rocher jusqu'en haut d'une montagne, d'où il retombait sans cesse.

T

Tançon, tençon : querelle, dispute, bataille, mêlée guerrière, tumulte.

TANTALE : dans la mythologie grecque, Tantale, fils de Zeus et de la nymphe Ploutô, roi de Phrygie, mortel, qui, pour avoir offensé les dieux, a été châtié au supplice, désormais connu sous le nom de « supplice de Tantale »; par antonomase, un tantale est une personne qui désire ardemment quelque chose qui lui est inaccessible.

Targe, targue : bouclier (généralement en bois, garni de fer, de forme irrégulière, échancré à l'un des angles).

TÉTHYS, TÉTHIS : déesse marine de la mythologie grecque; elle ne doit pas être confondue avec son homophone Thétis, sa petite-fille, mère d'Achille.

THEMIS : déesse de la justice dans la mythologie grecque.

THISBÉ : dans la mythologie grecque, amant de Pyrame (voir glossaire).

TÍSIPHONE : une des trois Érinyes (voir glossaire) : c'est elle qui est chargée de punir les coupables au moment où ils entrent aux enfers (Callaghan).

Trait : en particulier : projectile (lancé à l'aide d'un arc, d'une arbalète).

Traitif : allongé et fin, bien dessiné, bien formé.

Trouver : présent de l'indicatif : *je treuve*.

V

Vanteur : celui qui se vante, vantard.

Venter : emploi intransitif : faire du vent, souffler; emploi transitif : jeter au vent, faire tourbillonner.

Veuil : volonté, vouloir.

Vestale : prêtresse de la Rome antique dédiée à Vesta, déesse du foyer du peuple romain et, par extension, de la maison et de la famille dans la religion romaine, dont la présence était symbolisée par le feu sacré qui brûlait dans son foyer et ses temples; par extension, femme d'une parfaite chasteté.

Vergongner, vergogner : emploi intransitif ou pronominal : avoir honte, être gêné; emploi transitif : couvrir de honte, honnir.

VILLEGOMBLAIN : François de Racines, Seigneur de Villegomblain. Callaghan indique : « Homme d'armes de Blois; auteur des *Mémoires des Troubles sous les Regnes des Rois Charles IV, Henri III, & Henri IV* en deux volumes, oubliées par son neveu Rivaudas de Villegomblain (Paris, 1667, 1668). »

TABLE ALPHABÉTIQUE DES
TITRES ET DES INCIPIT

TABLE ALPHABÉTIQUE DES TITRES ET DES INCIPIT

On a imprimé ici, en caractères romains, lorsqu'elles en ont, les titres des poésies, ou un raccourci, et en caractères italiques, les incipit (premier vers de chaque poème), y compris ceux dont le titre figure d'autre part dans cette même table.

<i>Adieu mon Livre Adieu, mon cher que je te baise</i>	18
<i>Aimant une Pastorelle ore il faut que je rie</i>	68
<i>Amis qui jouissez d'Amoureuse faveur</i>	160
À Monsieur de Lasphrise, sur ses vers en sa Noémie	120
<i>Amour me tient en fièvre continue</i>	53
<i>Après avoir passé ma belle adolescence</i>	74
À quelques-uns de mes amis	17
Au lecteur	17
<i>Avant que d'adorer le ciel de vos beautés,..</i>	30
<i>Ayant été nourris ensemble en notre enfance</i>	15
<i>Bienheureux le soldat, qui après longue guerre</i>	71
<i>Bien que ta bouche annonce le refus</i>	51
<i>Blamerie ne saurait Lasphrise</i>	152
<i>Cauteleux Médecin, pour Dieu retirez-vous</i>	104
<i>Ce Monarque Cesar le premier des Cesars</i>	6
<i>Ce n'est merveille au peintre de peindre</i>	14
<i>Ce n'est point sans raison que tu m'appelles fière</i>	105
<i>Cependant que tu cours la fortune guerrière</i>	88
<i>Ce que le peuple tient plus ami de la gloire</i>	146
<i>Ce riche entendement, cette agréable grâce</i>	30
<i>Certes si tous ceux-là qui se mêlent de lire</i>	35
<i>Certes vous avez tort, donnez moi patience</i>	110
<i>Cesar fils d'un Cesar en vaillance indomptable</i>	5
<i>Ces prières vous sont les premières offertes</i>	98
<i>C'est donc par votre beauté telle</i>	42

<i>C'était un jour que la guerre du Ciel</i>	57
<i>Comme il fut hardi Capitaine</i>	9
<i>Comme quand s'apparaît le flambant Délien</i>	89
<i>Comme un bon messenger qu'un long sommeil oppresse</i>	17
<i>Comme un Nocher sauvé de la tourmente</i>	III
<i>Comme un savant Pilote habilement accort</i>	108
<i>Cupidon m'esclava dans un Pré verdoyant</i>	98
<i>Dans ton enseigne on voit</i>	51
<i>Déesse qui eût pensé</i>	57
<i>De tout ce que les Dieux ici bas ont donné</i>	III
<i>Dieux odieux à l'Amour que je sers</i>	58
<i>Dis-moi que m'as-tu fait, beauté que je soupire</i>	89
<i>Douce conjonction, ô paisible Déesse!</i>	52
<i>Épigramme à mes Vers</i>	16
<i>Étant couchée en foule, étant couverte toute</i>	137
<i>Faut-il, ô bons Dieux</i>	67
<i>Femme, Fièvre, Fureur, Flamme, Faim et Froidure</i>	153
<i>Grand Dieu de l'univers, Dieu Père, Dieu tonnant</i>	109
<i>Ha beaux tourments ! hà paisibles fureurs!</i>	78
<i>Ha ! donne-moi secours, donne secours ma Dame</i>	70
<i>Ha ! ma Brigande Amour, ne voulez-vous pas rendre</i>	34
<i>Ha ! que je trouve doux ce mal contagieux</i>	101
<i>Ha ! que voulez-vous dire, ô ma Belle inhumaine</i>	37
<i>Hé bons Dieux ! qui sera-ce</i>	43
<i>Hélas ! Déesse, hélas ! donne moi patience</i>	96
<i>Hélas ! tu ne sais plus comme vit ton puiné</i>	106
<i>Ici Vénus s'adore fièrement</i>	54
<i>Il s'anuitait lors que demi-certain</i>	103
<i>Incrédule ne pense éteindre ma fureur</i>	61
<i>J'aime mieux un regard de l'Amour que j'adore</i>	105
<i>J'aime tant ce parler begayement mignard</i>	79
<i>J'ai tant branlé le cul que j'en ai mis dehors</i>	140
<i>J'ai vu les belles fleurs du Printemps désirable..</i>	31
<i>Je m'arrête, je cours, en repos je travaille</i>	39
<i>Je me fâche de voir le gai de mon Printemps</i>	38
<i>Je me plais, mes Amours, et vous l'entendez-bien</i>	66
<i>Je me puis bien vanter comme je me vante ore</i>	6

<i>Je me suis vu cent fois sur les impiteux flots</i>	82
<i>Je mets souvent le Roide entre les deux velus</i>	137
<i>Je meure si jamais j'adore autre beauté</i>	52
<i>Je me veux rendre Hermite en ce bel ermitage</i>	40
<i>Je me vois mort voyant sa physionomie</i>	100
<i>J'enchanter une beauté doucement homicide</i>	123
<i>Je ne puis me garder d'aimer ma toute Belle</i>	107
<i>Je ne veux plus celer le martyre de mon âme</i>	91
<i>Je ne veux que mes Vers chantent d'aucune secte</i>	73
<i>Je pense en toute chose, et si ne pense en rien</i>	35
<i>Je porte habit de blanc en signe d'innocence</i>	39
<i>Je suis commun par tout et par tout estimable</i>	138
<i>Je sus mes maux soudain te voyant si jolie</i>	90
<i>Je te vois enrôlé en deux Rôles divers</i>	15
<i>Je trouve Cupidon gonflé de sapience</i>	99
<i>Je voudrais bien, pour m'ôter de misère</i>	59
<i>Joyeux ébats en mes douleurs tragiques</i>	135
<i>Joyeux ébats en mes douleurs tragiques</i>	145
<i>L'agile marinier pensant voir la mer calme</i>	95
<i>L'Amant ressemble au pauvre marinier</i>	63
<i>La mère au cœur bénin présumant son fils mort</i>	5
<i>L'âpre ennuie</i>	18
<i>L'asphrise je ne veux celer ce qu'est en nous</i>	33
<i>Le beau du beau c'est l'or plus précieux</i>	41
<i>Le ciel divin qui tient le temps futur</i>	7
<i>Le Collège est un camp l'étude un Corps de garde</i>	162
<i>Le Collège est un camp l'étude un Corps de garde</i>	22
<i>Le grand guerrier en paix aucunefois repose</i>	95
<i>Le malheur masculin n'a fait tête au ravage</i>	157
<i>Le Palladin heureux couronnera son chef</i>	161
<i>Le Palladin heureux couronnera son chef</i>	21
<i>Le preux gouverneur a le beau commandement</i>	88
<i>Le Sage atteint d'une âpre maladie</i>	32
<i>Le siècle l'An, le Mois, et la semaine</i>	48
<i>Le sieur de Masaire au Capitaine Lasphrise</i>	15
<i>Les palmes vertu aux Illustres sont dues</i>	147
<i>L'immortel nom de Capitaine</i>	8

<i>Madame fit emprunt sur la divinité</i>	32
<i>Ma Déesse entre toutes a son vrai vêtement</i>	75
<i>Mais quelle aveugle loi tellement te maîtrise</i>	72
<i>M'Amour tu as dans la bouche un serment</i>	78
<i>Mars irrité de voir mes honneurs méconnus</i>	122
<i>Ma Thémis, ma Déesse (honneur que je contemple)</i>	59
<i>Mes vers je vois le faux jaloux</i>	121
<i>Mes vers je vois le faux jaloux</i>	162
<i>Mes vers je vois le faux jaloux</i>	22
<i>Mon Amour contre Amour s'animait en colère</i>	61
<i>Mon fruit est si plaisant que la plupart le prise</i>	140
<i>Mon La Fuie, à ce coup Mars, Vulcain, Tisiphone</i>	108
<i>Mon Livre (ains de Cesar à qui je t'ai donné)</i>	8
<i>Ne te fâche (Blaian), délaisse je te prie</i>	96
<i>Ne te plains pas de moi Touraine bien voulue</i>	62
<i>Ne t'étonne (Saret) de mon visage pâle</i>	101
<i>Ni ta Religion, contraire à Cytherée</i>	80
<i>Nouveau Pæon, si jamais ta poitrine</i>	102
<i>Nouveau venu, et vous qui voyez ma Maîtresse</i>	62
<i>Ô Laspbrise où vas-tu? Je m'en retourne au Maine</i>	109
<i>Oncques Pilote enfant Neptunien</i>	76
<i>On doit de ses amis toujours être soigneux</i>	74
<i>On me dira semblable au troupeau affaité</i>	79
<i>On ne peut ayant l'esprit du tout magicien</i>	36
<i>Ores je connais bien que mon malheur s'apprête</i>	54
<i>Ores que nul ne me défend</i>	87
<i>Par ton Amour je nage en la Mer de misère</i>	41
<i>Pleurez, pleurez mes yeux, sus payez votre faute</i>	92
<i>Pour éteindre l'ardeur de mon rude tourment</i>	75
<i>Pourquoi négliges-tu l'extrême affection</i>	33
<i>Puis que je suis toujours si misérable</i>	94
<i>Quand dans le trou aiveux mon grand manche je boute</i>	139
<i>Quand je sens l'ardent flot (non point extrêmement)</i>	137
<i>Quand je vous entretiens toujours vous me tancez</i>	60
<i>Quand le grand voile obscur de la voûte des Cieux</i>	110
<i>Quand le Père du jour d'une façon constante</i>	83
<i>Quand viendra l'heureux jour que je sacrifierai</i>	40

Quatrinet	18
<i>Que j'ai de triste deuil</i>	63
<i>Que l'Amour m'a désespéré</i>	47
<i>Quelle aveugle fureur domine mon courage</i>	97
<i>Quelle Religion trouvez-vous en ce lieu</i>	72
<i>Quelqu'un vous blâmera de vos dévotions</i>	100
<i>Que ne m'ont fait les Dieux d'invisible corsage</i>	70
<i>Que ne m'ont fait les Dieux d'invisible corsage</i>	71
<i>Que ne suis-je échangé en précieuse pluie</i>	77
<i>Que ne suis-je échangé en précieuse pluie</i>	77
<i>Que tardes-tu Lasphrise ? attends-tu l'Olivier</i>	13
<i>Que tu ments Martial, à l'endroit de ma Belle</i>	97
<i>Qui cause, mes Amours, ce déluge de pleurs</i>	106
<i>Quiconque n'a connu le plus infortuné</i>	36
<i>Qui médit bien lâchant son ire,</i>	163
<i>Qui n'a vu l'unité des deux gentilles dames</i>	120
<i>Qui n'est né que pour soi</i>	16
<i>Qui ne trouvera doux le son de ma Musette</i>	29
<i>Qui pourrait lire à mon visage</i>	84
<i>Qui voudra un Commentateur</i>	145
<i>Regardez en pitié votre humble serviteur</i>	107
Remerciement à la France	5
<i>Seigneur Dieu clair-voyant as-tu perdu la vue</i>	103
<i>Sera-t-il vrai que je suive toujours</i>	65
<i>Si composant ces vers j'ai fait une folie</i>	151
<i>Si d'un somme d'Airain mon œil n'eut été clos</i>	60
<i>Si je n'ai des neuf Sœurs la gracieuse audace</i>	29
<i>Si la douceur conjointe à l'humeur généreuse</i>	131
<i>Si les pleurs douloureux, si les tristes plaintes</i>	34
<i>Si l'on nombre, ô Cesar, les exploits de ton père</i>	8
<i>Si mes Vers ne sont tels que votre honneur mérite</i>	25
<i>Si pour être en prison, et toute sa jeunesse</i>	37
<i>Si pour vous courtiser je fais une folie</i>	28
<i>Si quelque faillette est ici</i>	17
<i>Si tes Vers jouvenceaux paraissent gracieux</i>	13
<i>Si un tas d'envieux qui fourmillent en France</i>	16
SONNET	172

Sonnet fait en grande maladie	18
<i>Sous même signe, et sous même Planète</i>	81
Sur la Noémie du sieur de Lasphrise	117
Sur la nouvelle Tragicomique de Monsieur de Lasphrise	172
Sur la Théophile de Monsieur de Lasphrise	10
Sur les amours de Monsieur de Lasphrise	12
Sur les Poésies de Monsieur de Lasphrise	13
Sur mon titre de Capitaine	8
Sur un livre des lamentations de Job	98
<i>Suspendez un peu Déesses</i>	117
<i>Sus sus mon cœur cessez, et vous flamme égarée</i>	104
<i>Théophile te plut, ta chère Noémie</i>	12
<i>Toi qui méprise Amour par un vouloir têtù</i>	90
<i>Ton poil, ton œil, ta main, crépé, astré, polie</i>	31
<i>Toujours avecques Mars est la belle Vénus</i>	127
<i>Tout étonné d'une heureuse venue</i>	102
<i>Tu as donc jeté le sort</i>	85
<i>Tu n'est pas le premier, ne le crois pas, Lasphrise</i>	10
<i>Tu ne t'enquiers jamais de moi ton humble frère</i>	76
<i>Uniques sœurs, semence Titanine</i>	82
<i>Un jour le ciel était superbement ému</i>	73
<i>Un matin renaissant d'un gracieux sommeil</i>	80
<i>Viens mauvaise</i>	56
<i>Vive vive Henri, mon Roi victorieux</i>	53
<i>Vôici d'un beau Printemps les aimables douceurs</i>	158
<i>Vous dites votre habit servir souvent d'objet</i>	81

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	v
<i>Avertissement sur la langue</i>	vii
<i>Avertissement sur le livre</i>	ix
LES PREMIÈRES ŒUVRES POÉTIQUES DU CAPITAINE LASPHRISE	
I	
Au lecteur	3
Privilège du Roi	19
LES AMOURS DE THÉOPHILE	23
L'AMOUR PASSIONNÉE DE NOÉMIE	115
LA DÉLICE D'AMOUR	125
LA NOUVELLE INCONNUE	129
LES ÉNIGMES	133
L'ALLUSION	143
LE FLÉAU FÉMININ	149
DIVERSES POÉSIES	155
STANCES DE BACCHUS ET CARÊME-PRENANT	165
LA NOUVELLE TRAGICOMIQUE	169
<i>Notes</i>	175
<i>Glossaire</i>	191
<i>Table des titres et incipit</i>	213

